

Un notaire en fuite.
Amoureux par télescope /
par Eugène Chavette...

Chavette, Eugène (1827-1902). Auteur du texte. Un notaire en fuite. Amoureux par télescope / par Eugène Chavette.... 1881.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

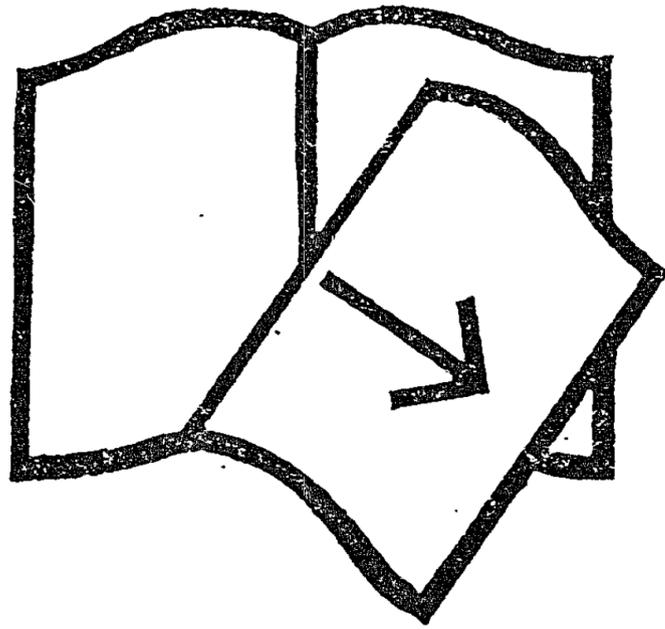
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

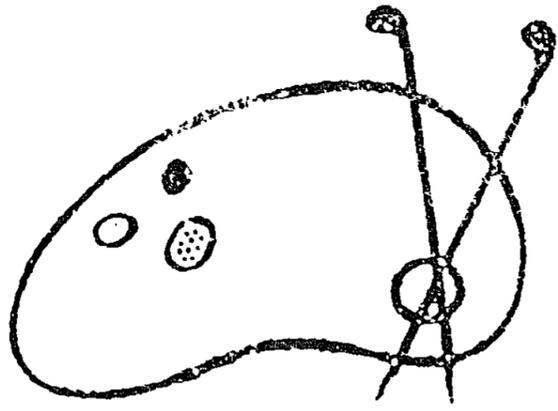
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



Couverture inférieure manquante



Début d'une série de documents
en couleur

Courrier de la Cour et de la Ville

UN

430/1

NOTAIRE EN FUITE

PAR

EUGÈNE CHAVETTE

I

AMOUREUX PAR TÉLÉSCOPE

DEUXIÈME ÉDITION

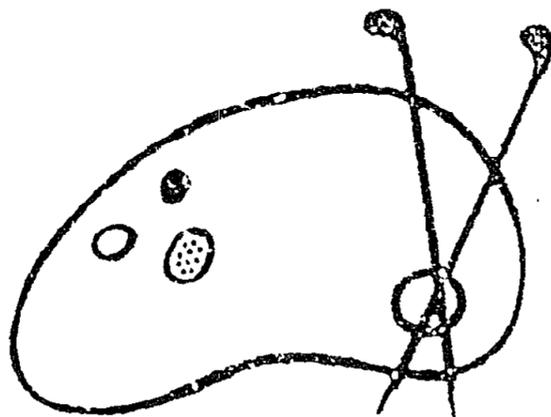


PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS ROYAL, 15-17-19, GALÉRIE D'ORLÉANS



Fin d'une série de documents
en couleur

UN
NOTAIRE EN FUIË

I
AMOUREUX PAR TÉLESCOPE

8°Y²
5001

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DENTU

OUVRAGES D'EUGÈNE CHAVETTE

Défunt Brichet , 2 vol. in-18 jésus.	6 fr
Le Remouleur , 2 vol. in-18 jésus.	6 fr
L'héritage d'un Pique-Assiette , 3 vol. in-18 jésus.	9 fr
La Chiffarde , 2 vol. in-18 jésus	6 fr
La Chasse à l'Oncle , 2 vol. in-18 jésus	6 fr
La chambre du Crime , 1 vol. in-18 jésus	3 fr
Aimé de son concierge , 1 vol. in-18 jésus.	3 fr
La recherche d'un pourquoi , 1 vol. in-18 jésus	3 fr
Nous marions Virginie , 1 vol. in-18 jésus.	3 fr
Le roi des Limiers , 1 vol. in-18 jésus.	3 fr
L'Oncle du Monsieur de Madame , 1 vol. in-18 jésus.	3 fr
Le comte Omnibus , 2 vol. in-18 jésus.	6 fr

SOUS PRESSE :

Notre Oscar , 1 vol. in-18 jésus	3 fr
---	------

LIBRAIRIE
de la Société des Gens de Lettres
435
1881

UN

NOTAIRE EN FUITE

PAR

EUGÈNE CHAVETTE

I

AMOUREUX PAR TÉLESCOPE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1881

Tous droits réservés



UN
NOTAIRE EN FUITE

PREMIÈRE PARTIE
AMOUREUX PAR TÉLESCOPE

I

Paul Libois était classé parmi les peintres de talent. Au physique, il était un robuste et joyeux garçon de trente ans, aimant fort la galante aventure.

Mais, en même temps, il était ardent travailleur, ce qui l'avait poussé, pour se soustraire aux importuns qui auraient envahi son atelier, à aller se loger au sommet de la butte Montmartre.

— Bon air ! beau jour ! vue splendide ! répondait-il à ceux qui lui reprochaient un domicile aussi haut perché.

Il ne mentait pas d'un iota en prônant la vue dont il jouissait des fenêtres de son logis. Tout le

bassin de Paris, jusqu'aux collines qui l'enferment à l'horizon, étendait devant lui quatorze kilomètres carrés de toits et de cheminées.

Loin de vouloir employer vingt pages à une description du panorama de Paris, contemplé du haut de Montmartre, nous nous contenterons de dire que, de cet observatoire, alors que la belle saison permettait aux Parisiens de vivre à croisées ouvertes, il y avait de bons quarts d'heure à passer pour un curieux qui aurait été muni d'une excellente lorgnette.

Or Paul Libois était curieux et, de plus, il possédait mieux qu'une bonne lorgnette, car un opticien, dont il avait fait le portrait, lui avait offert une sorte de télescope qui, braqué sur une maison, même sise à l'autre bout de Paris, lui amenait ses habitants à deux mètres tout au plus de l'œil.

Donc, à ses moments de repos, Paul Libois délaissait la palette pour le télescope. Faisant pivoter horizontalement l'instrument sur son axe, il passait ce qu'il appelait sa revue. D'un regard indiscret, qui, comme par une brèche, pénétrait dans les logis des étages supérieurs par les fenêtres ouvertes, il assistait à la vie intime de tel monsieur ou de telle dame qui, au fond le plus

secret de son logement, s'imaginait n'être uniquement, comme on dit, que sous l'œil de Dieu.

Au moment où commence notre histoire, nous dirons que le télescope ne pivotait plus.

Depuis huit grands jours, il était resté au même point fixe.

Cela datait du matin où Libois, passant sa revue à l'aide du mouvement horizontalement circulaire, avait tout à coup tressauté en s'écriant :

— Saperlotte !

En même temps que l'artiste avait poussé cette exclamation, son œil s'était éclairé d'une expression joyeuse prouvant fort que la surprise, qui lui avait été amenée par l'oculaire de son instrument, était de celles qu'on peut ranger dans la classe des émotions agréables.

Ce qui captivait l'attention du peintre en valait sans doute grandement la peine, car, dix minutes après, il avait l'œil toujours collé au verre et lâchait cet autre juron :

— Nom d'un chien !

Presque aussitôt, il faisait suivre le deuxième juron de cette courte phrase prononcée d'une voix chaude de conviction :

— Une Vénus sortant de l'onde !

Ce qui l'arracha brusquement à son extase d'admiration fut la voix de son domestique. Ce dernier, après avoir inutilement frappé à la porte du petit cabinet attenant à l'atelier et qui servait d'observatoire, s'était décidé à entrer quand même.

— Un visiteur attend monsieur dans l'atelier, annonça-t-il.

— Que le diable l'emporte ! grogna Libois, forcé de renoncer au spectacle... agréable, disons-le tout de suite... que lui procurait alors son télescope.

Avouons qu'il y avait réel sacrifice de la part de l'artiste à quitter son instrument, car voici ce qui avait motivé son émoi :

Au début de la séance, alors que, l'œil au trou, Paul cherchait, au hasard et du bout de son tube, un champ d'observations, l'objectif du télescope avait tout à coup offert à son regard une fenêtre cuverte dont l'encadrement laissait apercevoir une femme qui, dans le plus simple appareil de toilette et les bras en l'air, s'occupait à tordre en grosses tresses, qu'elle rassemblait en une seule touffe sur le haut de la tête, sa blonde et magnifique chevelure.

Nous l'avons dit, le télescope était d'une remar-

quable puissance de verres. Il rapprochait à tel point le but visé que Libois put reconnaître la valenciennes qui bordait le col de la chemise de la femme. Qui peut le plus peut le moins, affirme un proverbe. C'est assez dire combien il fut facile à l'artiste de constater la beauté de la dame en chemise, grande blonde, grassouillete, dont les rondeurs firent pousser à Libois ce « Saperlotte ! » que nous avons noté.

Une table en marbre, garnie de tout son attirail de brosses, peignes, pots, etc., s'apercevait sur la paroi de la chambre à droite de la fenêtre. De la paroi du fond, deux robinets sortaient au-dessus d'une baignoire. Il ne fallait donc pas être grand clerc pour deviner que la belle blonde était dans son cabinet de toilette.

Soit que la pièce s'éclairât sur un jardin, soit que la construction en face fût le mur plein d'un derrière de maison, il était de toute évidence que, pour tenir sa fenêtre ainsi ouverte, la dame se savait à l'abri des regards indiscrets.

Pouvait-elle se douter que là-bas, à plus de trois kilomètres, et tout là-haut, là-haut, pour ainsi dire à vol d'oiseau, un œil admirateur la suivait dans ses évolutions ?

Elle s'en doutait si peu qu'après avoir dégagé

sa nuque de son opulente chevelure ramassée sur la tête, elle porta la main au bouton du col de sa chemise qui, glissant le long du corps, la laissa dans une mise encore plus simple que la précédente. En ce costume voulu, elle se plongea dans sa baignoire.

La vision n'avait eu que la durée de l'éclair, mais elle avait suffi pour motiver le « nom d'un chien ! » du peintre qui, rendons-lui justice, était un fin connaisseur.

Et c'est un quart d'heure après, juste au moment où, suivant l'expression du peintre, semblable à Vénus sortant de l'onde, la blonde émergeait de sa baignoire, que le domestique était venu annoncer à Libois qu'un visiteur l'attendait dans son atelier.

Ce monsieur, qui arrivait si mal à propos, était un riche boucher dont, deux mois auparavant, l'artiste avait fait le portrait. Le modèle, à cette époque, était en deuil de sa première femme. Depuis il avait convolé en secondes noces et il désirait que le sévère habit noir de son portrait fût changé en une jaquette de fantaisie d'un gris perle.

— Et la chaîne de montre en or, au lieu de celle en jais que je portais alors, ajoutait-il.

Si Paul Libois ne se moqua pas de ce boucher remarié, c'est qu'il n'entendit pas un mot de son abracadabrandante requête. Il secouait bien la tête en homme qui écoute et qui comprend, mais sa pensée était toute à la naïade blonde.

Une peur énorme le tenaillait.

Peut-être, derrière lui, son domestique, garçon d'ordre, avait-il eu l'idée de ranger le télescope dans son coin. Alors, c'en était fait de la belle ! Elle était perdue pour lui ! Faute d'un point de repère qu'il avait oublié de prendre, il ne saurait jamais, dans ces cinq ou six mille fenêtres qui lui faisaient face, retrouver celle du fameux cabinet de toilette.

Toujours remuant la tête et lâchant des « très bien ! » et des « c'est entendu ! » il reconduisit le boucher qui partit bien persuadé qu'il n'avait plus qu'à envoyer son portrait pour les retouches.

En trois bonds, Paul eut regagné son télescope et son œil s'appliqua tous inquiet à l'oculaire. O bonheur ! le point de vue n'avait pas été dérangé ! il revoyait la dame... seulement plus vêtue. Elle avait endossé une robe de chambre d'un fort provocant effet et sa riche chevelure s'étagait sur sa tête et autour de son front en une coiffure du dernier séduisant.

Ainsi parée, Paul la vit plusieurs fois se pencher à la fenêtre.

— Elle attend quelqu'un, se dit-il.

Il ne se trompait pas, car il l'aperçut, à l'aide de petites tapes, donner du bouffant à ses jupes, puis lancer un dernier coup d'œil à sa glace, et enfin, le sourire aux lèvres, se tourner vers un coin de la chambre où devait se trouver la porte par laquelle allait pénétrer la personne attendue.

Effectivement un monsieur entra.

Par malheur pour Libois, et cela tenait sans doute à la situation de la porte qui lui avait donné passage, le monsieur s'avança au-devant de la belle blonde en ne montrant que son dos à l'artiste.

Comme unique signalement, Paul put remarquer que le dit monsieur, à taille dégagée, était vêtu de noir et tenait à la main un chapeau entouré d'un crêpe.

Ce que le peintre vit encore, — et cela lui déplut au suprême degré, — ce fut, dans le dos du monsieur, ou, plutôt, à la hauteur de son cou, l'apparition des deux mains de la blonde, preuve indéniable qu'elle avait fait à l'arrivant un collier de ses bras.

— Hum ! hum ! gronda le peintre en constatant

qu'on était en train, là-bas, de s'embrasser à bouche que veux-tu.

Après les baisers échangés, la dame fit un demi-tour, passa son bras sous celui du monsieur et tous deux, vus de dos, disparurent sur la droite, ne laissant plus à Libois que la seule perspective du cabinet de toilette désert.

— J'aurais pourtant bien voulu voir la figure de cet animal-là, se dit Paul avec un petit grain de jalousie.

Il achevait à peine sa réflexion que son domestique venait lui annoncer que le déjeuner était servi.

— Comment, déjà midi ! s'écria-t-il, tout étonné qu'à contempler des Vénus au bain le temps eût passé si vite.

Puis une réflexion lui arrivant :

— Il paraît, se dit-il, que c'est à midi qu'on reçoit le beau merle.

Il déjeuna à triples bouchées pour revenir en toute hâte à son télescope.

Hélas ! la fenêtre était fermée !

De la journée elle ne se rouvrit plus, à la grande fureur du peintre qui, vingt fois jusqu'à la nuit, revint à son instrument.

— Si tu touches au télescope du bout du doigt,

je te brûle la cervelle, recommanda-t-il le soir, en se couchant, à son domestique.

Le lendemain, au point du jour, après une nuit d'un sommeil agité qui s'était peuplé de Vénus au bain, il courut à son instrument.

Fenêtre toujours fermée !

La belle, il paraît, n'aimait pas à voir lever l'aurore et Paul dut attendre jusqu'à dix heures où la fenêtre fut enfin ouverte, par une horrible et vieille femme.

— Sa portière, sans doute, pensa notre peintre auquel son télescope révéla que la bouche de la mégère manquait de trois dents de devant à la mâchoire supérieure.

La vieille exécuta les cent tours dans le cabinet, préparant la table de toilette, apprêtant jupes et robes pour la blonde qui faisait probablement au lit la grasse matinée.

— Elle ne sera jamais prête pour l'arrivée de son Alcindor, se dit Libois impatient.

A bien près de midi, la belle apparut enfin, toujours en chemise, pieds nus dans des babouches, la chevelure en désordre ; bref, en femme qui sort du lit. Elle s'étira les bras en bâillant, fuma une cigarette, jacassa galement avec la portière qui finit par lui tirer les cartes sur le coin de la toilette.

— Elle n'attend personne aujourd'hui et se met à son aise, pensa Paul trouvant la blonde fort excusable de n'en vêtir pas plus que sa chemise par cette suffocante matinée de juillet.

Car on étouffait de cette lourde chaleur qui précède l'orage. De gros nuages noirs s'amoncelaient au ciel. Bientôt l'éclair brilla, la foudre gronda et la pluie, se mettant à tomber à flots, forma un voile épais qui intercepta toute vue à Libois.

Le lendemain matin, une affaire appela le peintre hors de son logis. Quand il y revint pour l'heure du déjeuner, il alla tout droit à son télescope.

La blonde lui apparut peignée, pomponnée, attrayante au possible, avec la même robe de chambre de l'avant-veille; en un mot, sous les armes.

II

Au même moment, Paul vit entrer le monsieur, toujours lui montrant le dos, qui fut embrassé aussi chaudement que la fois précédente et que son embrasseuse entraîna ensuite, comme l'avant-veille, dans une pièce voisine, la salle à manger probablement.

Bref, au bout d'une dizaine de jours d'espionnage au télescope, l'artiste avait constaté que la blonde sortait fort peu et qu'elle ne recevait personne autre que le monsieur qui, tous les deux jours, se présentait régulièrement à midi.

Quant à avoir vu la figure de ce visiteur, point. Le peintre ne connaissait toujours et uniquement que son dos.

Cela, nous le répétons, tenait à la porte d'entrée

menant le visiteur tout droit dans les bras de la belle qui, aussitôt, le conduisait dans la salle à manger.

Pendant qu'ils étaient à table, la portière venait ranger le cabinet de toilette, puis, comme, sur les deux heures, le soleil devait atteindre la croisée, elle fermait d'avance les persiennes, ce qui, forcément, mettait fin à la séance de Libois.

Le matin du onzième jour, Paul se leva avec une ferme résolution.

— Décidément, se dit-il, il faut que je rende aussi ma visite à cette blonde-là.

Rendre sa visite, oui. Mais entre dire et faire, il y avait d'abord une grave question à étudier. Dans quel quartier, dans quelle rue, dans quelle maison habitait cette blonde qu'il ne connaissait que par télescope?

Oui, la fenêtre était bien au bout de l'instrument qui supprimait les distances ; mais, aussitôt que le regard ne passait plus à travers l'objectif et l'oculaire, il devenait impossible, à l'œil nu, de retrouver, parmi ces milliers de fenêtres, quelle était celle de la Vénus au bain.

Et puis encore, à quel plan se trouvait-elle ? Était-ce à cette distance-là ? Ou plus loin ? Ou là-bas, tout là-bas ?

Libois entreprenait là de chercher une aiguille... non pas dans une botte, mais dans une meule de foin !

Néanmoins, en faisant couler son regard le long de la face extérieure du tube de l'instrument et en prenant pour points de repère les principaux monuments qui se trouvaient en dehors et autour de l'objectif, il pouvait relever, à deux ou trois mille mètres près, l'espace sur lequel il lui fallait se mettre en chasse.

L'épreuve lui donna la Madeleine, la gare Saint-Lazare, l'église Notre-Dame-de-Lorette et la Bourse.

C'était donc une grande portion du neuvième arrondissement et une petite partie du deuxième qu'il avait à visiter.

Il est vrai que les rues d'une direction perpendiculaire à Montmartre étaient à déduire. Puisque la fenêtre de la blonde s'offrait de face, la maison à laquelle elle appartenait devait se trouver dans une rue transversale.

L'entreprise consistait donc en quatre ou cinquante maisons, à examiner.

— Diable ! fit d'abord Libois après s'être ainsi résumé la tâche à accomplir.

Mais il était garçon tenace et audacieux. La for-

tune, dit-on, favorise les hardis... Et puis la blonde était si appétissante!!!

Le lendemain donc, l'artiste, qui avait décidé de commencer ses recherches par la droite, descendit de Montmartre. Par le boulevard de Clichy, il gagna la rue d'Amsterdam et la suivit jusqu'à la gare Saint-Lazare, qui formait un des angles de son terrain d'exploration.

L'horloge de la gare marquait onze heures vingt minutes au moment où il allait mettre le pied sur la place du Havre, après avoir traversé un flot de voyageurs qu'un train venait de débarquer.

— Eh! parbleu! je ne me trompe pas! c'est l'ami Paul Libois, s'écria tout à coup un monsieur qui, la face joyeuse, se campa devant le peintre.

Paul regarda celui qui l'accostait ainsi. C'était un jeune homme de son âge, à belle prestance, de fort agréable figure, mais au sourire niais.

Vêtu de noir, car il portait le deuil, il était plein de distinction. A première vue, on se devinait en présence d'un imbécile bien élevé, d'un homme du monde qui aurait pu manger du foin.

En voyant Libois hésiter à le reconnaître, le jeune homme reprit :

— Tu ne te souviens donc pas de ton ancien

camarade de pension... Monjeuse... Robert Monjeuse?

— Comment! c'est toi, marquis? fit l'artiste en souriant à ce nom.

— Moi-même. Hein! comme on se retrouve! Oui, moi, le marquis dont toi et les autres camarades faisiez tant de gorges chaudes à la pension... Ah! m'en avez-vous fait avaler de ces énormes balivernes!

— Dame! avoue que tu étais alors d'une bien féroce crédulité, qui prenait des vessies pour des lanternes.

— Oui, mais tu sais, aujourd'hui, il n'en est plus de même... Ah! non, je te le jure!... Bien malin qui m'en ferait gober.

Cela était débité par le marquis sur un ton et avec une physionomie tels que Libois fit aussitôt cette réflexion :

— Il est encore plus idiot que jadis!

Cependant M. le marquis de Monjeuse avait demandé :

— Est-ce que nous étions par hasard dans le même train?

— Quel train?

— Celui de onze heures vingt, qui vient de m'amener.

— Non. Je passais devant la gare quand tu m'as abordé... Tu habites donc la campagne, marquis?

— Oui, au château de Clangy. C'est à six lieues tout au plus. Il faudra venir me voir. Je te présenterai à la marquise.

— Ah! tu es marié!

— Depuis quatre mois.

Après ces mots, le marquis posa un baiser sur le bout des doigts réunis d'une de ses mains et fit le geste de l'envoyer en l'air tout en disant :

— Et, vois-tu, ma femme, comme beauté, je ne te dis que ça, mon cher.

— Et, aussi belle, elle t'aime?

— Naturellement, fit le marquis en se rengorgeant avec la plus outrecuidante fatuité.

Il est vrai qu'il s'empessa d'ajouter :

— Du reste, elle n'a plus que moi à aimer, la chère âme. Je n'ai jamais connu celle qui aurait dû être ma belle-mère. Elle était morte depuis bien longtemps à l'époque de mon mariage.

— Pas de belle-mère; tu es veinard!

— Plus que veinard, mon cher; car mon beau-père... Tiens, regarde un peu.

En prononçant ce « tiens », Robert de Monjeuse montrait du doigt le crêpe qui entourait son chapeau.

— Ah! mort aussi, ton beau-père?

— Il y a six semaines... Tu vois donc que la marquise n'a plus que moi à aimer.

— Alors elle doit être mécontente de tes absences. Est-ce que tu viens souvent à Paris?

Le marquis eut un peu d'hésitation à répondre, puis finit par dire :

— Mais, oui, assez souvent.

— Assez souvent, dis-tu? Comment se fait-il que toi qui devrais être retenu par l'amour et qui n'as, que je sache, nulle affaire commerciale qui t'appelle à Paris... car, si je me souviens, tu devais, à ta majorité, jouir d'une immense fortune.

— Mais je la possède, cette fortune. Je l'ai même fort arrondie, interrompit Monjeuse.

— Par ton mariage, n'est-ce pas? Car, l'eau allant toujours à la rivière, il est inutile de te demander si ta femme t'a apporté un énorme sac.

Sur ces derniers mots, Monjeuse fit une légère grimace et répondit :

— Euh! euh!

— Tu as donc fait un mariage d'amour?

— Pas du tout! Moi, un mariage d'amour! Pour qui me prends-tu? s'écria le marquis avec une sorte d'indignation. Non seulement ma femme était puissamment riche par héritage de sa mère,

mais encore son père lui a constitué une dot de six cent mille francs.

— Un joli dernier! Est-ce pour ces six cent mille francs que tu fais euh! euh! C'est pourtant une fort agréable somme à toucher.

— Oui... mais quand on la touche, riposta Monjeuse en secouant tristement la tête.

— Ah! tu n'as pas touché? Il paraît que tu t'es fait rouler par le beau-père qui, après le mariage accompli, t'a dit : « Admettons que nous ayons plaisanté touchant la dot. » Hein! c'est cela?

Une seconde fois, le marquis se redressa comme un serpent dont on écrase la queue.

— Roulé par mon beau-père! dit-il d'un ton sec. En vérité, mon ami, tu me crois donc toujours tel que tu m'as connu en pension! Je te le répète, bien malin celui qui, aujourd'hui, m'en ferait voir... Apprends donc que la veille de mon mariage, à la soirée de la signature du contrat, la somme de six cent mille francs a été comptée devant moi par le beau-père et versée entre les mains de mon notaire qui devait me les remettre après le mariage célébré.

— Eh bien, alors?

— Eh bien, sache que, pendant les vingt-quatre heures qui me séparaient du moment où je de-

vais palper le magot, dont j'avais donné quittance dans le contrat, mon notaire a levé le pied.

— Bigre ! fit Liçois. Il était donc dans de mauvaises affaires ?

— Pas le moins du monde... ou, alors, les apparences seraient bien trompeuses, car l'inventaire qui a été fait après sa fuite a prouvé que sa situation était des meilleures... En liquidant sa situation, l'actif dépassait le passif de plus de deux millions.

— De sorte que la dot t'a passé devant le nez, mon pauvre marquis ?

— Malheureusement oui, et je n'avais rien à dire. Le notaire avait été choisi par moi. Le paiement avait été fait, en ma présence, par le beau-père entre les mains du tabellion, mon fondé de pouvoirs. Tout était parfaitement régulier, tu vois que je n'avais pas mot à souffler.

Après cette déclaration loyale, Monjoyeuse, avec un soupir désespéré, ajouta cette réticence :

— Et puis à quoi bon ? Puisque j'étais marié, il n'y avait plus à protester.

— Était-il jeune, ton notaire ? demanda le peintre, cherchant un motif à la disparition d'un homme dont la situation avait été prouvée prospère.

— Près de soixante ans.

— Ce n'est plus guère l'âge d'une folie quelconque, avoue-le.

A cette question, le marquis branla la tête en répondant :

— Il n'est pas d'âge pour les folies que peut vous faire commettre un cotillon.

— Oh ! oh ! il y avait donc un cotillon dans l'aventure de ce sexagénaire ?

— Hélas ! oui.

Mais alors que Monjeuse allait continuer cette conversation qui s'était tenue dans la cour du débarcadère de l'Ouest, l'horloge de la gare se mit à sonner lentement ses douze coups.

Au bruit du timbre sonore, le marquis tressauta vivement.

— Midi ! s'écria-t-il. Pour la première fois, je vais être en retard !

Il tendit la main au peintre.

— Pardon de te quitter, vieux camarade, reprit-il, mais je suis réclamé par un rendez-vous de la dernière urgence... Tiens, donne-moi ton adresse et, au premier jour, j'irai te demander à déjeuner.

— Viens quand tu voudras, dit Libois en lui tendant sa carte.

— Veux-tu après-demain? proposâ Monjeuse.

— Après-demain, soit!

— Alors, compte sur moi. Je m'arrangerai pour être libre de mon temps... Encore une fois, pardon de te quitter si brusquement. A après-demain!

Et, sur cette promesse, le marquis prit aussitôt sa course comme si le grand diable eût été à ses trousses.

Cinq minutes après, Libois avait complètement oublié son ami pour ne plus penser qu'à sa blonde.

L'œil fixé sur les appartements du cinquième étage et le nez en l'air avec l'allure d'un homme qui tient à se garer pour le cas où une cheminée menacerait de lui tomber sur la tête, il parcourut lentement les rues Saint-Lazare et de la Victoire, les deux premières qu'il avait assignées à ses recherches.

Pour découvrir la fameuse croisée, son unique moyen de reconnaissance était que le même étage de la maison voisine, au lieu de persiennes, avait ses croisées garnies de stores à larges bandes alternativement rouges et jaunes.

Ce premier jour de chasse ne donna aucun résultat au chercheur.

Le lendemain, pendant quatre heures, il poursuivit sa tâche par les rues, toutes transversales, Joubert, Saint-Nicolas, de Provence, des Mathurins, de Castellane. Chaque rue visitée, il revenait sur ses pas pour reprendre l'autre qui lui était parallèle.

Pas de stores à raies rouges et jaunes !

Il ne se préoccupait que de ces stores indicateurs. Pas une seconde, il ne songea, s'il découvrirait la fenêtre tant souhaitée, à ce qu'il aurait à dire pour obtenir l'entrée de la maison de sa Vénus. Car il eût été vraiment trop insuffisant de répondre au concierge : « Je monte chez la dame blonde qui est faite au tour. »

Il était plus que probable que le concierge ne se contenterait pas de cette désignation et, qui plus est, qu'il croirait avoir affaire à un mauvais plaisant, si l'artiste, pour compléter ses renseignements, y ajoutait ce détail, révélé par le télescope : « Une blonde qui a un grain de beauté au bas du dos. »

De cette seconde chasse, Paul Libois revint chez lui harassé par le piétinement nécessaire à son enquête et avec un torticolis motivé par l'obligation où il avait été d'avoir toujours le nez en l'air.

Le soir, en se couchant, une crainte d'importance le saisit.

— Ma belle sera introuvable pour moi, si elle habite sur une cour ou un jardin !

Mais, nous le répétons, le peintre était tenace en ses idées. Le lendemain, il se leva, résolu de plus belle à poursuivre sa tâche.

Au moment de se remettre en chasse, un souvenir empêcha son départ.

— C'est aujourd'hui, à dix heures, que mon imbécile de marquis a promis de venir me demander à déjeuner, se dit-il.

Effectivement, à l'heure convenue, Monjeuse fit son entrée dans l'atelier où le couvert avait été dressé. Il promena autour de lui un regard étonné.

— Tiens ! fit-il, tu es donc peintre ?

— Je n'ai pas eu le malheur, comme toi, de venir au monde trois fois millionnaire.

— Oh ! ce que je t'en dis, ce n'est pas par reproche... il n'y a point de sot métier... Je suis même enchanté de te voir peintre, crois-le, car ça tombe à merveille.

— Vraiment ? Est-ce que tu as un parquet à me faire mettre en couleur ?

— Non. Mais depuis longtemps ma femme me demande de lui faire faire son portrait. Avant-hier,

à mon retour à Clangy, quand je lui ai parlé de notre rencontre en lui annonçant que tu viendrais probablement nous voir à la campagne, elle en a paru satisfaite... Que dira-t-elle quand elle me verra en ta seule personne, lui présenter un ami et un peintre... car tu fais le portrait, n'est-ce pas?

— Oui, et j'y réussis quand le modèle me plaît

— Que faut-il pour qu'il te plaise?

— Avant tout, j'aime la beauté.

— Oh! de ce côté-là, tu seras servi à souhait... Belle, gracieuse, avenante, aimable, telle est la marquise.

Après cet éloge de sa femme, Monjeuse hésita un peu, puis poussa un gros soupir et d'une voix dolente :

— Seulement, ajouta-t-il, elle a, pour moi, une malheureuse infirmité, la pauvrete !

III

Au moment où le marquis allait révéler l'infirmité de sa femme, le domestique de Libois entra dans l'atelier, apportant le premier plat du déjeuner.

Son apparition arrêta la confidence sur les lèvres de Monjeuse qui, passant à d'autres idées, s'écria :

— Ah! avant de nous mettre à table, je dois te prévenir, mon bon, qu'à midi moins le quart je te réclamerai ma liberté

— Convenu! A l'heure dite, tu seras libre, accorda le peintre.

Tout curieux qu'il était de connaître l'infirmité de la marquise, Paul crut devoir attendre que le

mari revînt de lui-même sur la piste. Il battit donc les buissons en demandant :

— Pour arriver ici à dix heures, à quelle heure t'a-t-il fallu quitter Clangy ?

— A six heures j'étais sur pied. Je suis parti sans entrer dans la chambre de ma femme pour lui dire adieu. Il y a, du château à la station, une grande lieue de distance.

Dans cette réponse, Paul ne fit attention qu'à un détail. Après quatre mois de mariage, les deux époux faisaient chambre séparée, ce qui contredisait un peu l'assertion du mari, quand, l'avant-veille, il avait si fatuïtement affirmé être adoré de sa femme.

Libois vit le joint pour ramener « l'infirmité » sur le tapis, ou, pour mieux dire, sur la nappe et reprit avec un ton d'intérêt :

— Comment ? sans entrer dans la chambre de ta femme ! Alors, si cette nuit elle eût été malade, tu l'ignorerais encore à présent ?

— Malade ? Pourquoi malade ? La marquise a une santé de fer, mon bon. Si je ne suis pas entré, c'était parce que j'aurais manqué le passage du train.

— Une santé de fer ? Il paraît que c'est une infirmité purement morale, pensa le peintre.

Puis à voix haute :

— As-tu enfin des nouvelles de ton notaire en fuite?

— Aucune. Il est toujours tapi dans le coin où il se cache avec sa drôlesse. Après tout, il fait bien de ne pas revenir.

— Pourquoi?

— Parce que le mari dont il a enlevé la femme lui casserait les reins.

— Ah! la cascadeuse est mariée?

— Oui, et mariée à un gas qui n'entend pas du tout ce genre de plaisanterie... Un Breton têtu et patient qui attendra l'heure de la vengeance et, tout froidement, tuera l'homme... et, peut-être la femme.

— Elle est donc jolie, cette enjôleuse de notaire sexagénaire?

— On le dit.

— Tu ne la connais pas?

— Je ne l'ai jamais vue. Le fait s'est passé le jour même de mon mariage, pas même vingt-quatre heures après que Renaudin, c'est le nom du notaire, avait reçu en mon nom la dot de ma femme.

— Alors le notaire ne reparaitra que quand sa belle l'aura allégé des 600,000 francs de ta dot?

— Oh! de cela, je me moque, attendu que d'une façon ou d'une autre je serai remboursé. Devant la situation prospère du disparu relevée par l'enquête, le tribunal a nommé un curateur à l'étude jusqu'à ce qu'on sache ce qu'est devenu l'amoureux Renaudin. Si son absence se prolonge trop, on liquidera sa position et, alors, je serai payé.

Libois tenait à ramener madame de Monjeuse dans la conversation du mari. Il revint donc à la charge en demandant :

— C'est, sans doute, pour presser cette liquidation que tu es obligé de faire de fréquents voyages à Paris? Ta femme autorise-t-elle ces absences?

Le marquis se rebiffa tout sec à cette question qui semblait mettre en doute qu'il fût complètement libre.

— D'abord, mon cher, je n'ai besoin, pour agir, d'aucune autorisation. Et puis, mes excursions à Paris ne seraient-elles pour moi que de simples distractions, ma femme y consentirait de grand cœur.

— Parce qu'elle t'adore, n'est-ce pas? appuya Libois sans rire.

— Tu l'as dit, mon camarade, répondit Mon-

jeuse. Pour moi, ma femme est capable de tous les sacrifices.

— Comme, par exemple, de faire chambre séparée après quatre mois de mariage, ajouta le peintre du ton le plus naïvement bonhomme.

— Ah! ça, c'est autre chose; je..., commença vivement le marquis.

Mais l'hameçon tendu par Libois était mal avalé, car Monjeuse s'en débarrassa à temps. Au lieu d'achever sa phrase, il changea de sujet de conversation en disant :

— Si je viens souvent à Paris, c'est à cause de la succession de mon beau-père.

— Est-elle donc embrouillée?

— Nullement. Claire comme de l'eau de roche. Six cent mille francs en bonnes valeurs.

— Même chiffre que celui de la dot?

— Oui, mon beau-père avait partagé sa poire en deux parts... Une pour sa fille, une pour lui... Seulement la sienne est en valeurs nominatives qu'il s'agit de faire inscrire aujourd'hui à mon nom... Cela aurait dû aller tout seul, mais, avec la série de délais, de formalités, de signatures à donner ou à attendre, de lenteurs de bureaux, etc., etc., il est arrivé qu'après dix voyages je ne suis pas beaucoup plus avancé qu'il y a deux

mois, le lendemain de la mort de mon beau-père.

— Ton beau-père était-il un aimable homme ?

— Ah ! ouiche ! Gai comme la pluie. Sombre, taciturne, aimant la solitude... Il est vrai qu'il était malade.

— Malade alors de la maladie dont il est mort ?

— Oui, pour ainsi dire... Si ce n'est de la maladie même, c'est à cause d'elle.

Libois ayant eu l'air de ne pas comprendre, le marquis ajouta tout gentiment :

— Mon beau-père s'est brûlé la cervelle.

— Oh ! oh ! fit le peintre en tressaillant.

— Oui, le cher homme souffrait d'une maladie noire... Tout le système nerveux le torturait nuit et jour... Et comme il désespérait que la médecine pût le soulager, un beau soir, à ma femme et à moi, il nous a annoncé, tranquille comme Baptiste, qu'il allait se coucher et qu'il comptait bien dormir... Alors il a monté dans sa chambre et, dix minutes après : paf!!!... c'était fini ! La balle avait même été briser une glace superbe en lui sortant du crâne... J'en ai été malade plus de huit jours.

— De la glace brisée ?

— Non, du beau-père. Est-ce que ma fortune me fait aussi près regardant.

En achevant son récit, Monjeuse avait tiré sa montre. Il se leva brusquement de table, après avoir consulté l'heure.

— Midi moins le quart! s'écria-t-il. Tu sais ce qui a été convenu? Je te quitte... Un rendez-vous impérieux m'appelle.

— Alors, pars, marquis... Tu m'accorderas plus longue séance à ta prochaine visite, dit Libois en lui tendant son chapeau.

— Faisons mieux, mon cher; j'ai une proposition à te soumettre, répliqua le marquis.

— Va. J'écoute ta proposition.

— Je quitterai Paris par le train de cinq heures. Tu as donc tout le temps pour te décider. Si c'est oui, prépare ta boîte à couleurs, garnis ton sac de nuit, et, au moment du départ, trouve-toi à l'embarcadère. Nous montons en wagon et, deux heures après, je te présente à la marquise qui sera enchantée de te recevoir... Hein! voyons, est-ce dit?

Libois allait accepter quand il se souvint de la belle blonde qu'il s'était juré de retrouver.

— Pas pour aujourd'hui, mon cher. Moi aussi, j'ai un rendez-vous urgent, déclara-t-il.

— Possible!... Mais de midi à cinq heures, on fait bien des choses. Il se peut qu'à ce moment tu sois devenu libre. Alors pense à moi.

— Soit ! mais je ne m'engage à rien, répondit le peintre bien décidé pourtant à ne pas rejoindre le marquis.

— Alors, au prochain revoir !... J'emporte la demi-espérance de t'avoir pour compagnon de route, dit Monjeuse en lui donnant la poignée de main du départ.

Quand il rentra dans l'atelier, après avoir reconduit le marquis, Paul vit son serviteur qui, une serviette à la main, essuyait le dossier du fauteuil sur lequel s'était assis M. de Monjeuse.

— Que fais-tu donc là ? demanda-t-il au domestique, tout interloqué par le retour de son maître avant qu'il eût achevé son œuvre.

— Monsieur voudra-t-il bien m'excuser ? débita humblement le valet avant de se décider à un aveu.

— Allons, parle. Quelle maladresse as-tu encore commise, maître étourneau ?

Le ton du peintre n'annonçant pas l'orage, le domestique opta pour la franchise.

— Voici la chose, monsieur. Quand j'ai servi les asperges à la sauce blanche, la saucière m'a un peu tourné dans la main au moment où je passais derrière M. le marquis.

— Et alors tu as renversé une partie de la sauce sur le dossier du siège de mon invité ?

Du moment qu'il s'était résolu à être franc, le domestique voulait l'être complètement.

— Oh! oh! fit-il en se grattant le nez, si je n'avais arrosé que le fauteuil, ce serait demi-mal.

— En as-tu donc laissé tomber aussi sur M. de Monjeuse?

— A plein dos, monsieur, à plein dos!

— Et tu l'as laissé partir ainsi? savoyard! s'écria le peintre en retenant son rire.

— J'avais tant peur d'être grondé! débita le valet d'un ton piteux.

Tout égayé par la pensée du marquis s'en allant par les rues avec sa plaqué de sauce blanche sur le dos, Libois passa dans le cabinet au télescope.

— Avant de me remettre en chasse, voyons un peu ce que fait ma blonde, se dit-il en mettant l'œil à l'oculaire.

La belle s'offrit à son regard dans cette robe de chambre si provocante qui annonçait l'attente de son visiteur.

— Ah! oui, c'est aujourd'hui le jour de l'Alcindor, se dit-il en reconnaissant la blonde en tenue de service.

Puis, avec colère :

— Est-ce que je n'arriverai jamais à apercevoir le bec de ce pierrot-là? ajouta-t-il,

A ce moment, une horloge du voisinage sonna ses douze coups.

— Midi! continua Libois; il est en retard aujourd'hui, ce prince Charmant, d'ordinaire si exact... Ah! le voici qui arrive, car la belle se met au port d'arme.

Ce que le peintre appelait le port d'arme consistait pour la dame à appeler sur sa bouche son plus charmant sourire et à tendre ses deux bras dans lesquels allait se jeter l'arrivant. Depuis dix jours qu'il était à l'affût, Libois connaissait à fond la mise en scène.

— Ah! le Médor fait son entrée! Vais-je voir enfin autre chose que son dos? maugréa le peintre.

Tout à coup, il bondit par la chambre en lâchant un formidable : Saprستي!!!

Puis, se laissant tomber sur un divan, il s'y tordit de rire en bégayant à demi suffoqué :

— Ah! elle est trop forte, celle-là! En voici une, ma foi! à laquelle je ne m'attendais guère!... Vrai de vrai! c'est cocasse au possible... Et moi qui me plaignais de ne voir que son dos!... Sur l'honneur! mon domestique mérite une gratification.

Voici ce qui était arrivé :

Comme d'habitude, celui que Libois appelait le prince Charmant s'était présenté de dos. Mais ce

dos avait suffi, cette fois, au peintre pour lui faire connaître l'Alcindor tout aussi bien que s'il eût vu son visage.

Grâce à la puissance du télescope, le jeune homme avait constaté au beau milieu de ce dos une vaste mare de sauce blanche.

A Paris où chaque habitant s'amuse de tout, les passants avaient beaucoup ri de ce monsieur qui s'en allait par les rues porteur d'une sauce blanche ; mais pas un d'eux, afin de ne priver personne de rire à son tour, n'avait cru devoir avertir le dit monsieur du supplément ajouté à sa mise.

Son hilarité un peu calmée, Libois se mit à réfléchir. Pour lui qui, deux jours durant, s'était étreinté à battre le pavé, la tâche se trouvait grandement simplifiée.

Il n'aurait plus, à la première occasion, qu'à suivre Monjeuse qui, jouant à son insu le rôle de chien de chasse, le conduirait tout droit au gîte du séduisant gibier qu'il convoitait.

Seulement, sa loyauté lui commandant, s'il prenait sa maîtresse au marquis, de lui accorder au moins une compensation, l'artiste termina ses réflexions en se disant :

— A titre d'indemnité, je lui ferai le portrait de sa femme... et comme je tiens à payer d'a-

vance, je vais profiter de l'invitation qu'il m'a faite de l'accompagner à son château.

A cinq heures moins quelques minutes, Libois, sac de nuit et boîte de couleurs en main, arrivait à la gare. Le marquis se tenait au haut de l'escalier de l'embarcadère, guettant si son invité viendrait.

A la vue de l'artiste, il s'écria joyeusement :

— Quand je te disais qu'il ne faut répondre de rien !... Il y a cinq heures, tu croyais ne pouvoir venir, et pourtant te voici... Ah ! tu vas causer un véritable plaisir à ma femme.

Dix minutes après, ils étaient en route... et tout seuls dans le compartiment. Au départ, vingt voyageurs, à tour de rôle, y étaient montés, mais, à peine assis, ils avaient quitté la place et promptement décampé.

Monjeuse, il est vrai, n'avait plus sa sauce dans le dos, mais il empoisonnait le wagon d'une violente odeur de benzine, qui avait fait s'enfuir tout le monde.

IV

En descendant à la station qui desservait le château de Clangy, il s'en fallait encore, on le sait, de plus d'une lieue qu'on fût parvenu à destination.

— Comment ! la voiture n'est pas là ? s'écria le marquis désappointé quand ils sortirent dans la cour de la gare.

— N'est-ce pas elle qui vient là-bas ? demanda l'artiste en désignant une calèche qu'il apercevait arrivant, au galop de son attelage, sous le couvert d'une longue avenue de platanes.

— Précisément ! fit Monjeusé. Pourquoi ce retard ? Jacques est, d'ordinaire, l'exactitude en personne.

Une minute après, la voiture s'arrêtait devant

eux et le cocher, sautant à bas de son siège, donnait cette excuse :

— Que monsieur le marquis me pardonne de ne pas m'être trouvé là au passage du train, mais il m'a fallu attendre que madame la marquise eût achevé sa correspondance que je dois mettre à la boîte de la gare.

Ce disant, le cocher avait tiré de sa poche un gros paquet de lettres. Tout machinalement, le marquis ayant avancé la main, le cocher les lui donna.

Sans y penser, Monjeuse lut les adresses, puis, semblant se repentir de son indiscretion, il les rendit au domestique en disant :

— Allons, mets-les vite à la poste, et partons.

La boîte se trouvait à peine à dix pas. Le cocher était déjà de retour que le marquis, après avoir fait monter le peintre en voiture, avait encore pied à terre.

— Rien de nouveau pendant mon absence? demanda le maître en s'enlevant sur le marchepied.

— Madame la marquise, s'étant trouvée un peu indisposée ce matin, a envoyé chercher le docteur.

— Et a-t-il daigné venir, ce sauvage?

— Oui, monsieur.

— Ce n'est vraiment pas malheureux! débita ironiquement le marquis, en prenant place près du peintre.

Puis, alors que la voiture se mettait en route, il continua en s'adressant à son ami :

— Figure-toi, mon cher, que nous avons pour docteur l'être le plus farouche du monde... un véritable ours, ma parole! C'est la croix et la bannière pour le faire venir au château. Politesses, prévenances, cajoleries, j'ai tout employé sans obtenir autre chose que de le voir arriver toujours en rechignant.

— C'est quelque vieux maniaque, alors?

— Lui! vieux? Pas du tout. C'est un garçon, de trente ans... et un fort joli garçon, ma foi! Avec cela, de la science jusqu'au bout des doigts... mais un ours, je le répète, un ours de premier calibre qu'il est difficile de faire sortir de sa tanière.

— Comment donc le village de Clangy s'accommode-t-il d'un médecin aussi récalcitrant?

— Mais Clangy possède son médecin... Un âne, celui-là, par exemple! un âne bête et archibête dont je ne voudrais pas même pour soigner mes porcs! Non, jamais Maurère... c'est mon ours... ne met les pieds au village.

— Où trouve-t-il sa clientèle?

— Nulle part. Maurère n'exerce plus. Il a recueilli l'héritage d'une tante qui l'exempte du soin de courir les clients.

— Mais alors? commença Libois.

— Oui, oui, je sais ce que tu vas me dire : « Puisque Maurère n'exerce plus, pourquoi vouloir être son client quand même? » Pour deux raisons. La première, parce que le médecin de Clangy est un idiot. La seconde, parce que Maurère soignait la famille du vivant de mon beau-père, qui l'avait en grande estime.

Sans qu'il pût dire pourquoi, le peintre se sentit intrigué par les faits et gestes de ce médecin à l'humeur farouche.

— Et cet héritage de la tante, le possédait-il déjà du vivant de ton beau-père! demanda-t-il.

— Il lui est arrivé le surlendemain de mon mariage, répondit Monjeuse.

Puis, se mettant à rire :

— Drôle de chose que la vie! continua-t-il. Juste au moment où mon coquin de notaire m'enlevait six cent mille francs, le bien-être entraît dans la caisse de Maurère.

— Alors je comprends qu'il ait quitté la profession, avança Libois.

— Oui, fit le marquis, je le comprendrais comme

toi, si, avec son aisance, le docteur s'était donné du bon temps. Mais il n'en a pas été ainsi. Les écus de la tante, au lieu de l'égayer, lui ont assombri le caractère. Il vous a une figure d'un lugubre qui navre l'âme... J'en suis à me demander quelquefois s'il n'est pas torturé par un chagrin ou un remords.

— Oh! un remords, comme tu y vas!

— Oui, j'ai tort de dire cela, mais le fait est que le pauvre garçon est plus triste qu'un bonnet de nuit. Rien ne l'émeut, rien ne l'intéresse. En veux-tu un exemple? Je t'ai dit qu'il avait été toujours cordialement accueilli par mon beau-père. Eh bien, quand je lui ai annoncé le suicide de celui-ci, Maurère a commencé par lâcher un « ah! » tout sec, puis, après un petit temps, il a ajouté : « Il a bien fait! » et, comme ma figure exprimait l'étonnement causé par ces mots, il s'est hâté de dire, en faisant allusion, sans doute, à la maladie incurable qui avait poussé mon beau-père à se tuer : « Mieux valait finir ainsi! La vie devait lui être à charge! » Et, tu sais, il m'a répondu cela du même ton qu'il m'eût dit : « Les melons ne réussiront pas cette année. » Ça m'a fait froid dans le dos.

— As-tu répété la chose à ta femme?

— Oui, et, depuis ce jour, elle a pris son homme en grippe.

A ce dernier mot, Libois crut devoir placer une observation.

— En grippe? répéta-t-il : ce qui n'empêche pourtant pas madame de Monjeuse de réclamer ses soins... comme elle l'a fait aujourd'hui, ainsi que ton cocher te l'annonçait tout à l'heure.

— Et je parierais que, cette fois comme toujours, mon ours s'est fait tirer l'oreille pour venir.

Le peintre aurait pu répondre qu'un médecin qui a quitté la profession pour vivre de ses rentes est fort excusable de se faire tirer l'oreille avant de répondre à l'appel d'une malade qui l'a pris en grippe, mais il se contenta de faire faire un crochet à la conversation.

— Mais, dit-il, à avoir si souvent besoin du docteur, il me semble que ta femme n'a pas cette santé de fer que tu me prônais ce matin.

Le marquis haussa les épaules et, le sourire aux lèvres et la voix ironique, répondit :

— Ah! mon cher, que tu connais peu les femmes! Si fort qu'elles nous aiment, elles éprouvent toujours le besoin de nous tourmenter et de se rendre intéressantes... Voici la mienne qui, certes, est des meilleures...

— Et qui t'aime fort, avança le peintre qui s'amusait à voir le marquis faire la roue.

— Oui, et qui m'aime fort, répéta fatuïtement Monjeuse; eh bien, malgré cela, il lui faut, à tous mes voyages à Paris, jouer ces prétendues indispositions qui doivent alarmer les quelques heures que de sérieuses affaires me forcent à passer loin d'elle.

Tout cela venait d'être dit d'un tel ton de suffisance stupide par le marquis que Libois fit cette réflexion :

— Je le croyais toujours aussi niais qu'au temps de la pension. Je me trompais... Il est dix fois plus bête encore !

Puis à haute voix :

— Alors, selon toi, reprit-il, toutes ces nombreuses indispositions de ta femme sont vraiment feintes ?

— Pure comédie, te dis-je; simple besoin de me taquiner. Et la preuve c'est qu'elle n'est jamais malade que quand je ne suis pas-là. Elle voudrait m'avoir sans cesse à ses côtés, comme un toutou, et elle a trouvé ce moyen pour y arriver.

Le marquis, après un petit soupir, ajouta d'une voix convaincue et presque plaintive :

— Elle m'aime trop, cette bonne Laure !

Ensuite, pris d'un brusque éclat de rire à un souvenir il continua moqueusement :

— Tiens ! aujourd'hui même qu'elle a envoyé chercher le docteur, est-ce que ses énormes souffrances l'ont empêchée d'écrire les lettres que mon cocher vient de mettre à la boîte de la gare... parce qu'elle arriveront plus vite que si elles avaient été déposées à la boîte du village ? Devine un peu à qui elles étaient adressées, ces lettres ? A sa courturière, à sa modiste, à sa lingère. Tu vois que le mal n'était pas si grave qu'il eût éteint la coquetterie.

Sur ces mots, Monjeuse, tout rieur, se rencoigna sur le dossier de la voiture avec un véritable air de triomphe en ajoutant :

— On ne m'en fait pas croire à moi !... Je ne gobe plus comme jadis... Bien malin celui qui m'en remontrerait aujourd'hui !

— Il est à gifler ! pensa Libois agacé par cette épaisse stupidité.

Néanmoins, hochant la tête, il reprit d'un ton grave :

— A ta place, marquis, j'aurais peur.

— Peur de quoi ?

— Dame ! Tu es certain, n'est-ce pas, que ta femme feint d'être malade ?

— Laure a une santé de fer, jè te le répète. Sa comédie n'a d'autre but que de me retenir près d'elle.

— C'est ce qui me fait dire qu'à ta place j'aurais peur, insista Libois toujours sérieux.

— Parce que ?

— Parce que, sous cette adoration immense que te porte la marquise, se cache une jalousie qui s'irrite de tes voyages trop fréquents à Paris.

— Mais ma femme sait parfaitement que ces voyages n'ont d'autre motif que de réaliser la succession de mon beau-père, répliqua Monjeuse.

Le peintre secoua la tête une seconde fois.

— Oui, reprit-il, mais la jalousie refuse de se rendre à l'évidence même.

Puis, désireux de pousser le marquis à une confiance sur la belle blonde aux formes splendides, Libois continua :

— Dis donc, sacripant ! là, entre nous, est-ce que jamais, au grand jamais, dans tes excursions à Paris, tu n'as fourni à ta femme un motif d'être jalouse ? Hein ! voyons, sois franc ?

Monjeuse, à cette question, se mira dans ses plumes, et d'un ton plein de suffisance :

— De ci, de là, on n'a pas été sans cueillir quelques myrtes, avoua-t-il.

Libois comprit qu'à propos de la Vénus au bain le moment n'était pas venu d'appuyer sur la chanterelle. En conséquence, il se maintint en son thème :

— Donc, continua-t-il, la jalousie de la marquise ayant le droit de s'éveiller, j'avais raison de dire qu'à ta place, moi, j'aurais peur.

— Peur de quoi ?

— Peur qu'à titre de revanche il ne prit à madame de Monjeuse l'envie de cueillir aussi quelques myrtes.

— En bon français, de prendre un amant, veux-tu dire ? demanda le marquis.

— Précisément.

A cette réponse, Monjeuse se trémoussa d'un gros rire et, tout bégayant d'hilarité, riposta :

— Oh ! là-dessus, je suis bien rassuré... et, cela pour une excellente raison... une raison qui en même temps qu'elle est une excuse de mon infidélité, m'est une sûre garantie contre une revanche.

— Quelle raison ? fit curieusement le peintre qui sentait poindre une énorme absurdité.

Monjeuse ouvrit la bouche pour répondre, mais en pensant à temps qu'il pouvait être entendu par le cocher, il se pencha vers Libois et, après lui

avoir fait à l'oreille une conque de sa main, il lui souffla cette phrase d'une éloquente trivialité :

— Pas pour quatre sous de tempérament, ma très chère femme.

— Ah ! bah ! fit le peintre.

Puis, un souvenir lui revenant à l'esprit, il demanda aussitôt :

— Est-ce donc cela que tu appelais, ce matin, son infirmité ?

— Sans doute !... Un glaçon, mon cher, un vrai glaçon ! Aussi, tu comprends combien ta crainte d'une revanche me fait rire.

Ce disant, le marquis avait tant l'air sûr de son fait, que Libois en fut exaspéré.

— Quel animal ! pensa-t-il. C'est à donner l'envie de lui prendre, tout à la fois, sa maîtresse et sa femme.

V

A ce moment, la voiture, qui venait de tourner un angle du château, s'arrêtait au pied d'un perron de quelques marches.

Devant le perron s'étendait une large pelouse, entre deux allées de marronniers séculaires.

A cent mètres environ du bâtiment, se tenaient assises, à l'ombre, deux personnes qui, à l'apparition de la voiture, quittèrent leurs sièges pour aller à la rencontre des arrivants.

— Voici madame de Monjeuse qui vient à nous, annonça le marquis à l'artiste.

— Quelle est l'autre personne... le monsieur? demanda Libois.

A cette question, le marquis répondit en riant :

— Eh! parbleu! c'est Maurère, son médecin!...

Comment, diable! ma femme a-t-elle pu s'y prendre pour retenir notre ours!!!

Pendant que, de part et d'autre, on marchait à se rencontrer, Libois examinait madame de Monjeuse.

Quand, après la récente confidence de l'époux, il s'attendait à se trouver en présence d'une créature indolente, souffreteuse, délicate, il voyait s'approcher une grande et fort jolie brune, des mieux faites, exubérante de jeunesse et de force, à l'œil noir tout plein de feu.

— Si celle-là est un glaçon, elle trompe bien son monde, pensa-t-il.

Cependant on s'était rejoint.

— Ma chère amie, je te présente mon ami Paul Libois, l'artiste dont je t'ai parlé avant-hier, qui, sur le désir exprimé par toi, et que je lui ai rapporté, d'avoir ton portrait, a bien voulu venir à Clangy se mettre à tes ordres, débita tout d'abord le marquis.

Cette présentation faite, Monjeuse, les bras en avant, la bouche en cœur, s'avança en ajoutant d'un ton fluté :

— Là, maintenant que la connaissance est faite, à mon tour, s'il vous plait, d'être bleu reçu... Allons, Laurette, un bon baiser à notre époux...

Le temps de mon absence t'a-t-il beaucoup duré, ma mignonne ?

A cette familiarité maritale, Libois crut surprendre dans le regard de la marquise une lueur de colère. Mais voix et regard ne s'accordaient pas, car, tout en esquivant la tentative de baiser qu'elle parut n'avoir pas devinée, ce fut d'un ton doux et amical que madame de Monjeuse se hâta de dire :

— Est-ce que vous ne voyez pas M. Maurère, mon ami ?

— Mais si, je le vois, ce cher docteur, et je suis heureux de lui serrer la main, dit Monjeuse en avançant la sienne.

Puis, pendant la poignée de main échangée, il reprit :

— Vous nous restez à dîner, docteur ?

Si courte qu'avait été la scène, elle avait fourni matière à Libois pour observer. Regard surpris, baiser évité, voix douce à la vérité, mais qui lui sonnait faux à l'oreille, avaient suffi au peintre pour le convaincre que madame de Monjeuse n'avait pas pour son mari cette adoration exagérée dont se targuait le marquis. En lui-même, l'artiste avait aussitôt fait une comparaison.

— Il est reçu à bras mieux ouverts par la maî-

tresse que par l'épouse, pensa-t-il en se rappelant ces embrassades de la belle blonde que lui avait révélées son télescope.

Si le marquis s'était trompé sur la somme d'affection que lui portait sa femme, il avait été dans le vrai, quand, en parlant du docteur Maurère, il l'avait traité de fort beau garçon.

Grand, brun, bien découpé, élégant, Maurère apparut cavalier si séduisant à Libois qu'un soupçon germa tout aussitôt dans son esprit :

— N'est-ce pas l'amant de la marquise? se demanda-t-il.

Mais, à cette pensée, il lui revint en mémoire tout ce que Monjeuse avait ajouté à propos du médecin sur son humeur farouche, sa profonde tristesse, en un mot, sur cette sorte de préoccupation sombre qui, à toute heure, semblait tenailler le cerveau de Maurère, et que le marquis avait été jusqu'à attribuer à un remords.

— Le fait est que sa figure n'exprime pas une gaieté folle. Quelle mine d'enterrement! se dit Libois.

Son imagination se montant au noir par cet examen, le peintre, en se souvenant encore de ce que Monjeuse lui avait conté sur la manière dont le docteur avait reçu la nouvelle du suicide

du beau-père, arriva tout droit à se demander :

— N'est-il pas pour quelque chose dans cette mort violente ?

Toutes ces réflexions, si longues à détailler, s'étaient succédé en une seconde dans l'esprit de Libois, car il entendit cette réponse faite par Maurère à l'invitation à dîner du marquis :

— Je ne puis accepter, monsieur de Monjeuse. Si vous me trouvez encore chez vous à votre arrivée, c'est que j'ai attendu votre retour pour vous adresser mes adieux, car je pars ce soir même en voyage.

— Tout petit voyage ? dit le marquis.

— Je ne saurais en préciser la durée, répondit lentement le médecin dont les yeux évitaient de se tourner vers madame de Monjeuse qui, muette, immobile, les lèvres serrées, le couvrait d'un regard fixe.

— L'aurait-elle vraiment pris en grippe ? se demanda Libois qui les observait.

Après un petit silence, Maurère ajouta :

— Je vous demanderai même la permission de vous quitter à l'instant, car tous mes préparatifs de départ sont encore à faire.

— À votre volonté, concéda le marquis.

A ce moment un domestique s'approchait :

— Qu'est-ce? dit sèchement le marquis en faisant à sa rencontre quelques pas qui l'éloignèrent du médecin et de madame de Monjeuse.

Cependant le médecin, en guise d'adieu, s'était incliné devant la marquise, qui, lentement, lui rendit son salut.

— Décidément ils ne peuvent se sentir! pensa le peintre à la vue de cette douce et froide politesse.

Tout à coup il tressaillit.

— Oh! oh! se dit-il les lèvres de la marquise se sont remuées. Elle vient de prononcer deux ou trois mots tout bas.

Instinctivement, le regard de Libois se reporta sur le mari pour s'assurer s'il n'avait rien vu.

Mais le marquis était en train d'écouter le domestique qui lui disait :

— M. Picheville est là qui demande à voir M. le marquis.

— Picheville? Le premier clerc de Renaudin?... Est-ce qu'il m'apporte des nouvelles de son voleur de patron? s'écria Monjeuse.

— Il dit avoir un acte à faire signer par monsieur le marquis.

— Bien. Prie-le d'attendre. Le temps de reconduire le docteur et je suis à lui.

Sur ce, Monjeuse se tourna vers le médecin avec un geste de main qui l'invitait à se mettre en route.

Pendant que s'éloignait Maurère, il était suivi des yeux par le peintre qui, étonné au possible par une nouvelle remarque, se disait :

— Ah çà ! ce docteur est tout bondé de mystères ! Est-ce à cause de ce que lui a soufflé madame de Monjeuse ? Est-ce un effet produit par le nom de Renaudin ? mais il vient de pâlir subitement et il a frémi de tout son être.

Le marquis était déjà à son vingtième pas, quand il s'arrêta pour faire volte-face et crier à sa femme :

— Laurette, je te laisse le soin de pourvoir à l'installation de l'ami Libois... Donne-lui donc la chambre qu'a occupée ce farceur de Legroux.

Après ces mots, il reprit sa marche à côté du médecin qui avait attendu sans se retourner.

Au nom de Legroux, l'artiste avait dressé l'oreille en répétant :

— Legroux ! Legroux ! j'ai un ami qui porte ce nom-là.

— Cet ami doit être le même que celui dont parle mon mari, car, ainsi que vous, il me l'a présenté comme un ancien camarade de pension, dit

la marquise dont le visage souriant n'accusait plus rien de l'émotion qui le convulsait tout à l'heure.

— Ah ! Legroux est venu à Clangy ?

— Oui, il a passé ici le mois qui a suivi notre mariage. Il avait été le témoin de mon mari. Il est d'humeur fort gaie, continua la marquise.

— La vérité est qu'il n'engendre pas la mélancolie. En pension, il inventait les farces les plus saugrenues. Il me souvient que je lui dois de bien joyeuses heures.

Libois aurait pu ajouter que le marquis avait toujours été la victime des dites farces saugrenues de Legroux, qui s'égayait de sa niaiserie ; mais il crut bon de supprimer ce détail.

— Oh ! oui, Legroux est d'une gaieté vraiment excentrique, reprit-il en riant au souvenir des charges dont Monjeuse avait eu à souffrir.

— C'est à cette même gaieté de M. Legroux que mon mari doit d'avoir pu supporter un grand débiteur d'argent qui l'a atteint le lendemain même de notre mariage. Si rude qu'était le coup, M. Legroux a fini par l'en faire rire, dit la marquise.

Puis, après un petit temps :

— Robert a dû vous conter cette affaire, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— La fuite de son notaire? Oui, madame, déclara Li Bois; il m'en a fait le récit dans tous ses détails, y compris celui de l'enlèvement d'une femme... A plus de soixante ans, c'est rester jeune un peu tard, il faut le reconnaître.

— Oui, dit madame de Monjeuse en secouant la tête d'un air de doute, les faits sont incontestables et, pourtant je ne puis encore y croire.

— Pourquoi?

— M. Renaudin était un homme droit, loyal, dont la probité et les mœurs n'avaient laissé jamais un mot à dire... Et penser qu'à son âge, il...

— C'est le vieux bois qui s'enflamme le plus vite, interrompit le peintre en riant.

Tout en causant ainsi, ils s'étaient rapprochés à petits pas du château. Ils allaient en monter le perron, quand le marquis apparut en haut des marches.

— Déjà de retour! fit sa femme surprise.

— Hein! oui, tu t'étonnes de me voir revenu si tôt? dit Monjeuse gaiement. Il faut t'en prendre à ton original de docteur. Je n'ai jamais vu un pareil entêté.

— A quel propos?

— Je voulais le faire sortir par la petite porte

du père, qui le met tout au plus à cent pas de chez lui. Il s'y est refusé si carrément que j'ai cru un instant qu'il allait se fâcher parce que j'insistais. Il était pâle et tremblant de colère contenue. Quand j'ai vu cela, comme je ne suis pas de ceux qui veulent faire boire quand même un âne qui n'a pas soif, j'ai aussitôt reconduit mon homme à la grille, ce qui lui allonge sa route d'une bonne demi-heure... Et je suis venu retrouver le clerc Picheville qui m'attendait pour lui donner une signature nécessaire à la validité de mes droits dans la liquidation Renaudin.

A ce nom, Monjeuse s'interrompit une seconde pour se frotter les mains, et forçant la voix :

— A propos de Renaudin, s'écria-t-il, son clerc vient de m'apprendre qu'on a enfin de ses nouvelles.

— On a découvert sa retraite ? demanda vivement la marquise.

— Oh ! non, pas encore... et quand je dis qu'on a de ses nouvelles, je m'avance trop. Mieux serait de dire qu'on est sur la piste... et, même, sur un tout petit commencement de piste qui aidera les recherches.

— Bref ! quelqu'un l'a vu ? dit Libois.

— Lui, non... mais on a vu la belle Hélène que ce Paris sexagénaire a enlevée.

— Qui cela ?

— Le petit clerc de l'étude qu'on avait envoyé en commission à Paris. Il prétend avoir aperçu la donzelle au fond d'un coupé qui passait sur les boulevards. La voiture allait d'un tel train que le petit clerc a jugé impossible de la suivre à la course.

— Alors Renaudin se cacherait donc à Paris ?
avança madame de Monjeuse.

— A moins, appuya le marquis en riant, que ce soit la colombe qui ait lâché le vieux pigeon pour tenter la fortune à Paris. En ce cas, Renaudin, quittant son nid désert, ne va pas tarder à nous revenir tout penaud.

Passant à un autre ordre d'idées, Monjeuse, avec ce sans-gêne familier qui semblait avoir le don d'agacer sa femme, reprit :

— Dis donc, ma chérie, j'ai l'estomac dans les talons. Pendant que je vais conduire moi-même Libois à sa chambre, tu devrais bien presser un peu notre dîner.

Sans attendre de réponse, il passa son bras sur celui de l'artiste en disant :

— Viens-tu ?

Tout en entraînant le peintre, Monjeuse était sans doute encore sous l'impression de sa scène

avec le docteur, car il revint sur ce sujet :

— Comprends-tu quelque chose à la lubie de ce maniaque de ne pas vouloir passer par la petite porte? J'ai cru qu'il allait m'avaler parce que j'insistais. Il était plus blanc que son linge et me regardait avec des yeux tout ronds en répétant d'une voix brève : « Non, cent fois non ! » et il tremblait comme s'il eût été question pour lui de marcher sur des charbons ardents.

Sans tenir compte de l'exagération que le marquis apportait à son récit, Libois hasarda cette observation :

— Peut-être M. Maurère tenait-il à s'en aller par la grille, parce que sans doute, avant de rentrer chez lui, il avait à faire au village de Clangy quelques achats utiles à son voyage.

— Du tout! du tout! dit vivement le marquis, car en arrivant à la grille il a pris à gauche, ce qui lui fait tourner le dos au village. Donc il...

Au lieu de continuer, le marquis s'arrêta subitement.

— Qu'as-tu? demanda Libois étonné.

— C'est que, j'y pense, ce n'est pas la première fois que Maurère me joue cette comédie de la petite porte, répondit Monjeuse devenu rêveur.

— Vraiment?

— Oui, déjà, il y a trois mois, il m'a montré la même répugnance à prendre le sentier qui, à travers le taillis, conduit à cette sortie du parc.

— Ah ça! mon cher, est-ce que tu vas te creuser la cervelle à propos de ce que tu as appelé toi-même une lubie de maniaque? Ne t'occupe pas plus longtemps de ton homme, il part ce soir. Bon voyage!!!

Mais à ces mots, Monjeuse haussa les épaules et répliqua moqueusement :

— Est-ce que je crois à son voyage! Je ne le gobe pas, son départ de ce soir. Qu'il aille conter la chose à plus crédule que moi! Veux-tu que je te dise ce qui en est? Mon ours, ennuyé qu'on vienne toujours le relancer dans sa solitude, a inventé ce prétexte pour qu'on le laisse tranquille en sa tanière.

Ce disant, le marquis avait ouvert une porte et, après avoir poussé le peintre devant lui, il annonça :

— Tiens, voici ta chambre.

.VI

La chambre, située au rez-de-chaussée de l'une des ailes du château, était vaste et haute. Elle s'éclairait par deux fenêtres dont, pour aérer la pièce, on avait laissé les croisées ouvertes. Seulement, pour préserver l'étoffe des rideaux et les meubles des rayons du soleil, on avait tiré les persiennes.

— C'est donc ici que tu avais logé Legroux? demanda Libois en pénétrant dans la pièce.

— Oui. C'est ici qu'il a habité pour la première... et la dernière fois, prononça le marquis, en appuyant sur les mots « la dernière fois » d'une voix sèche qui trahissait la rancune.

— Comme tu dis cela! dit le peintre. Notre

ancien condisciple t'a-t-il donc fait regretter ton hospitalité ?

A cette question, Monjeuse se redressa sur ses ergots et, d'un ton tourné à l'aigre :

— Oui, déclara-t-il, car je n'aime pas à être pris pour un imbécile.

L'artiste comprit que Legroux avait dû tâter de quelque mystification trop corsée à l'égard de son ex-souffre-douleur de jeunesse. Aussi, loin d'insister, il allait changer de sujet de conversation, quand Monjeuse qui, au souvenir de Legroux, s'était monté peu à peu, continua avec l'accent du plus profond mépris :

— Il est des gens qui naissent idiots et restent idiots toute leur vie.

— Oh ! oui ! lâcha Libois avec une franchise qui aurait peu flatté son hôte s'il se fût douté que c'était à lui qu'elle s'appliquait.

— Ce Legroux, continua le marquis, est né pitre et mourra pitre. Certes, j'entends la plaisanterie comme un autre, mais à la condition qu'elle ne dépassera pas les bornes.

— Legroux aura forcé la dose, pensa Libois.

Faisant l'âne, comme on dit, pour avoir du son, il reprit, tout sérieux :

— C'est le propre de tous les mauvais farceurs

de toujours croire qu'on se laissera prendre à leurs inepties.

Cette phrase éperonna l'animosité de Monjeuse qui repartit aussitôt :

— A qui le dis-tu, mon cher? Si tu savais la bourde monstrueuse que ce bouffon m'avait cru capable d'avaler à propos de mon notaire Renaudin? On ne dit pas plus impudemment à quelqu'un qu'il n'est que le dernier des crétins!

— C'était donc à propos du notaire envolé avec une femme?

— Oui.

— Conte un peu.

Le marquis fut sur le point de commencer le récit demandé, mais tout à coup :

— Ma foi! non, déclara-t-il, c'est trop stupide, et, malgré moi, j'ai la niaiserie de me mettre en rage rien qu'à la pensée que Legroux a osé me supposer homme à gober sa farce!... Un gobeur! moi!!! ai-je donc l'air d'un gobeur!

Ce qui empêcha Libois d'insister, ce fut un petit incident qui s'était produit quand il avait été question du notaire et de la femme disparue avec lui. A ce moment même, une ombre s'était montrée sur les lames de la persienne et demeurait

immobile. A coup sûr, quelqu'un, qui s'était approché, écoutait du dehors.

Cependant le marquis, oubliant son animosité contre Legroux, avait changé la conversation.

— Eh bien, dit-il, la chambre te plaît-elle ? Je te l'ai offerte parce qu'elle est commode pour toi qui aimes à aller et venir. Si tu ne tiens pas à courir par les couloirs, tu prends au plus court en ouvrant la fenêtre, qui n'est pas même à un mètre du sol et, après avoir enjambé l'appui, te voilà en plein air. La nuit, si la fantaisie t'en vient, tu peux te livrer dans le parc à des promenades de noctambule... C'est du dernier commode... Tiens, regarde !

Joignant l'action aux paroles, il ouvrit brusquement les persiennes, qui n'étaient que poussées l'une sur l'autre.

Cela s'était si rapidement fait que le temps de fuir n'avait pas été donné à un individu qui apparut aux deux amis, le corps penché, la tête en avant, l'oreille tendue, en un mot, dans la position d'un homme aux écoutes.

Pieds nus, sans autres vêtements qu'un pantalon et qu'une chemise qui, ouverte au col, découvrait sa poitrine velue, cet écouteur, véritable géant, tenait un arrosoir dans chaque main.

— Un rude gas ! il ne fait pas bon qu'il vous en veuille ! pensa Libois à première vue du personnage.

— Ah ! c'est toi, Guéneuc ? dit le marquis en reconnaissant son jardinier.

— Oui, notre maître. Je venais pour arroser la plate-bande le long du mur, répondit le colosse en montrant ses arrosoirs pour expliquer sa présence au pied de la fenêtre.

— Fais à ton aise, mon brave, dit le marquis.

L'homme versa son eau sur un massif de géraniums, puis, après un petit salut, s'éloigna d'un pas lent et lourd, sans tourner la tête.

— Il nous écoutait, avança Libois quand le jardinier fut assez loin pour ne pas entendre.

— La curiosité n'est pourtant pas son péché mignon, répliqua le marquis.

— Il a été trahi par son ombre que j'ai aperçue sur les lames des persiennes au moment où tu parlais de ton notaire Renaudin.

A ce nom, M. de Monjeuse se mit à hocher la tête en souriant :

— Oh ! alors, fit-il, j'excuse Guéneuc d'avoir écouté après avoir entendu qu'il était question de Renaudin, car il a d'importantes raisons pour s'intéresser à tout ce qui regarde le tabellion...

S'il est au monde quelqu'un qui souhaite que mon notaire se retrouve, je te réponds que c'est Guéneuc.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est le mari de la jardinière.

Après cette réponse qui sentait son La Palisse, comme la figure de Libois demandait de plus amples détails, le marquis se frappa le front en s'écriant :

— Ah! tiens, c'est vrai! j'ai oublié de te dire que la femme enlevée par Renaudin était la jardinière du château... la femme de Guéneuc.

— Bigre! accentua énergiquement Libois.

— Pourquoi ce bigre?

— Parce que je plains d'avance le notaire... Ah! tu es bon physionomiste, toi! Il me souvient qu'avant-hier, quand tu me parlais, sans me désigner le jardinier, du mari de la femme, tu m'as dit que c'était un Breton têtu et patient, qui attendra l'heure de la vengeance et, tout froidement, tuera l'homme... et peut-être la femme.

— Hein! maintenant que tu as vu le sujet, me suis-je trompé, dis?

— Je ne souhaite pas au notaire de tomber dans les monstrueuses pattes que j'ai vues tout à l'heure.

— Oh ! il les connaît, ces pattes-là ! ricana Monjeuse. Sache donc que, huit jours avant leur fuite, la jardinière et le tabellion s'étaient fait surprendre causant derrière une haie, par le mari, jaloux comme un tigre... Renaudin a juré ses grands dieux que la femme, se trouvant malheureuse, lui demandait des conseils pour une séparation... Vérité ou mensonge, cela importe peu... Toujours est-il que, sans attendre une explication, Guéneuc a empoigné le notaire à la gorge et, pendant que l'autre tirait la langue, il lui a dit de sa voix rauque : « Passe pour aujourd'hui, monsieur le notaire ; mais, la première fois, je vous tuerai comme une taupe. » Malheureusement pour Guéneuc, les cris de la femme, en voyant Renaudin tirer la langue, avaient fait accourir des témoins qui ont entendu la menace.

— Je devine le reste, interrompit l'artiste. Quand le notaire a disparu, la justice a arrêté le jardinier prévenu d'avoir assassiné celui qu'il avait menacé.

— Précisément... mais, deux heures après, il a été relâché, car la fuite de sa femme prouvait son innocence. Il était bien évident que le notaire loin d'être assassiné, avait enlevé la princesse pour la tutoyer plus à son aise, loin d'un mari aussi brutal.

— C'est encore heureux que la justice n'ait pas accusé Guéneuc d'avoir tué l'homme et la femme, avança Libois.

— Ce qui a plaidé contre cette accusation, c'est qu'en quittant le domicile conjugal la femme avait laissé un petit mot disant qu'elle partait pour trouver une existence plus heureuse... Renaudin la lui a créée, cette existence plus heureuse, le bandit! grâce aux 600,000 francs de la dot de ma femme qu'il m'a filoutés.

— Et dire que ce vieillard s'est déshonoré peut-être pour quelque laideron puant le fumier de basse-cour! avança le peintre.

— Du tout! du tout! ne crois donc pas cela, mon cher! affirma vivement Monjeuse.

— Elle était jolie?

— Très jolie! Tout le monde ici me l'a positivement certifié... car, moi, je te l'ai déjà dit, je n'ai jamais vu la femme Guéneuc, attendu que le château de Clangy étant un apport de la marquise, je ne l'ai habité que le soir du mariage. J'y étais bien venu la veille pour la signature du contrat, mais mon coupé m'avait déposé et repris au perron... et, à la signature d'un contrat, il est peu dans l'usage d'admettre la jardinière au salon... Or, comme notaire et jardinière ont décampé

dans la nuit qui a séparé le contrat de la célébration du mariage, je n'ai jamais connu la Guéneuc qui, je le parie, ne m'a non plus jamais vu.

A ce moment, la cloche du château tinta.

— Allons ! à table ! on sonne le dîner, annonça le marquis qui, prenant Libois sous le bras, lui fit quitter la chambre.

Dans le couloir, Monjeuse montra au peintre la première porte qui s'ouvrait à leur droite.

— Tu n'as pas à craindre de gêner tes voisins. Tiens, c'était là le logement de mon beau-père.

Par la chaleur torride qu'il faisait, madame de Monjeuse avait fait dresser le couvert en plein air, devant la pelouse.

Le repas fut des plus calmes. Dans cette maison d'où, il y avait à peine deux mois, le suicide avait retiré un habitant, la conversation de table ne pouvait aborder que des sujets peu récréatifs. Madame de Monjeuse, grave et triste sous sa robe de deuil, s'était peu à peu désintéressée de ce qui se faisait pour demeurer songeuse.

— A quoi pense-t-elle ? se demandait Libois.

Malgré lui, le souvenir lui revint de ces deux ou trois mots, dits d'une voix brève et basse au docteur Maurère qui s'inclinait devant elle pour prendre congé.

Quant au marquis, il profitait du silence pour mettre les bouchées doubles.

Vers le milieu du repas, à la vue d'un plat qu'un domestique posait sur la table, il s'écria :

— Et le chapon? Pourquoi pas le chapon? Le chef l'a-t-il oublié? Informez-vous à la cuisine.

Deux minutes après, le domestique revint de sa commission et, gravement, en valet respectueux, prononça ces mots :

— C'est le Notaire qui a volé le chapon.

— Ah! le brigand! En voilà un qui, avant peu, aura son coup de fusil! gronda Monjeuse.

Mais son mécontentement ne tint pas contre la mine ahurie que montrait le peintre à cette scène et il se mit à rire en disant :

— Cet autre notaire-là, c'est un chien de chasse. Je ne crois pas qu'il existe animal plus voleur au monde... Il finira, un beau jour, par lasser ma patience.

— Et c'est parce qu'il te vole que tu l'as appelé le Notaire?

— Oui, en souvenir de Renaudin.

Toujours absorbée dans ses réflexions, madame de Monjeuse n'avait pas entendu un seul mot de l'incident. Elle se réveilla pourtant, de sa distrac-

tion, sur la fin du dîner, à la voix de son mari qui lui demandait :

— Laure, à quelle heure veux-tu demain donner séance à Libois pour ton portrait ?

— Demain ? répéta-t-elle. M. Libois est-il donc si pressé de nous quitter qu'il ne puisse me donner répit jusqu'à après-demain ?

— Elle a disposé de sa journée de demain, pensa aussitôt le peintre, et, pourtant, demain, son mari, qui ne va que tous les deux jours à Paris, doit rester au château.

Et à haute voix :

— C'est à moi, répondit-il de remercier madame la marquise du délai qu'elle demande, car je me suis aperçu tout à l'heure, en visitant ma boîte à couleurs, que, dans la précipitation du départ, je l'avais emportée fort incomplète. Pour réparer mon oubli, il me faut forcément aller demain à Paris.

— Tiens ! comme ça se trouve ! s'écria Monjeuse prenant la balle au bond ; je t'accompagnerai !

Ensuite, se tournant vers sa femme :

— Si tu le permets, Laurette ? ajouta-t-il.

Une lueur de joie, vite éteinte pourtant, brilla dans les yeux de madame de Monjeuse, qui répondit d'une voix calme :

— Vous ai-je jamais gêné en rien, Robert ?

— Voilà un mari qui, s'en sans douter, vient de faire bien plaisir à sa femme, se dit le peintre toujours en observation.

Encouragé par son succès, Monjeuse continua de sa voix familièrement triviale et avec un gros rire bête :

— Ah ça ! demain, ma chérie, pendant mon absence, ne va pas t'aviser d'être malade, car tu sais que tu n'auras plus Maurère à ta disposition.

A ces mots, une nouvelle lueur éclaira le regard de la marquise, mais, cette fois, c'était de fureur contenue.

VII

Deux heures après le dîner, alors que la nuit était venue, les deux amis de pension, assis en plein air, sur un banc de jardin, devisaient encore tout en fumant.

Depuis longtemps déjà ils avaient été quittés par la marquise qui, après s'être excusée de se ressentir encore un peu de son indisposition du matin, avait regagné sa chambre pour se mettre au lit.

Tout en prêtant l'oreille aux balivernes de Monjeuse, le peintre avait guetté du regard à quelle fenêtre du château apparaîtrait la lumière qui lui indiquerait où était située la chambre de la marquise. Il ne tarda pas ainsi à savoir que madame

de Monjeuse habitait l'aile opposée à celle où il était logé.

Après avoir longtemps filtré à travers les lames de la persienne fermée, la lumière qui s'était éteinte lui avait donné à croire que la marquise devait avoir trouvé le sommeil.

Comme l'artiste, Monjeuse avait vu la lueur disparaître et il avait dit en riant :

— Ni ni c'est fini ; voilà ma femme dans les bras de Morphée et elle y sera encore demain matin quand nous filerons sur Paris... Nous prendrons le premier train, qu'en dis-tu ?

— A quelle heure ce train ?

— A six heures.

— Et nous serons à Paris ?

— Cinquante minutes après.

A cette réponse, Libois fit entendre un petit rire que suivirent ces mots :

— Tu m'as tout l'air d'être un joli farceur, mon cher, en disant à ta femme que c'est le recouvrement de l'héritage de ton beau père qui t'oblige à ces fréquents voyages à Paris.

— Mais sans doute.

— Conté donc cela à d'autres ! Prétends-tu me faire croire qu'à sept heures du matin les avoués,

notaires ou agents de change soient déjà hors du lit à attendre ta visite ?

Monjeuse fut quelques secondes à trouver sa réponse.

— Mon avoué se lève à l'aurore, dit-il, et je tiens à arriver bon premier, sans quoi il me faudrait attendre mon tour, car les clients abondent chez lui.

Libois eut d'abord l'air de se contenter de la raison qui lui était donnée.

— Ah ! tu m'en diras tant, fit-il.

Puis après une pause :

— Vois un peu. Je m'étais imaginé bien autre chose, ajouta-t-il.

— Quoi donc ?

— Qu'en tenant à arriver de si bon matin à Paris, ce n'était pas précisément quelqu'un du sexe de ton avoué que tu voulais réveiller.

— Oh ! oh ! peux-tu croire ? fit Monjeuse pudiquement ; moi, un homme marié !!!

Libois s'était mis en tête d'amener le marquis à une confession. Pour cela faire, il n'avait qu'à chatouiller la vanité du sot. Il ouvrit donc le feu en disant :

— Oui, marié... mais tu oublies certaine confiance que tu m'as faite.

— Laquelle? dit Monjeuse auquel la mémoire faisait faute.

— Marié... à un glaçon, un vrai glaçon, m'as-tu révélé.

— Hélas! soupira le marquis.

— Et s'il m'en souvient, tu as ajouté que cette infirmité excusait de droit toute infidélité de ta part...

Puis, en appuyant sur les mots :

— Ce qui, continua le peintre, est, selon moi, tout ce qu'il y a de plus juste.

— Oui, n'est-ce pas? s'écria vivement Monjeuse mettant de lui-même le cou dans le collet qui lui était tendu.

— Sans aucun doute. A ton âge, avec ton exubérance de santé, de force, de passion, rien de plus juste que tu cherches, en dehors du mariage, les satisfactions qu'il te refuse.

— N'est-ce pas? n'est-ce pas? répéta Monjeuse ravi d'entendre si bien plaider sa cause.

Il se gonfla de joie en écoutant l'artiste ajouter du ton le plus naturel du monde :

— Distingué, spirituel et beau garçon comme tu l'es, rien de plus simple que tu aies rencontré quelque belle fille heureuse de n'être pas un glaçon pour lui.

— Oui, n'est-ce pas ? reedit encore Monjeuse sans réfléchir qu'il lâchait là un demi-aveu.

Après quoi, il garda le silence.

— Est-ce que mon pantin ne va pas me souffler mot de sa blonde Vénus ? pensa Libois déconcerté par ce mutisme.

Si Monjeuse s'était tu, c'est qu'il était en train de se consulter.

— Dis donc ? finit-il par articuler.

— Quoi ?

— Est-ce que tu t'es beaucoup amusé à notre dîner de ce soir ?... Ma femme doit t'avoir paru quelque peu maussade ? Sois franc ?

— Reconnaître qu'elle a été d'une gaieté folle, non. Mais je sais faire la part des circonstances. D'abord ta femme était encore mal remise de son indisposition de la journée, et puis je ne saurais oublier qu'elle a perdu son père il y a deux mois... Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est que si tu me promettais d'être bien, bien, bien discret, je saurais te dédommager de notre dîner de ce soir.

— En quoi faisant ?

— En te faisant déjeuner avec une certaine personne qui, elle, est d'humeur plus joyeuse.

— Ah ! mon gaillard ! ricana Libois,

— Dame! mets-toi à ma place. Je ne suis pas un glaçon, moi. Si fort que ma femme m'adore, j'ai fini par me lasser d'être aimé aussi platoniquement...

— Puisque je te répète que je trouve cela aussi excusable que tout naturel de ta part. Il en eût été autrement que je t'aurais traité de godiche.

— Ainsi tu me promets la discrétion?

— Je serai muet comme une carpe, sois tranquille... Inutile de te demander si elle est jolie.

— Une autre beauté que celle de ma femme-mais accomplie en son genre.

— Brune? insista Libois tenant à ce que Monjeuse mît les points sur tous les i.

— Non, blonde... et faite! ah! mon cher, faite! Vénus en personne ne devait pas être mieux moulée, débita le marquis avec enthousiasme.

— A qui le dit-il? pensa le peintre déjà renseigné sur tous les détails de la plastique par son télescope.

— Un vrai trésor! appuya Monjeuse.

— Alors comme tous ceux qui possèdent un trésor, je suis sûr que tu enfermes le tien dans quelque cachette ignorée. Bonne précaution, du reste.

Les derniers mots froissèrent le marquis, qui riposta d'un ton sec :

— Je n'ai pas besoin de l'enfermer. L'amour que j'ai su lui inspirer fait que madame de Vervins chérit une solitude que, seul, je suis admis à troubler.

Nous laissons à deviner de quelle oreille curieuse Libois avait cueilli le nom de la belle.

— Madame de Vervins, se répéta-t-il. Bon ! je sais déjà qui demander au concierge.

Le marquis avait continué :

— Oui, mon cher, la mignonne se complaît à tel point dans sa solitude qu'elle en est ridicule. J'ai beau me fâcher pour qu'elle se promène un peu, qu'elle prenne quelques distractions, elle me répète : « Non, toi seul existes pour moi au monde. » Et, sauf les cas de nécessité absolue, comme, par exemple, une visite à sa couturière, — sortie qu'elle fait en voiture afin d'être plus vite de retour, — elle se tient perpétuellement claquemurée. « Quand je m'absente, me dit-elle, j'ai toujours peur que tu n'arrives. » Et, pourtant, pour la mettre à l'aise, j'ai réglé mes visites à tous les deux jours, midi, heure militaire. Rien n'y fait. Elle ne bouge pas de chez elle. Chacune de ces heures se passe à m'espérer !!!

Tout en écoutant son ami, Libois s'avouait que le marquis disait la vérité. Pendant les douze jours qu'il avait tenu la belle au bout de son télescope, il avait constaté que la blonde était casanière en diable. Se levant tard, se couchant tôt, madame de Vervins menait une existence de recluse qui n'admettait, en dehors des visites de son amant, que la seule compagnie d'une portière édentée.

Après le nom obtenu, il fallait au peintre savoir l'adresse. Dans ce but, il revint à l'assaut en disant :

— Rien de plus naturel que l'oiseau se plaise en son nid que tu as dû lui faire charmant. Je parie que tu l'as installée dans quelque petit hôtel bien élégant, en un coin de verdure, loin des quartiers populeux...

— Pas le moins du monde. Elle habite le cinquième étage du numéro 22 de la rue Castellane, dit naïvement le marquis.

La veille, Libois, dans ses recherches, avait, pas à pas, parcouru cette rue en quête des fenêtres de la Vénus, ou, pour mieux dire, des fameux stores à bandes de la maison voisine, qu'il avait pris pour point de repère.

— Pas possible! s'écria-t-il dans son premier mouvement de surprise.

— Pourquoi, pas possible? reprit le marquis étonné.

Mais avant que l'artiste lui eût répondu, il se dressa tout à coup sur pied, et, le cou tendu, cherchant à fouiller du regard un taillis qui, dans l'obscurité, se voyait confusément à sa droite, il demanda d'une voix brève :

— Qui est là?

A cette question, une voix répondit aussitôt dans l'ombre :

— C'est moi, monsieur le marquis; moi Guéneuc.

— Comment! à cette heure tu n'es pas encore couché, mon brave?

— Je l'étais, notre maître, mais je me suis relevé en me souvenant que j'avais oublié de fermer mes châssis de couche. Le temps est beaucoup trop lourd pour que, sur les minuit, nous n'ayons pas un violent orage qui me chambernerait tous mes carreaux.

Sur ces mots, on entendit le pas de Guéneuc qui s'éloignait dans l'ombre.

— Ah çà! il est donc toujours aux écoutes, ton jardinier? dit Libois.

— Que veux-tu? Le pauvre diable vit avec l'idée fixe qu'on sait et qu'on lui cache la retraite de sa

femme. Alors il espère toujours, de l'un ou de l'autre, surprendre quelques mots qui lui apprennent où il saurait retrouver sa fugitive.

— Cette fois, il a eu le nez cassé, car nous ne songions guère à la Dulcinée de ton notaire Renaudin, riposta le peintre en riant.

La phrase rappela Monjeuse à ses moutons.

— Oui, reprit-il, et, à propos de madame de Vervins, explique-moi donc ce que signifiait ton : « Pas possible ! » quand je t'ai appris qu'elle demeurait au cinquième étage du 22 de la rue Castellane.

Libois avait eu tout le temps de préparer sa réponse.

— C'était une exclamation d'étonnement, mon cher. Te connaissant riche et généreux, j'ai été surpris de te voir loger si haut et si économiquement tes amours.

— D'abord, si haut perché qu'il soit, le logement est commode, charmant et, surtout, des mieux aérés, car, situé sur le derrière de la maison, il s'éclaire sur un superbe jardin.

— C'est donc ça que je n'ai rien pu découvrir en inspectant la rue ! pensa Libois en écoutant ces détails.

— Et puis, continua le marquis, quand j'ai

voulu enchâsser ma perle blonde dans un écrin moins haut d'étages, elle s'est refusée à tout déplacement... Force m'a donc été de la laisser dans le logis qu'elle occupait quand notre amour a commencé.

Libois aurait bien voulu savoir l'origine de cette liaison, mais il n'eut pas le temps de poser la question, car, brusquement, le marquis s'écria :

— Ah ! pendant que j'y pense, je dois, avant de te présenter à madame de Vervins, te faire une importante recommandation.

Monjeuse, après ces mots, s'arrêta un peu pour sourire de satisfaction, puis il continua d'une voix qui traînait complaisamment sur les paroles :

— Recommandation qui te prouvera du reste que, si je suis aimé, c'est uniquement pour moi-même et non pour ma fortune et mon titre.

— Va, fais ta recommandation.

— Devant elle, je ne serai, pour toi, que monsieur Balanquet, petit rentier d'une quinzaine de mille livres de rente.

— Comment ! Ta belle ne te connaît donc pas plus que cela ?

— Dame ! mon cher, tu comprends, moi, un homme marié, j'avais des précautions à prendre

dans le commencement de notre liaison... Aujourd'hui je pourrais lui dire la vérité, mais je t'avoue que je trouve un certain charme à me dire que ce n'est pas pour mes écus qu'on m'adore.

Et, de sa voix la plus infatuée de sa personne, Monjeuse modula lentement :

— Quand elles vous aiment, ces pauvres femmes sont heureuses de croire tout ce qu'il vous plaît d'inventer.

— Bon ! c'est convenu. Devant ta maîtresse, tu ne seras pour moi que M. Balanquet, promet l'artiste.

— Dès demain, je lui annoncerai ta visite. T'amener de but en blanc effaroucherait trop cette chère sauvage. Il faut que je la prépare à l'arrivée d'un tiers dans sa retraite.

En ce moment, l'horloge du village vibra dans le silence de la nuit.

— Déjà dix heures ! fit le marquis après avoir compté. Hein ! en avons-nous taillé une bavette, à la clarté des étoiles ! Voilà déjà plus de deux heures que ma femme dort, il est temps, d'aller faire comme elle, car nous aurons, demain, à nous lever au patron-minet.

— Allons donc nous coucher, accorda Libois qui, en entendant parler de la marquise, leva

involontairement les yeux vers les fenêtres, toujours sombres, de la chambre à coucher de madame de Monjeuse.

Ils regagnaient le vestibule, où les attendait un domestique pour leur présenter le bougeoir, quand un sourd grondement de tonnerre se fit entendre au loin.

— Ton jardinier Guéneuc ne s'est pas trompé en nous prédisant l'orage pour cette nuit. Avant une heure, nous allons entendre un joli vacarme, avança Libois.

— Oh ! moi, je m'en moque, dit Monjeuse en bâillant ; lorsque je dors, un coup de canon tiré à mon oreille ne m'éveillerait pas.

L'artiste lui tendait la main en croyant que chacun allait prendre une direction différente pour gagner sa chambre quand le marquis ajouta :

— Mais non, je vais de ton côté.

— N'habites-tu donc pas dans le voisinage de ta femme ?

— Pas le moins du monde. Je loge juste au-dessus de ta chambre.

A leur arrivée devant la porte du peintre, ce fut, cette fois, Monjeuse qui offrit la main à Libois en disant :

— Bonsoir ! très cher. J'ai dans l'idée que vent et tonnerre vont me faire dormir comme un loir. Tâche de faire de même... Ah ! à propos, es-tu matinal?... Moi, je t'avertis que le point du jour me trouve sur pied. Il y a donc gros à parier que demain matin je viendrai te secouer les puces... car, tu sais, nous filons par le premier train.

Sur cette recommandation, le marquis s'éloigna et, bientôt, Libois, entré dans sa chambre, entendit retentir au-dessus de sa tête le pas de Monjeuse, arrivé chez lui.

VIII

Le bruit dura quelques minutes, puis se fit un silence qui, après un court espace de temps, fut troublé par un ronflement sonore.

— Voilà mon loir parti... imitons son exemple, se dit le peintre qui, peu après, se glissa dans son lit.

Par malheur, le sommeil ne vint pas. Libois se tourna et retourna vingt fois sur sa couche, s'é-nervant à écouter ronfler le marquis.

Soudain il dressa l'oreille.

Là-haut, dans la chambre de Monjeuse, il lui semblait entendre un pas léger.

— Ah çà! pensa-t-il, la marquise aime-t-elle son époux? A n'en pas douter, c'est elle qui vient

demander l'hospitalité à Monjeuse... Eh ! eh ! pas si glaçon que ça, paraît-il, là chère dame !

Après le bruit des pas, la personne, quelle qu'elle fût, qui rendait au marquis cette visite nocturne, s'était arrêtée un moment, puis les pas, toujours étouffés, reprirent leur marche prudente qui, peu à peu, s'éteignit, en s'éloignant au dehors, pour laisser bruire dans toute sa sonorité le ronflement du marquis.

— S'il ne s'éveille pas, c'est que personne n'a troublé la solitude de son lit... Et pourtant quelqu'un s'est introduit dans la chambre, pensa le peintre fort intrigué.

Pour se donner une explication du fait, il inventa que le valet de chambre était venu apporter les effets que son maître aurait à mettre le lendemain ; mais, si plausible que fût cette explication, Libois plein de doute, se répéta, tout en se retournant vingt fois en une heure sur son oreiller :

— Il a le pas bien léger, ce domestique ! J'aurais juré que c'était celui d'une femme.

Enfin le peintre dut s'avouer que, dans ce lit qui n'était pas le sien et par cette étouffante température saturée d'électricité, il lui serait impossible de dormir. Mieux valait rester de

bout que de s'agiter fiévreusement sur sa couche.

En un clin d'œil, il fut sur pied, habillé et le cigare aux lèvres. Bien doucement, il poussa les persiennes de sa fenêtre en se disant que, si chaud qu'il fût au dehors, il étoufferait moins qu'en restant dans sa chambre.

Et, suivant le conseil que lui avait donné Monjeuse avant le dîner, il enjamba l'appui de la fenêtre et se trouva en plein air.

Le ciel était devenu noir. Le tonnerre, qui s'était rapproché, grondait plus fort. Des rafales de vent annonçaient l'arrivée de l'ouragan qui allait éclater sur Clangy.

— A recevoir ce vent, je me rafraîchirai un peu en attendant la pluie. Aux premières gouttes, je rentrerai au gîte, se dit le jeune homme.

A vingt pas du château, il se retourna pour voir si son évvasion n'avait pas éveillé Monjeuse. Rien ne bougea aux fenêtres du marquis qui devait continuer son somme de loir.

Mais, par contre, Libois, à sa grande surprise, vit une lueur filtrer à travers les persiennes, tout à l'heure si sombres, des fenêtres de la marquise.

— L'approche de l'orage aura interrompu le sommeil de cette créature nerveuse et malade, se dit-il.

Il allait se remettre en marche quand, brusquement, l'ouragan se déchaîna dans toute sa furie. La pluie se mit à tomber à flots, chassée par une trombe de vent qui, trouvant ouverte la fenêtre du peintre, s'engouffra dans la chambre et éteignit la bougie placée sur la cheminée.

En trois bonds, le noctambule, plus d'à moitié trempé, fut rentré au bercail. L'eau poussée par le vent menaçait d'inonder la chambre si la fenêtre n'était fermée au plus vite. Le jeune homme était en train de tourner la crémone quand un éclair, zébrant la nuit, fit soudainement sortir de l'ombre tous les abords du château.

— Oh ! oh ! lâcha Libois stupéfait.

Si courte qu'avait été la lueur de l'éclair, elle avait suffi pour lui montrer, à travers les vitres de la croisée refermée, une femme couverte d'une longue mante à capuchon, qui, sous ces torrents de pluie, longeant le pied de l'habitation, s'avancait de son côté.

Dans l'obscurité où le laissait sa bougie éteinte par le vent, le peintre, sans crainte d'être aperçu, pouvait rester à l'affût derrière les carreaux de la fenêtre.

La femme passait devant la chambre du jeune homme quand un second éclair brilla.

— La marquise ! murmura Libois en reconnaissant, sous le capuchon, le visage de madame de Monjeuse.

L'orage, à cet instant, atteignit son maximum d'intensité, et la foudre éclatant coup sur coup, ce fut, durant trente secondes, tant les éclairs se succédaient rapides, une sorte d'illumination terrible.

Pendant cet embrasement du ciel, Libois, qui s'était un peu reculé de la fenêtre, put examiner la marquise.

Le visage calme, droite, impassible sous la tempête, tenant à la main un petit sac en cuir à fermoir doré, elle s'était arrêtée sur place, les yeux fixés sur les croisées de l'appartement où dormait son époux, et semblait hésiter à poursuivre sa route.

Après une courte réflexion, un sourire de mépris aux lèvres, elle haussa brusquement les épaules, en personne qui s'est décidée à un parti, et continua sa marche.

Un dernier éclair la montra encore au peintre s'engageant sous le couvert des premiers grands arbres du parc. Où allait-elle par un temps pareil ?

— A coup sûr, ce n'est pas déjeuner sur l'herbe,

se dit Libois qui, après s'être posé la question, se donnait cette réponse.

Ensuite, en songeant à l'époux :

— L'imbécile a bien choisi son moment pour faire le loir ! ricana-t-il.

En juillet, la nuit finit tôt. Nous croyons inutile de dire qu'à l'aurore Libois n'avait pas encore trouvé le sommeil. Il était resté à l'affût derrière sa fenêtre, guettant le retour de la marquise, car, peu à peu, il était arrivé à donner une cause à cette étrange sortie ; madame de Monjeuse, nature nerveuse au possible, avait dû agir dans un moment de somnambulisme produit par l'influence de l'électricité dégagée pendant l'orage.

— Elle sera rentrée par un autre chemin, se dit-il après une longue attente.

Le jour levant n'avait plus rien trouvé de la bourrasque nocturne. La nature avait repris son calme et le soleil apparaissait étincelant à l'horizon d'un ciel de l'azur le plus pur.

Il n'était encore que quatre heures, et pourtant l'impatience rongea le peintre de voir enfin s'éveiller le château.

Une idée, lui passa dans l'esprit.

— Monjeuse, se dit-il, m'a menacé, hier soir, de venir de bon matin me secouer les puces...

Si, au contraire, j'allais, moi, houspiller mon homme?

Libois n'eut qu'à ouvrir doucement la porte de son ami qui reposait, comme on dit, la clef sur la serrure.

Etendu sur le dos, les bras en croix, la bouche ouverte et soufflant des pois, le marquis dormait comme un archibienheureux.

Arrivé près du lit, Libois étendait la main pour pincer le nez du ronfleur, quand le hasard lui fit tourner les yeux sur la table de nuit.

Au beau milieu du marbre s'étalait une lettre en son enveloppe intacte dont la suscription, d'une écriture féminine, portait ces mots : « *Monsieur de Monjeuse* », et plus bas : « *A son réveil* ».

A la vue de cette lettre, une révélation subite et complète se fit dans la pensée de l'artiste.

Il devina tout.

Ce pas que, la veille au soir, il avait entendu dans la chambre, était celui de madame de Monjeuse. Elle apportait la lettre qui devait, au réveil de son époux, lui annoncer qu'elle avait pris la poudre d'escampette, cette nuit; pour rejoindre un amant... le docteur Maurère sans doute. En songeant au médecin, la mémoire de Libois lui rappela ces deux ou trois mots qu'il avait vu les

lèvres de la marquise souffler si rapidement au médecin qui s'inclinait devant elle au départ. Indubitablement, elle lui transmettait ses dernières instructions. De là ce trouble... de joie probablement... qu'avait montré le docteur en s'éloignant, accompagné par le mari. Tout, instantanément, devint lucide pour Libois, jusqu'au fait de ce petit sac que la marquise tenait à la main quand elle lui était apparue à la lueur des éclairs. Elle emportait ses diamants pour tout bagage.

Nous nous trompons en disant que tout devint clair à la mémoire du peintre relevant les détails du passé, car un point resta mystérieusement obscur. Pourquoi le docteur, au départ, et reconduit par Monjeuse, avait-il refusé de sortir par la petite porte du parc qui, portant, lui abrégait si fort le chemin ?

A part ce point expliqué, Libois fut tant convaincu d'avoir deviné juste en tout, qu'il se mit à sourire en faisant cette péroraison mentale :

— L'ami Monjeuse va rire grandement jaune, tout à l'heure, en lisant cette lettre, après que je l'aurai réveillé.

Une seconde fois, il avança la main vers le nez du dormeur qui continuait à souffler ses pois. Mais, une seconde fois aussi, il ne continua pas

le mouvement, arrêté qu'il fut par réflexion soudaine.

L'artiste était un garçon de bon sens, plein de suite, dans ses idées... et ses idées, on le sait, étaient tout à la belle blonde du télescope dont le marquis avait promis de lui ouvrir la retraite.

Or, besoin n'était d'être grand prophète pour prédire que Monjeuse, après avoir lu la lettre, allait pousser des hurlements de désespoir, faire le diable à propos de sa femme décampée et ne songerait plus de tout, pour le quart d'heure du moins, à sa maîtresse.

Certes, à présent qu'il connaissait le nom et l'adresse de la jolie fille, Libois était gaillard à pousser sa pointe tout seul; mais à quoi bon perdre son temps aux lenteurs d'un siège qui pouvait être difficile, quand, grâce à un allié imprudent, il avait la possibilité, sans coup férir, d'entrer tout droit dans la place?

Que Monjeuse lût la lettre, et c'en était fait du voyage à Paris qui devait s'opérer, ce matin même, par le premier convoi.

Cela fit donc que Libois, au lieu de pincer le nez de son camarade, se sentit tout plein de pitié pour son prochain et murmura mélancoliquement :

— Les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours beaucoup trop tôt.

En conséquence, l'unique et vrai moyen d'empêcher que la mauvaise nouvelle fût connue trop tôt par l'époux infortuné était... non pas de supprimer la lettre, car Libois ne s'en reconnaissait pas le droit... mais d'en retarder la lecture.

Son parti bien pris, l'artiste en chercha la mise à exécution.

Un guéridon, encombré de livres et de papiers, se trouvait à l'angle de la cheminée. Parmi ces livres entassés pêle-mêle, le jeune homme en vit un, tout en dessous des autres, dont le titre le fit sourire.

— Que je sois pendu, pensa-t-il, si Monjeuse est homme, plus d'un quart d'heure tous les dix ans, à lire les *Méditations* de Lamartine.

Et dix années lui semblant un retard suffisant apporté à la connaissance d'une mauvaise nouvelle, il glissa la lettre sous le volume du poète que la célébrité a consacré sous le nom du Chantre d'Elvire.

Cela fait, et pour tout de bon cette fois, il étendit la main et, entre son pouce et son index, comprima le nez du dormeur.

Une suffocation réveilla Monjeuse, qui, recon-



naissant son ami, se mit à rire en disant à travers un bâillement :

— Tiens! te voici!... Ah! elle est bien bonne! Moi qui comptais aller te secouer les puces!... As-tu bien dormi?... Et l'orage annoncé par Guéneuc a-t-il eu lieu?

— A peine quelques gouttes, sans le moindre coup de tonnerre.

— C'est donc ça que j'ai dormi tout d'une traite!... Quelle heure est-il bien?

— Près de cinq heures!

D'un saut, Monjeuse fut à bas du lit en s'écriant :

— Je n'ai que tout juste le temps d'être prêt pour le premier train.

— Hâte-toi, répondit Libois, et pendant que tu t'habilleras, je descends faire un petit tour au jardin.

C'était pour l'acquit de sa conscience que Libois allait faire ce tour de jardin; il ne voulait pas se rendre moralement complice des frasques de la marquise. A rester là, il eût distraît Monjeuse, tandis que, en se retirant, il laissait à la bonne ou à la mauvaise étoile du mari de décider s'il soulèverait ou non le volume de Lamartine qui couvrait la lettre.

Il faut reconnaître que la conscience du peintre se contentait de peu, car il était plus que grandement probable qu'un monsieur en train de s'habiller et pressé par l'heure ne s'arrêterait pas de passer sa culotte pour se demander si ce ne serait pas bien commencer la journée que de lire, avant toute autre occupation, un millier de vers des *Méditations*. Il est vrai qu'il faut s'attendre à tout ici-bas où, depuis que le monde est monde, se sont produits tant de faits si cocassement inattendus et extraordinaires que, quand on s'est demandé leur raison d'être, on n'a pu trouver que cette explication naïve : « Dieu le veut !!! »

Après avoir inutilement tenté, car la pluie avait lavé le sable, de retrouver dans les allées la trace des pas de la marquise, Libois baguenauda un quart d'heure devant les plates-bandes, puis, le hasard l'ayant fait tourner à gauche, il entra dans le potager.

A ce moment le jardinier Guéneuc s'occupait à retirer les paillassons que, la veille au soir, il avait étendus sur ses châssis de couche pour défendre leur vitrage contre la grêle dont les menaçait l'orage.

L'artiste, curieux de faire causer cette sorte de bête brute, se dirigeait vers le colosse, quand un

regard jeté à l'autre bout du potager le fit s'écrier :

— Tiens, le Notaire !

L'effet de ce seul mot sur le jardinier fut plus rapide que celui de la foudre. Guéneuc se redressa brusquement, la face convulsée par une indicible férocité, les poings crispés, l'œil rouge, ramassé sur ses jarrets, comme un tigre prêt à bondir sur sa proie, et d'une voix qu'une immense fureur saccadait, il gronda :

— Le notaire ! Où ça, le notaire ?

L'homme était à ce point effrayant que, malgré lui, Libois eut un petit frisson.

— En voilà un qui tuerait son homme en un clin d'œil, pensa-t-il.

Puis, indiquant du doigt :

— Tenez, là-bas, dit-il à haute voix en montrant le grand chien roux que Monjeuse, en rancune de Renaudin, avait baptisé le Notaire.

Au prix d'un énorme effort, Guéneuc retrouva son sang-froid, et d'un ton qui tremblait encore un peu :

— Ah ! oui, fit-il, cet animal voleur ? Il est en train de chercher quelque chose à gripper, le brigand ! Comme dit notre maître, il n'y a qu'un coup de fusil qui le corrigerait carrément. Qu'on

m'en donne l'ordre, et l'animal ne fera pas de vieux os, j'en réponds.

Ensuite, d'une voix curieuse :

— Comme ça, monsieur le marquis s'en va encore aujourd'hui à Paris ? reprit-il.

— Oui, nous partons de compagnie, ce matin. Guéneuc hésita un peu avant de poursuivre.

— Alors, continua-t-il, notre maître a donc retrouvé son notaire, M. Durandin ?

— Toi, tu veux me tirer les vers du nez, pensa Libois en constatant encore chez le jardinier ce désir incessant de trouver la piste qui le conduirait à celui dont il voulait se venger.

Il n'eut pas le temps de répondre, car la conversation fut interrompue par Monjeuse qui, arrêté à la haie du potager, criait à distance au peintre :

— Me voici prêt. Viens-tu ?

Tout en rejoignant son camarade, Libois l'examinait avec une inquiétude qui ne tint pas longtemps. Outre que sa voix, quand il l'avait appelé, était joyeuse, le visage du marquis témoignait, par son air souriant, qu'il n'avait éprouvé nul besoin de lire les *Méditations*.

Pourtant un dernier scrupule vint au peintre et lui fit dire en abordant son ami :

— Avant de partir, ne fais-tu pas tes adieux à madame de Monjeuse ?

— D'abord, répliqua le mari, à cette heure ma femme dort encore et serait fort mécontente d'être réveillée... Et puis nous n'avons pas de temps à perdre.

— Sommes-nous donc en retard ?

— Non, mais, nous arriverons bien juste pour le premier train. Encore nous faut-il prendre au plus court. Heureusement que j'ai, hier soir, recommandé au cocher de nous attendre à la petite porte du parc.

— Ah ! oui, cette même petite porte par laquelle le docteur Maurère n'a pas voulu sortir, avança Libois en se mettant en marche à côté du marquis.

— Précisément, dit Monjeuse, et tu vas voir combien le docteur est original, car ce sentier, à travers bois, est charmant, frais, ombreux, cent fois plus agréable que la route poussiéreuse et brûlée par le soleil.

Au bout de vingt mètres, ils entraient sous bois par un sentier si bien couvert que Libois, tout séduit, s'écria :

— C'est un vrai chemin d'amoureux !

Mais le marquis n'était plus à faire l'éloge de

son sentier. Depuis qu'il avait pénétré sous le couvert, il était devenu muet et sombre.

— Est-ce qu'il me cache son jeu? Aurait-il lu la lettre? se demanda le peintre anxieux.

Cette inquiétude se changea en surprise en remarquant que Monjeuse, à mesure que, sur sa droite, il dépassait un gros arbre dominant le taillis, comptait entre ses dents.

— Un, deux, trois, quatre...

Quand il fut arrivé à onze, il s'arrêta tout net, fixa le sol à deux mètres devant lui et murmura d'un ton rageur :

— Quel imbécile, ce Legroux!!!

Puis, après un petit rire dédaigneux, il continua de suivre le sentier.

Pour le peintre, il était évident que le marquis, à cette même place qu'il venait de regarder, et qui, sans aucun doute, lui avait ravivé la mémoire, avait dû être victime de l'humeur joviale de Legroux. Peut-être était-ce là que le mystificateur lui avait joué ce fameux tour dont le marquis avouait que, rien qu'à son souvenir, il se sentait pris de rage en pensant qu'on avait pu le croire assez idiot pour lui faire avaler une pareille bourde.

Et Libois devait être bien près de la vérité, car

il entendit Monjeuse, à son troisième pas, en croyant n'être pas entendu, ricaner ironiquement :

— Avec ça que j'ai l'air d'un gobeur ?

Le peintre remit à plus tard d'obtenir adroitement de son camarade le récit du tour de Legroux et, comme ils étaient arrivés à la petite porte dont le marquis faisait jouer la serrure, il s'en tint à dire :

— En vérité, je ne m'explique pas le refus du docteur de prendre ce sentier, car il est agréable au possible par un temps du soleil.

— Hein ! oui, n'est-ce pas ? Sans compter, je le répète, qu'il amène pour ainsi dire Maurère chez lui, répondit le marquis.

Et, dès que Libois eut franchi la porte du parc, il ajouta en étendant la main :

— Tiens ! jugez-en. Voici sa demeure.

La maison, située à cent mètres, que désignait Monjeuse, était une élégante habitation à deux étages dont toutes les persiennes fermées témoignaient qu'elles étaient inhabitées. Le docteur Maurère était donc parti, dans la nuit, pour ce voyage qu'il avait annoncé la veille.

— A cette heure, il est déjà loin qui court les champs avec la marquise, se dit le peintre.

Cependant le marquis avait continué :

— Tandis qu'à vouloir rentrer par la route, le docteur en a pour ses deux kilomètres... Comprends-tu cet entêtement bête?... Entêtement de jeune gamin qui s'obstine avec colère... Hier, il était blanc comme son linge en refusant de me suivre.

Ce disant, le marquis montait dans la voiture qui était venue l'attendre à la sortie du parc, et Libois prenait place à son côté.

— En route ? cria aussitôt Monjeuse à son cocher de la voix joyeuse d'un écolier qui s'échappe de l'école.

Ce contentement avait une note triste pour l'artiste ; il pensait que l'humeur du marquis n'avait pour s'égayer que les douze heures qui le séparaient du retour, instant où l'absence de sa femme, apprendrait son destin au nouveau Ménélas. Une seconde, Libois, eut la velléité d'empêcher le départ et de proposer au marquis de remplacer le voyage à Paris par une lecture des *Méditations* de Lamartine. Mais l'égoïsme eut son tour. A se laisser attendrir sur le sort de l'époux, Libois se dit qu'il allait retarder cette conquête de la belle blonde que le marquis devait lui faciliter, en l'introduisant chez la jolie fille. Aussi, n'hésitant pas à pratiquer

le proverbe : « Chacun pour soi, » surtout en pensant que Dieu, qui est pour tous, se chargerait de rendre le coup moins rude à Monjeuse, il se donna encore pour excuse de son indifférence le dicton que les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours trop tôt.

Donc, ne s'occupant plus que du but visé, et avec la plus parfaite mauvaise foi, car la fuite de la marquise lui commandait de se presser d'utiliser Monjeuse qu'il n'aurait plus sous la main ayant peu, il noua l'entretien en demandant :

— Ainsi, tu vas me présenter à madame de Vervins aujourd'hui, mon très cher ?

— Mais non, mais non ! fit vivement Monjeuse.

— Comment, non ! Mais c'est toi-même qui m'a proposé de me faire déjeuner avec l'élue de ton cœur.

— Oui, c'est vrai, mais pas aujourd'hui... souviens-toi que je t'ai dit qu'il me fallait d'abord prévenir cette timide colombe qui s'effaroucherait trop sans cette précaution.

— Alors, quand ?

Et, pour amener la réponse voulue, Libois taquina la vanité du sot en ajoutant :

— Je ne te fais pas l'injure de te croire jaloux de moi.

L'artiste était loin d'avoir donné un coup d'épée dans l'eau. Aussitôt, le marquis se redressa tout croquet en articulant d'un ton sec :

— Jaloux de toi ! Sache que je suis trop certain d'être aimé pour être jaloux de quiconque. Si je te refuse pour aujourd'hui ; c'est que je suis sûr que madame de Vervins serait fort peinée de te recevoir ainsi à l'improviste... Mais demain, si tu veux ?

Sur ce demain, offert par le marquis, Libois savait ne pouvoir compter. Monjeuse, à son retour à Clangy, allait avoir un bien autre martel en tête.

— Baste ! se dit-il, j'aviserais à m'en tirer tout seul.

Et, pour la forme, il répondit :

— Soit ! j'accepte demain.

En descendant de voiture à l'embarcadère, le marquis se tourna vers le peintre qui avait mis pied à terre :

— Mon cocher devra venir nous chercher à l'heure du même train qui nous a amenés hier, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Sans doute.

Mais, après l'ordre donné et la voiture partie, Libois, qui ne se souciait pas d'assister à la scène du retour au château, se hâta de dire :

— J'y pense. Pourquoi reviendrais-je ce soir puisque j'aurai à en repartir le lendemain pour notre déjeuner chez ta maîtresse? Ta femme, qui compte sur son portrait, trouverait étrange de me voir ainsi toujours par chemins. Le mieux est donc que je couche à Paris. Demain matin, tu viendras me prendre à mon atelier pour me conduire chez ta belle et, par le train du soir, nous partirons ensemble pour Clangy.

Tout le temps du trajet en chemin de fer, Monjeuse, qui tenait à son compagnon, s'épuisa en prières pour faire revenir le peintre sur son projet.

— Non, non, répétait Libois. Retourner ce soir pour repartir demain ! Ta femme aurait le droit de me demander si je prends son château pour une auberge où on couche à la nuit.

Il demeura d'autant plus inébranlable dans sa résolution qu'il se disait :

— Ce qui attend Monjeuse au retour à Clangy, l'empêchera de revenir de quelques jours à Paris. J'aurai le temps de faire la conquête de la blonde. Dès demain je donnerai mon premier assaut.

A l'arrivée à la gare Saint-Lazare, Monjeuse, avant de se séparer du peintre, avait encore gardé l'espoir de ne pas revenir seul.

— Tu sais ce que je te disais hier. D'ici à ce soir, tu peux avoir changé d'avis et te trouver à la gare. Le premier venu attendra l'autre en haut de l'escalier. Donc, au revoir !

— Non, c'est convenu. Tu viendras me prendre demain à mon atelier pour me conduire chez madame de Vervins... mais ne compte pas sur moi pour ce soir.

— Bah ! bah ! il ne faut répondre de rien, fit Monjeuse en arrêtant du geste un fiacre au passage.

Libois suivit du regard la voiture qui s'éloignait et murmura en souriant :

— Ce soir, à l'heure où il montera en wagon, je prendrai aussi la route du domicile de sa maîtresse.

Il était sept heures du matin, mais diverses courses à faire dans Paris ne le ramenèrent à son atelier que sur les midi.

Il alla tout droit à son télescope en disant :

— Voyons un peu ce qui se passe là-bas.

Son œil s'était à peine placé devant l'oculaire qu'il ajouta :

— Tiens pourquoi ce changement dans leurs habitudes ?

En effet, toutes les fois qu'il avait observé le

couple, il avait vu la belle blonde, après les premières embrassades, emmener le marquis vers la droite. De cette manœuvre qui laissait le cabinet de toilette désert, il avait conclu que le couple passait dans la salle à manger.

Aujourd'hui, la table avait été dressée dans le cabinet de toilette, et le télescope montra au peintre les deux amants qui déjeunaient des plus gaiement, car, à ce moment même, le marquis pouffait de rire.

Libois en était encore à se demander la cause de ce déplacement de la table, quand son domestique entra dans la pièce qui servait d'observatoire et, comme son maître tout à son espionnage, restait sourd à ses « monsieur... monsieur », il vint lui souffler à l'oreille :

— Il y a dans l'atelier quelqu'un qui demande à vous parler.

Etre dérangé en pareille occasion, c'était avoir le droit de se mettre en colère. Libois en usa donc pour répondre :

— Imbécile ! Ne pouvais-tu dire que je suis à la campagne ?... Je n'ai pas le temps... Renvoie ce visiteur à un autre jour.

— Oh ! monsieur, dit le valet d'une voix suppliante, recevez-le... il paraît avoir bien, bien be-

soin de vous parler... et ça m'a l'air fort pressé et très important... Tenez en voilà une bien jolie preuve... voyez ce qu'il vient de me donner pour que je l'annonce.

Et le domestique, ouvrant la main, montra trois louis.

En plus qu'il ne voulait pas priver son domestique d'une telle aubaine, l'importance de la somme piqua la curiosité de Libois.

— Quel genre d'homme ? demanda-t-il.

— Un monsieur fort distingué.

— Vieux ?

— Non, un très beau garçon d'une trentaine d'années... seulement il est pâle comme un mort... il a l'air d'avoir reçu une tuile de forte taille, tant il est ému.

— Bon ! j'y vais.

Quand Libois entra dans son atelier, il retint un cri de surprise.

Ce visiteur était le docteur Maurère.

IX

Le domestique avait dit vrai en parlant de l'émotion de celui dont il annonçait la visite. Le docteur était en proie à un trouble profond. Un tremblement nerveux, qu'il cherchait à maîtriser, lui secouait tout le corps et, surtout, faisait frémir ses lèvres. A l'entrée de Libois, l'effort qui lui fut nécessaire pour retrouver son sang-froid fit qu'il resta muet pendant quelques secondes. Peut-être avait-il compté, de la part du peintre, sur une phrase de début à laquelle il accrocherait ses premières paroles.

Il n'eut pas cette ressource, car, de son côté, l'artiste resta sur l'attente. En plus de l'étonnement causé par l'inattendu de la visite, Libois, à

la vue de l'agitation douloureuse du médecin, s'était senti tout à coup pris d'un soupçon.

— N'est-ce donc pas avec lui que la marquise a décampé? pensait-il. En venant chez moi, croit-il être sur la piste de sa belle qui m'aurait suivi?

Enfin Maurère put parler.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, monsieur Libois? demanda-t-il.

— Mais si, si... le docteur Maurère... que j'ai eu le plaisir de rencontrer hier au château de Clangy, chez M. de Monjeuse, mon ami?... Ce matin même encore, le marquis me parlait de vous.

— Ah vraiment! fit le docteur avec l'hésitation d'un homme anxieux de détails qu'il n'ose demander.

— Oui, reprit le peintre, à notre départ pour Paris, par la petite porte du parc, Monjeuse m'a montré votre habitation.

C'était sans doute chose grave à savoir pour Maurère, car bien lentement, avec une sorte de crainte, il demanda :

— M. de Monjeuse ne vient d'ordinaire à Paris que tous les deux jours... et il y était venu hier... Est-ce donc une cause subite et grave qui l'a fait sortir de son habitude?

— Pas d'autre cause, je crois, que le désir d'activer la remise en ses mains de la succession de son beau-père,

A sa fin de phrase, Libois avait surpris dans l'œil du médecin une courte lueur de satisfaction.

— Ah! c'est uniquement pour cela qu'il a fait ce voyage supplémentaire? reprit Maurère.

— Oui, uniquement... car je ne saurais lui attribuer le motif que, moi étant forcé de revenir à Paris ce matin, le marquis ait voulu profiter de ma compagnie pour faire le voyage plus gaiement.

— Le fait est que M. de Monjeuse, gai de sa nature, aime les joyeux compagnons, avança le médecin:

Puis, en pesant sur les mots, il ajouta :

— Il est de la plus aimable société... quand rien ne le préoccupe.

— Alors rien ne le préoccupait ce matin, car...

Maurère ne lui donna pas le temps d'achever sa phrase, car il reprit vivement :

— Ah! il était ce matin de bonne humeur?

— Gai comme pinson... A moins qu'il cache bien son jeu, Monjeuse m'a paru ce matin, plus que jamais, un mortel heureux de vivre, affirma Libois tout en suivant l'effet de ses paroles dans le regard du docteur.

Dans ce regard, le peintre lut une expression d'angoisse qui s'accrut en même temps que Maurère demandait :

— Pourquoi aurait-il caché son jeu? M. de Monjeuse, que je sache, n'a nul motif pour souffrir d'un chagrin secret.

— Aussi son humeur de ce matin m'a-t-elle paru de la gaieté la plus franche, appuya le peintre qui, cette fois, vit reparaître dans l'œil du médecin l'expression de contentement.

Cette insistance à savoir quelle avait été la tenue du marquis pendant le voyage avait fait disparaître le soupçon qui, un instant, s'était logé en l'esprit du peintre.

— Je me trompais, se dit-il, le docteur n'est pas venu chez moi à la poursuite de la marquise... C'est bien chez lui qu'elle s'est réfugiée; c'est bien lui qu'elle aime... Il vient tout bonnement pour apprendre de moi, en s'y prenant avec adresse, quel a été l'effet produit sur l'époux délaissé par la lecture de la lettre... La preuve en est dans l'étonnement que trahit sa mine en ce moment.

En effet, le docteur, jeté hors de garde par une surprise soudaine qui lui faisait oublier de bien s'observer, montrait le visage un peu ébahi d'un

homme qui, brusquement, se trouve, mentalement, avoir un problème à résoudre.

Ce problème, Libois comprenait quel il devait être et s'en amusait.

— Toi, pensait-il, tu es en train de dévider un écheveau fort embrouillé. Puisque le marquis était un pinson ce matin, te dis-tu, c'est qu'il n'avait pas lu la lettre... et comme, d'une façon quelconque, tu es assuré que la lettre n'était plus après notre départ, sur le marbre où l'avait déposée la marquise, tu te demandes ce qu'elle peut bien être devenue.

En somme, Libois n'était pas un de ces moralistes sévères qui veulent inexorablement que toujours, ici-bas, le vice soit puni et la vertu récompensée. En plus, il venait de faire une supposition pleine de bons sens que semblait appuyer l'inquiétude de Maurère à propos de la disparition de la lettre.

Ne se pouvait-il pas que la marquise, excédée par la vie conjugale... et Libois rendait justice à l'époux en le reconnaissant pour l'être le plus sot de la création... eût cédé à un coup de tête ? Le repentir n'avait-il pu la ramener dans la bonne voie où, surtout en supplément du repentir, l'avaient poussée les conseils ou ordres de Maurère

qui préférait de beaucoup des relations occultes et agréables à une liaison hautement avouée, pleine de scandale et de danger. Alors la brebis égarée avait consenti à rentrer au bercail... Oui, mais n'était-il pas trop tard?... La lettre?... C'en était fait si l'époux avait ouvert et lu la lettre.

Or, le matin, à travers les persiennes de la maison du docteur, les deux amants avaient dû voir le marquis monter dans la voiture qui stationnait à la porte du parc. S'il n'avait donc rien changé à ses projets, n'était-ce pas que rien non plus n'était venu les contrecarrer ? Donc il n'avait pas lu la lettre... Et, comme le marquis était distrait à ce point qu'il n'aurait su trouver une arête dans une alose, il n'avait même pas vu la missive sur le marbre où elle l'attendait.

Alors derrière son mari qui s'en allait à Paris, la Madeleine repentante... ou plutôt obéissante aux volontés de son amant, avait réintégré le domicile conjugal, et son premier souci avait été d'entrer dans la chambre du mari pour reprendre et anéantir la lettre.

Et pas de lettre !!!

Monjeuse, pressé par l'heure du départ, l'avait-il prise et glissée dans sa poche, en remettant à plus tard de la lire?... En route, l'avait-il ou-

verte?... Au lieu de revenir jeter feu et flammes et jouer au Ménélas furibond, n'avait-il pas continué sa route pour pouvoir plus vite déposer sa plainte en adultère avec lettre à l'appui et, aussitôt, mettre en branle avocat, avoué, huissier, ces bonnes gens qui, à haut prix, compatissent aux douleurs d'un époux trompé?

Alors Maurère, averti par la marquise, s'était mis en route. En retrouvant le peintre, compagnon de wagon du marquis, il saurait par lui si Monjeuse avait ouvert la lettre pendant le voyage. Non, évidemment, puisque le marquis, au dire de Libois, était gai comme pinson.

Très bien! Mais la lettre avait disparu. N'était-elle pas dans le portefeuille de Monjeuse qui, après avoir quitté son ami à l'arrivée à Paris, pouvait alors en avoir fait la lecture?

Voilà sans doute pourquoi, après s'être réjoui de la gaieté montrée pendant le voyage par le marquis, Maurère s'était assombri en pensant à ce qui pouvait suivre.

Tout ce que nous venons de détailler par le menu était, nous le répétons, ce qui avait, en une seconde, passé par l'esprit de Libois, en interprétant l'angoisse qui se lisait au front du docteur.

— Pauvre diable ! se dit-il. Je vais le tirer de peine.

Pourtant, avant qu'il eût parlé, un souvenir s'éveilla en lui et, sur certain fait, il voulut avoir le cœur net.

— Donnant donnant, se dit-il. Je vais lui remettre la mort dans l'âme, mais c'est le moyen de le faire parler.

Il reprit donc tout haut :

— Un incident me revient en mémoire.

— A quel propos ? demanda le docteur dont la voix s'était brusquement altérée.

— Mais à propos de ce que je vous ai dit, que Monjeuse avait été un vrai pinson durant toute la route. A un moment, son humeur s'est assombrie, la colère lui a monté tout à coup au cerveau, et je l'ai entendu maudire.

Le docteur, repris d'épouvante, appela à lui tout ce qu'il avait de force de volonté pour demander du ton le plus calme :

— A quel moment M. de Monjeuse s'est-il laissé aller à cet accès de colère ?

— Alors que nous suivions le sentier sous bois qui conduit à la petite porte. A certain endroit, il a soudainement suspendu sa marche, et...

Si Libois ne continua pas, c'est qu'il fut arrêté

par la surprise. En entendant parler du sentier, Maurère était redevenu pâle. Son œil s'était rempli de terreur, et de grosses gouttes de sueur avaient perlé sur son front.

Sans y penser, l'artiste avait fait coup double.

Son intention première avait été de tirer du médecin, s'il en savait quelque chose, la cause de la fureur que le marquis, entre le onzième et le douzième arbre du sentier, avait manifesté contre Legroux. Il voulait savoir quelle burlesque farce le mystificateur avait jouée à sa victime en cet endroit.

Et voilà qu'à vouloir éclaircir un point, sa curiosité, intriguée par le trouble du médecin, lui en indiquait un autre tout aussi obscur, en lui rappelant la répugnance mystérieuse du docteur à passer par ce sentier.

Mais le malaise moral de Maurère lui apparut si douloureux qu'il excita sa générosité. Il se dit qu'il y avait abus de sa part, parce qu'il tenait déjà cet homme par un de ses secrets, à vouloir le faire parler. Aussi, ne s'attachant qu'à un des deux lièvres qu'il avait levés, il continua en riant :

— Rien n'était vraiment plus drôle que la fureur du marquis contre Legroux.

— Ah ! il s'agissait de M. Legroux ? fit le docteur avec un visible allègement.

— Oui, ce farceur-là n'a-t-il pas, à votre connaissance, joué au marquis quelque bon tour de sa façon ?

— Pas que je sache ? répondit Maurère d'un ton qui sonnait faux.

Nous l'avons dit, Libois était en veine de générosité à l'égard de Maurère dont il voulait faire cesser la torture morale. Loin d'insister sur Legroux, il continua en souriant toujours :

— Bah ! je saurai obtenir du marquis la vérité sur ce qui en est, demain, quand je retournerai avec lui à Clangy.

— Ah ! vous ne reviendrez donc pas ce soir ?

— Oh ! non, pas ce soir, fit le peintre d'un ton confidentiel. Figurez-vous qu'une charmante femme, dont je poursuivais la conquête depuis cinq semaines, doit venir ce soir dans mon atelier, pour voir, demain, au point du jour, se lever l'aurore sur Paris.

Et, à cela, le peintre ajouta :

— Aussi ce matin, pour que le marquis ne changeât pas d'avis et qu'au lieu de m'accompagner à Paris il n'eût pas l'idée de me retenir à Clangy, je lui ai joué aussi mon petit tour... que

je regrette beaucoup à présent qu'il m'a été donné, à propos de Legroux, de constater combien ce cher ami prend mal la plaisanterie.

— Vous lui avez joué un tour ? répéta Maurère d'une voix qui sollicitait une explication.

— Oui ; sachez donc que ce matin, quand je suis entré dans sa chambre pour l'éveiller, j'ai aperçu à son chevet une lettre qui attendait son réveil. J'ai été pris de la peur que cette lettre n'amenât un contretemps qui fit que Monjeuse, ne pouvant partir, voulût me garder prisonnier. Alors, savez-vous ce que je me suis permis ?

— Non, dites, je vous prie, articula le docteur avec un accent qui vibrait d'une immense espérance.

— Tout en me disant qu'il n'y avait sans doute pas dommage à ce que la lettre fût lue douze ou quinze heures plus tard, je l'ai glissée sous le volume des *Méditations* de Lamartine, qui se trouvait sur un guéridon à la droite de la cheminée.

A ces mots, qui lui annonçaient que la marquise était sauvée des suites de son coup de tête, Maurère se sentit étouffé par la joie.

Au reste, eût-il voulu parler qu'il n'en aurait pas eu le temps, car immédiatement Libois ajouta :

— Vous savez, docteur, entre hommes, on ne se gêne pas sur certaines questions... Donc je ne vous renvoie pas, mais il va être deux heures et la jeune personne que j'attends doit...

— Bon! bon! compris! Je lui cède la place, bégaya le médecin tout palpitant de joie.

Après avoir secoué la main de l'artiste d'une façon à lui décrocher le bras, il s'élança dehors.

— En voilà un qui ne va pas moisir à Paris! Il doit lui tarder d'être de retour à Clangy pour retirer la lettre, pensa Libois.

Aussi satisfait de sa bonne action que curieux de savoir ce qu'il était advenu, pendant la scène, du marquis et de la blonde Vénus, il retourna bien vite à son télescope.

Au moment d'y mettre l'œil, il s'arrêta pour se dire en secouant la tête :

— N'empêche que je ne sais pas encore pourquoi le docteur répugne tant à passer par le sentier et quelle est la balançoire que Legroux a poussée au marquis.

Ce retour à son télescope, pour savoir ce qu'étaient devenus les deux amoureux qu'il avait laissés joyeusement attablés, contre l'ordinaire, dans le cabinet de toilette, rendit Libois tout pe-
naud.

Pendant la visite du docteur Maurère, le temps avait marché et, avec lui, le soleil, comme disent les poètes, avait poursuivi sa carrière, c'est-à-dire qu'il avait atteint la fenêtre, ce qui, suivant l'habitude de chaque jour, avait amené la fermeture des persiennes.

— En voilà pour jusqu'à demain matin, se dit, tout dépité, l'artiste que ses douze jours d'espionnage préliminaire avaient mis au fait dessus et coutumes de la place à laquelle il se proposait de donner l'assaut.

Il revint donc à ses pinceaux. Mais le cœur n'était pas à l'ouvrage ; l'impatience le prit et il trouva que les heures lui seraient bien longues à tuer jusqu'à ce lendemain matin où, suivant qu'il l'avait décidé lui-même, le marquis devait venir le prendre à son atelier pour le mener chez madame de Vervins, la belle blonde.

— J'aurais mieux fait d'aller ce soir coucher à Clangy, comme me le proposait Monjeuse, se dit-il.

Ce regret le conduisit tout doucement à songer à sa bonne action, car n'était-ce pas une bonne action que d'avoir facilité le retour sous le toit conjugal à l'épouse qui avait décampé ? Grâce à cette lettre qu'il lui avait fait rentrer dans les

mains, lettre où elle annonçait sa résolution de jeter son bonnet par-dessus les moulins, madame de Monjeuse allait se retrouver devant son époux avec ce bonnet sur la tête, sans que rien pût prouver que cette coiffe, pendant quelques heures, avait voltigé dans les airs.

— Qu'elle soit revenue par repentir ou que son amant ait exigé ce retour, la marquise ne doit pas moins m'en être reconnaissante, se dit-il.

A cette dernière pensée, il s'arrêta tout ébahi en ses réflexions. De quoi, oui, de quoi la marquise devait-elle se montrer reconnaissante ? Certes, il était renseigné amplement sur l'escapade nocturne de la dame, mais en avait-il parlé à Maurère, et ce dernier lui en avait-il soufflé mot dans leur entretien ? Non, rien n'en avait été dit de part et d'autre. Le docteur n'avait mis que l'époux sur le tapis, s'informant quelle avait été l'humeur de Monjeuse pendant le trajet matinal de Clangy à Paris. En un mot, il avait senti le vent pour savoir l'effet produit par la lettre, à coup sûr prise par le mari, puisqu'elle avait disparu ; cette lettre qui, disons-le trivialement, lui faisait tomber sa maîtresse sur le dos, et qui, dans un avenir très prochain, quand on saurait à quelle porte la fugitive avait été frapper, lui vau-

draît duel, procès, scandale... sans compter l'obligation de garder une femme dont, peut-être, il avait grandement assez.

Et c'était en voyant le docteur torturé par ses angoisses, que nulle de ses paroles n'avait trahies, que lui, Libois, fort édifié sur la longueur et la grosseur de l'anguille que Maurère croyait lui tenir sous roche, s'était senti pris de pitié.

Alors, sans que rien apprît au médecin qu'il connaissait son secret, il lui avait arraché du pied cette énorme épine qui s'appelait la lettre ; il avait inventé cette prétendue farce, faite à son ami, d'une missive, détournée sous un Lamartine, par crainte que sa lecture ne retint au logis son compagnon de route. Puis, sous prétexte qu'il attendait une femme, il avait congédié Maurère sans même lui laisser le temps de donner une raison quelconque à sa visite.

En conséquence, se répétait le peintre, de quoi la marquise pouvait-elle bien lui être reconnaissante ? Au plus minime caillou qu'il tenterait... en admettant qu'il eût cette imprudence stupide... de jeter dans le jardin de madame de Monjeuse, celles-ci se redresseraient avec toute l'indignation de l'épouse irréprochable... faute de preuve.

— C'est égal, finit par se dire Libois, j'aurais été curieux de voir la mine que la marquise fera à son mari, ce soir, quand il arrivera de Paris.

Pendant une heure, il maintint son intention de rester chez lui jusqu'au lendemain, à l'heure où viendrait le chercher Monjeuse. Mais sa résolution partit à vau-l'eau quand s'approcha l'heure du départ du train.

— En route pour Clangy ! Je veux assister à l'arrivée du marquis, s'écria-t-il en lâchant palette et pinceaux.

A l'embarcadère, Monjeuse, ainsi qu'il l'avait annoncé, était en vedette en haut de l'escalier. A la vue de l'artiste arrivant, il se tordit de rire en bégayant :

— Hein ! Ai-je eu raison... et pour la deuxième fois... en te disant qu'en huit ou dix heures on a le temps de changer vingt fois d'idée ?

En wagon, ils furent seuls dans leur compartiment, ce qui mit Libois à l'aise pour demander dès le premier tour de roue :

— Et madame de Vervins ? Tu lui as parlé de moi ? Ma présentation tient toujours pour demain ?

A cette question, le marquis fit une petite moue en répondant :

— Tu ne joues pas de chance.

— Bah ! Refuse-t-on de me recevoir ?

— Oh ! non ! bien au contraire, car on se fait une vraie fête de ta visite et on se propose, à ton intention, de mettre les petits plats dans les grands.

— Eh bien, alors ?

— Seulement, pas demain... il faudra attendre quelques jours. Si tu avais vu son désespoir quand je lui ai parlé de demain ! « Ah ! si j'avais su ça ! s'est-elle écriée ; pourquoi me prévenir si tard ? mon bon petit Quetquet... (car je suis son petit Quetquet, un diminutif charmant de Balanquet ; mon nom de guerre, tu sais ? ne l'oublie pas !)... Tu m'aurais dit cela hier seulement que j'aurais décommandé les peintres ! » Car il faut te dire que son propriétaire, qui devait lui faire réparer sa salle à manger ; s'est enfin exécuté.

— Alors elle a les ouvriers ?

— Oui, depuis ce matin... Et avec leur colle de peau, leur vernis et leurs couleurs, ils empoisonnent tant la salle à manger que, ce matin, madame de Vervins et moi, nous avons été obligés de déjeuner... Devine où ?

Libois, renseigné par son télescope, aurait fort bien pu répondre que c'était dans le cabinet de

toilette, fait dont il s'était d'abord étonné et dont, maintenant, il avait l'explication, mais il feignit de chercher un peu pour arriver à dire :

— Vous êtes allés au restaurant ?

— Ah ! ouiche ! fit Monjeuse, au restaurant ! C'est alors que je l'y aurais traînée par les cheveux, la mignonne. Puisque je te répète que l'huître sur son rocher est plus vagabonde qu'elle. Il faut la croix et la bannière pour lui faire mettre le pied dehors. C'est à ce point que, ce matin même, je lui disais en riant : « Parole d'honneur ! on croirait que tu te caches ! »

— Bref ! où avez-vous déjeuné ? interrompit Libois coupant court à tous ces détails qui, en somme, devaient conduire à une réponse que lui avait déjà donnée son télescope.

— Dans le cabinet de toilette.

— Mais je ne suis pas si grand prince que je ne puisse aussi déjeuner dans un cabinet de toilette... Si ce n'est que cela qui a retardé la partie ? avança l'artiste.

— Oui, mais tu connais les femmes, mon bon. Celle-ci a l'amour-propre de son logement. Elle a mis en sa tête que tu aurais l'étrepne de sa salle à manger restaurée. Les ouvriers ont annoncé qu'ils auront fini demain soir. Mettons, derrière eux.

un ou deux jours pour aérer la pièce qui sentira la peinture. C'est donc un laps de quatre jours que tu auras à patienter.

— Soit ! remettons à quatre jours ma présentation à madame de Vervins, accorda l'artiste.

Puis, après un petit temps :

— S'appelle-t-elle vraiment Vervins ? demanda-t-il.

Cette question fit sourire Monjeuse.

— Ah ! tu veux en savoir plus long que moi, mon cher, répliqua-t-il. Je parierais gros qu'elle ne se nomme pas plus Vervins que je ne m'appelle Balanquet. Au fond, que m'importe son nom et son passé ? C'est une charmante et douce fille qui m'adore. Cela me suffit.

Monjeuse achevait ces mots quand le train s'arrêta à la station qui desservait Clangy.

Tout en suivant le marquis jusqu'à la cour de la gare où l'attendait la voiture arrivée, cette fois, à l'avance, Libois se demandait :

— Dois-je lui parler de la visite que m'a faite aujourd'hui Maurère à mon atelier ?

Mais à parler de cette visite, il eût fallu sinon en dire le but véritable, tout au moins lui inventer un motif plausible.

— Ma foi ! au petit bonheur ! je n'en ouvre pas

la bouche avant d'avoir vu le docteur, pensa-t-il.

En montant dans sa voiture, Monjeuse adressa au cocher sa question de tous les jours :

— Jacques, quoi de neuf aujourd'hui au château, pendant mon absence?

— Le docteur est déjà revenu de son voyage. Au moment où je partais pour venir chercher monsieur le marquis, M. Maurère était ramené au château par madame la marquise, qui venait de le rencontrer en faisant sa tournée de bienfaisance.

— Ah! madame la marquise a visité ses pauvres dans la journée?

— Oui, monsieur le marquis. Madame était même partie de bien bonne heure, car personne ne l'avait vue s'en aller.

De son air le plus indifférent, Libois avait écouté le dialogue.

— Bon! pensait-il, à présent qu'ils ont fait disparaître la lettre, les deux amants attendent l'ennemi de pied ferme.

— En route! commanda le marquis.

Et, tout aussitôt, il ajouta :

— Comme ce matin, à la petite porte.

Puis se tournant vers Libois :

— Ce sera toujours vingt grosses minutes gagnées par nous sur le soleil et la poussière.

Quand ils descendirent devant la petite porte, le marquis l'ouvrit avec la clef qu'il avait emportée le matin et fit passer le peintre devant lui.

— Annonce que nous revenons par le parc, commanda-t-il au cocher qui allait contourner les murs du domaine.

En s'engageant dans le sentier qui s'offrait à lui comme un tunnel de feuillage, Libois répéta sa phrase de la matinée :

— Vrai chemin d'amoureux !

— Ce qui prouve que mon ours de docteur est loin d'aimer, lui qui a la sainte horreur d'un pareil chemin, ricana Monjeuse qui suivait son ami, car l'étroitesse de la sente, en cet endroit, ne permettait pas de marcher de front.

A certain point où la voie s'élargissait, le peintre, étonné de ne plus entendre derrière lui le pas du marquis, se retourna.

Au même emplacement précis que le matin, Monjeuse s'était arrêté et, le visage furibond, le poing serré, il regardait une place fixe en grondant :

— Imbécile de Legroux !!! Me prendre pour capable de gober une aussi énorme absurdité ! Crétin, va !

— Sa rancune contre Legroux est d'un beau ca-

libre. Il faut décidément que je sache ce que notre ancien condisciple a pu lui faire, pensa Libois.

Le marquis allait reprendre sa marche quand soudain, en même temps qu'un bruit de broussailles brisées se faisait entendre à côté d'eux, des cris retentirent au loin.

Tout aussitôt le grand chien roux, baptisé le Notaire, franchit d'un bond le sentier, puis disparut sous la feuillée.

Si courte qu'avait été l'apparition de l'animal, les deux amis avaient eu le temps de constater qu'il emportait une proie entre ses mâchoires.

Derrière le fuyard apparurent presque immédiatement ceux qui le poursuivaient. C'étaient Guéneuc, armé d'une fourche, et le chef de cuisine, brandissant un couteau.

— Le Notaire a encore volé! s'écria Monjeuse.

— Oui, monsieur le marquis, pendant que j'avais le dos tourné, il s'est glissé dans la cuisine et m'a volé un superbe filet de bœuf, confessa le chef.

— Bien! fit Monjeuse en rage. Cette fois, je le condamne. Guéneuc, tu m'exécuteras ce voleur incorrigible.

— Je vais tout de suite chercher mon fusil, dit le jardinier.

— Non, non, commanda vivement le maître, pas à présent ! Ton coup de feu effrayerait la marquise. Mais demain matin, au point du jour, tue-moi le brigand.

Après cet ordre, donné d'un ton furieux, le marquis, comme surpris par une idée subite, se frappa le front et, se mettant à rire, s'écria :

— Tiens ! une idée !

Puis, montrant au jardinier l'endroit du sentier qu'il regardait tout à l'heure en maudissant Legroux, il ajouta :

— Tu vois bien cette place, là, qui bombe, au pied de ce chêne ? C'est là que tu enterreras le Notaire... Pas ailleurs, tu m'entends !... C'est bien compris, n'est-ce pas ?

— Oui, notre maître, dit Guéneuc.

Sur ce second ordre, Monjeuse vint rejoindre l'artiste, qui fut des mieux surpris, quand ils reprirent leur marche, de l'entendre murmurer entre ses dents :

— De cette manière, l'imbécile de Legroux aura presque raison.

A leur sortie du sentier, qui débouchait à l'extrémité des pelouses, les arrivants aperçurent, tout comme la veille, la marquise et le docteur assis à l'ombre, attendant leur venue.

— Il n'a pas été long, ce voyage du docteur ? dit Monjeuse à son compagnon en pressant le pas pour rejoindre sa femme.

— La cause qui le faisait partir n'a peut-être plus sa raison d'être, avança le peintre.

Tout en répondant ainsi, Libois se disait que le médecin, après avoir voulu fuir pour rompre une liaison qui lui pesait, n'avait consenti à rester qu'à la condition que la maîtresse qui s'accrochait à lui pour le suivre rentrerait sous le toit conjugal.

— A la première occasion favorable, le docteur prendra sa volée, pensait-il.

A la vue de son mari, madame de Monjeuse s'était levée de son siège pour se rendre à sa rencontre. Elle arrivait la mine souriante et le pas alerte. Derrière elle, suivait Maurère, le visage moins assombri et le regard plus clair.

— Voici des gens à qui j'ai rendu la tranquillité d'esprit, pensa Libois en songeant à la lettre qu'il avait fait rentrer en leurs mains.

Dès qu'elle fut à portée de son époux, la marquise lui fit de ses bras un collier autour du cou, et, attirant le visage de Monjeuse à ses lèvres, elle le tint sous un long baiser qu'elle scanda de ces mots :

— Avez-vous fait un bon voyage, Robert?

— Oui, oui, excellent, ma Laurette, répondit l'époux tout aux anges sous cette étreinte qui le tenait prisonnier.

Cet accueil affectueux contrastait si fort avec la manière glaciale dont la marquise avait reçu son époux la veille à ce même moment du retour au logis, que Libois fit cette réflexion :

— Le repentir a amené un peu de tendresse pour mon pauvre camarade.

Mais, paraît-il, l'embrassade n'avait d'autre but que de détourner l'attention de Monjeuse, car, pendant que ce dernier se trémoussait joyeusement en cette étreinte caressante, le docteur, se penchant à l'oreille de Libois, lui souffla vivement :

— Nous n'avons pas trouvé la lettre.

— Sous le Lamartine, murmura l'artiste.

— Rien sous le Lamartine.

Quand Monjeuse recouvra sa liberté, le docteur, qui s'était redressé, était déjà à deux pas de Libois demeuré tout ébahi de la confidence et se disant avec une sorte d'admiration :

— Alors, s'ils n'ont pas retrouvé la lettre, ils ont un rude toupet d'avoir attendu le retour de Monjeuse.

Et, son regard s'arrêtant sur le marquis encore guilleret de l'accolade, il sonda cette seconde réflexion à la précédente :

— Le mari aurait-il trouvé et lu la lettre ? En ce cas, il leur ménage un joli coup de chien !... il pourra ce vanter de m'avoir rudement mis dedans, le sournois. Car du diable si je me suis douté qu'il savait le pot aux roses !

Il faut croire que véritablement la chance est aux audacieux, car madame de Monjeuse, après avoir d'un regard rapide interrogé le visage égayé de son mari, demanda aussitôt :

— Qu'a répondu madame Pigache ?

— Madame Pigache ? répéta le marquis avec l'air de tomber des nues.

Cet étonnement devait être un encouragement à continuer pour madame de Monjeuse, car elle poursuivit :

— Oui, madame Pigache, ma couturière, chez qui je vous avais prié de passer aujourd'hui.

Le marquis secoua la tête en répondant :

— Ne te trompes-tu pas, Laurette ? Es-tu bien sûre de m'en avoir prié ?... Il ne me souvient pas que tu m'aies dit un seul mot de cette recommandation.

— Dit, non, accentua gaiement la marquise.

Connaissant votre mauvaise mémoire, j'ai fait mieux que dire, j'ai écrit... Ce matin, n'avez-vous pas trouvé une lettre dans votre chambre ?

Tout cela était carrément débité par madame de Monjeuse, mais en même temps que son ton était doux et insouciant, le regard de la femme, qui plongeait dans les yeux de son mari, trahissait une terreur sourde. A tenter son jeu, il était évident qu'elle cavait sur une seule chance : celle que son époux, ayant pris la lettre, avait oublié de la lire.

Elle gagna la partie, car, aux derniers mots de sa femme, Monjeuse s'écria vivement :

— Tu as, parbleu ! raison, Laurette. J'ai trouvé ta lettre... seulement, je le confesse à ma grandissime honte, j'ai oublié de la lire. Ce matin, pressé de m'habiller, je l'ai fourrée dans ma poche en me promettant de l'ouvrir en route... et, ma foi ! elle m'est tout à fait sortie de la mémoire.

Tout en parlant, Monjeuse avait fouillé dans la poche de côté de sa redingote. Il en retira son portefeuille qu'il ouvrit.

— Tiens, continua-t-il, je vais te la rendre avec son cachet intact, qui, s'il condamne ma négligence, te prouvera au moins ma véracité.

Il avait déjà glissé deux doigts dans le porte-

feuille, quand il s'arrêta pour ajouter en souriant :

— S'il est une circonstance atténuante à mon crime, c'est à toi que j'en suis redevable, car j'avais dix-neuf chances sur vingt d'être innocent... c'est-à-dire de ne pouvoir trouver ta lettre en l'endroit où il t'avait plu de la déposer... Aller la cacher sous un Lamartine, quelle singulière idée ! quand il était si simple de la déposer sur le marbre de ma table de nuit, où elle aurait attiré mon premier regard au réveil !

Admirant fort l'audace de cette femme qui, pour se préserver d'une explosion, promenait une allumette enflammée autour d'un baril de poudre, Libois avait assisté à la scène sans souffler mot.

Il était tellement indubitable que le marquis allait rendre la lettre à sa femme, qui se trouverait ainsi hors de tout danger, que le peintre crut pouvoir entrer en scène. Les dernières paroles de Monjeuse lui fournissaient une occasion dont il profita pour dire gaiement :

— Cher ami, je te présente le vrai coupable, qui demande à faire des aveux. La lettre était bien sur ta table de nuit. Ce matin, quand je suis entré dans ta chambre pour t'éveiller, j'en ai trouvée à cette place. Craignant qu'elle fût motivée par quelque contretemps qui me priverait d'un com-

pagnon de route en te retenant à Clangy, je l'ai glissée sous les *Méditations*, en me disant qu'il n'y avait sans doute pas péril en la demeure à ce que la lecture en fût remise à quelques heures... Et je m'étais promis de t'avertir ce soir...

Puis, s'adressant à la marquise dont il voyait la main toute frémissante de l'impatience de recevoir la lettre, Libois continua :

— C'est donc à moi, madame, qu'il faut en vouloir si vos instructions à votre couturière ont subi un retard.

— Oh ! fit madame de Monjeuse, retard de bien peu d'importance !... Votre plaisanterie fort innocente n'aura d'autre effet que de reculer de vingt-quatre heures la première séance de mon portrait... Etant en deuil, j'ai envoyé, il y a quinze jours, mes toilettes de soirée à madame Pigache, avec ordre de vendre ces robes qui seront démodées alors que mon deuil sera fini... Dans ma lettre de ce matin, je chargeais Robert d'en réclamer une à madame Pigache, s'il en était temps encore. C'était celle-là que j'avais choisie pour mon portrait... Dès demain, j'écrirai à ma couturière de me l'expédier... Vous voyez que le gros malheur causé par votre plaisanterie est facilement réparable.

Cela dit de la voix la plus tranquillement aimable, madame de Monjeuse étendit la main vers son mari qui avait écouté, tenant la lettre pincée entre le pouce et l'index.

— Donnez, Robert, dit-elle.

Parmi ses nombreuses prétentions plus ou moins justifiées, Monjeuse avait celle d'être un homme qui ne ratait jamais l'occasion de saisir la balle au bond ; il vit là un excellent prétexte pour s'assurer, à son voyage du lendemain, la compagnie de Libois qui comptait passer à Clangy les trois jours qui le séparaient du déjeuner chez la belle blonde... En conséquence, il s'écria gouailleusement :

— Ah ! mon gaillard, tu te mêles donc aussi d'inventer des farces !... Eh bien, tu seras puni par où tu as péché... Cette commission, que je n'ai pu faire aujourd'hui par ta faute, je te condamne à la faire toi-même demain... Tiens, voici la lettre, tu la porteras.

Ce disant, Monjeuse mettait la lettre dans la poche de côté de la jaquette du peintre.

Ensuite, parlant à sa femme :

— Sois tranquille, Laurette, je te le ramènerai demain porteur du carton qui contiendra ta robe... Oui, demain, car j'ai le regret de t'an-

noncer qu'il me faut encore retourner à Paris.

Sur ses derniers mots, il lâcha un énorme soupir qui le posait en homme bien à plaindre, puis il ajouta d'une voix gémissante :

— Mon Dieu ? quand serai-je donc débarrassé de tous ces hommes d'affaires qui me font passer ma vie en chemin de fer ?

Et revenant à Libois :

— Toi, reprit-il, ne compte pas esquiver ta condamnation. Demain matin, au départ, tu auras à me montrer la lettre... Je ne veux pas que tu viennes me conter à Paris, qu'on te l'a cachée aussi sous un Lamartine.

Tout en gardant son sérieux, Libois s'amusait au possible du dénouement imprévu de la scène. Quand la lettre avait disparu dans sa poche, la marquise avait échangé avec Maurère un regard qu'il avait surpris.

— C'est lui qu'elle charge de me reprendre son autographe compromettant se dit-il.

La question de la couturière vidée, Monjeuse s'était hâté de revenir au docteur. Il lui tendit la main et avec sa volubilité de paroles qui souvent ne laissait pas le temps de lui répondre :

— Mille pardons, cher docteur, d'avoir eu l'air de vous abandonner. Vous l'avez entendu, c'é-

tait, pour ma femme, grave affaire de toilette, et vous le savez, cela passe avant tout... Je vois qu'une circonstance, heureuse pour moi, vous a fait renoncer à ce voyage qui me privait d'un ami... et d'un convive, car j'espère que vous ne me causerez pas le chagrin, comme hier, de ne pouvoir vous retenir à dîner.

Sur ce, en oiseau fou, il planta là le docteur avant qu'il eût ouvert la bouche et, prenant sa femme par la taille, il l'entraîna en disant :

— Laurette, il y a longtemps que nous n'avons été, ensemble, visiter nos faisans.

Libois et le docteur restèrent seuls.

— Voyons un peu comment il va manœuvrer pour me soutirer la lettre, se dit le peintre.

Le médecin suivit d'abord des yeux les époux qui s'éloignaient, attendant qu'ils fussent assez loin pour ne pas l'entendre, puis il dit en souriant :

— Il paraît qu'on n'est pas venu, puisque vous voici, ce soir, à Clangy ?

— Qui ? demanda Libois dérouté par cette attaque qu'il ne comprenait pas.

— Qui ? répéta gaiement Maurère. Quand je me suis présenté ce matin chez vous, ne m'avez-vous pas dit que vous attendiez une visiteuse qui

devait venir à votre atelier aujourd'hui pour y voir demain matin lever l'aurore?... Et même telle était votre crainte qu'elle arrivât quand j'étais là, que vous m'avez congédié avant que j'aie pu vous dire le motif qui m'avait amené chez vous.

A ces mots qui lui rappelaient le mensonge dont il avait usé pour rendre sa liberté au docteur après lui avoir appris où il trouverait la lettre, Libois se sentit froissé.

— Toi ! pensa-t-il, tu fais trop le malin ; je vais te donner un peu sur le nez.

Et, tout haut, d'un air ébahi :

— Vous avez raison, docteur, j'en suis encore à savoir ce qui me valait le plaisir de votre visite. Je ne sais plus par quels méandres de notre conversation, qui avait roulé sur l'humeur de Monjeuse pendant le voyage du matin, je me suis trouvé conduit à vous parler du tour que j'avais joué au marquis...

— Quel tour ? interrompit Maurère en feignant de ne pas se souvenir.

— Le tour d'avoir caché la lettre.

— Ah ! oui, c'est vrai, vous m'avez conté cela... Et c'est même tout aussitôt après ce récit que vous m'avez demandé de céder la place à la dame

qui voulait voir lever l'aurore... Vous reconnaissez que je me suis vite exécuté.

— Oh ! fit Libois en pesant sur ces mots, exécuté si vite que, derrière vous, quand je me suis demandé quelle cause, dont vous ne m'aviez soufflé mot, vous avait fait monter à mon atelier, j'ai fini par m'imaginer que vous n'étiez uniquement venu que pour la lettre.

La botte avait porté : dix secondes durant, le médecin demeura interdit. Mais reprenant contenance, il prit un air étonné pour demander :

— En quoi cette lettre pouvait-elle m'intéresser ?

Si Maurère n'avait pas voulu finasser, Libois, à coup sûr, aurait trouvé une façon adroite de lui rendre l'écrit compromettant... La pensée que le docteur le croyait dupe de sa comédie le rendit hargneux.

— Ah ! tu me fais poser, se dit-il, et cela au moment où j'allais te repasser le papier en te suppliant d'obtenir de la marquise qu'elle m'exemptât de la prétendue commission pour sa couturière !... Ah ! tu te donnes l'air de tomber des nues en demandant en quoi la lettre t'intéresse ! Eh bien, je vois te secouer le moral, mon bonhomme.

Sur ce, il reprit tout haut :

— Bien vrai ! elle ne vous intéresse pas ?

— Nullement.

— Tiens, je croyais !

— En quoi une question de chiffons entre une couturière et sa cliente peut-elle m'importer ? répliqua railleusement le médecin.

L'artiste le regarda dans le blanc des yeux et, tout lentement, lui demanda :

— Alors, tout à l'heure, à notre arrivée, pendant que le marquis était si amoureusement embrassé par sa femme, dites-moi donc pourquoi votre voix était tant émue, quand vous m'avez soufflé que vous n'aviez pas retrouvé la lettre sous le livre indiqué par moi ?

Cette fois, Maurère tressaillit sous ce coup inattendu. Devenu blême, l'œil troublé par la peur d'avoir trahi le secret de la marquise, il n'avait encore pu trouver sa réponse, quand se fit entendre la voix de Monjeuse qui, arrivant, suivi de sa femme, leur criait de loin :

— A table, messieurs ! à table !

Comme la veille, le couvert avait été dressé en plein air. Quand les deux jeunes gens eurent rejoint les époux, madame de Monjeuse, habituée sans doute à lire sur le visage du docteur, l'interrogea d'un regard anxieux. Il faut croire que, pendant les quelques pas qui l'avaient rapproché

de la table, le médecin avait non seulement maîtrisé son trouble, mais encore pris une résolution quelconque, car le coup d'œil de réponse qu'il adressa à la marquise était si pleinement rassurant qu'un sourire de satisfaction vint errer sur les lèvres de la jolie femme.

— Maurère me ménagerait-il un petit coup de Jarnac? se demanda Libois mis en éveil par le calme qu'avait retrouvé le docteur.

X

Il était dix heures quand Libois rentra dans la chambre où il avait si peu dormi la nuit précédente.

Durant le dîner, il avait été aux aguets, cherchant à surprendre quelques signes d'intelligence entre la marquise et le médecin. Le seul coup d'œil du commencement du repas devait avoir suffi, car Libois en fut pour ses peines. Rien n'était venu lui préciser ce coup de Jarnac dont il se sentait menacé.

Avant qu'il se fit tard, Maurère avait pris congé et, peu après son départ, la marquise avait regagné son appartement laissant son mari et le peintre deviser, le cigare aux lèvres, à la clarté des étoiles.

Eprouvant le besoin de dormir, besoin que rendait impérieux sa nuit blanche de la veille, Libois avait mis vite fin aux bavardages du marquis et, à dix heures, comme nous l'avons dit, il avait pris le chemin de sa chambre, reconduit par Monjeuse qui en le quittant, lui avait dit :

— Gageons que, demain, ce sera mon tour de venir te secouer les puces.

Sans être aussi étouffante que la veille, la température était encore à ce point lourde que Libois se résolut à dormir avec ses fenêtres entr'ouvertes. Quant aux persiennes, il ne les ferma pas, pour que la clarté matinale du jour le réveillât de bonne heure.

En ôtant sa jaquette, il pensa à la lettre mise par le marquis dans la poche de ce vêtement et une crainte lui vint.

— Le docteur me l'aurait-il escamotée pendant le dîner? se demanda-t-il en introduisant vivement sa main dans la poche.

Non. La lettre était toujours à sa place, d'où il la tira pour la regarder, en se disant que si le malheur l'avait fait tomber entre les mains de Monjeuse, celui-ci, à cette heure, ne ronflerait pas avec cette force qui troublait le silence de la nuit, car le marquis avait recommencé à faire le loir.

Du mari, la pensée de l'artiste passa à l'épouse et à l'amant, et il se prit à rire. Dans quelles trances ils devaient vivre ! Mais c'était assez les tenir sur le gril... et demain, à la première rencontre, il glisserait l'écrit fatal au docteur.

— Il l'aurait eu ce soir même, si j'avais trouvé l'occasion favorable... mais il ne m'en a pas laissé la possibilité en s'en allant avant qu'on fût levé de table, se disait Libois, le papier toujours en main.

Alors une réflexion lui arriva.

— Au fond, ajouta-t-il, mieux vaut que je n'aie pas fait ma restitution ce soir... Monjeuse ne m'a-t-il pas averti que demain au départ, il me sommerait de lui représenter cette lettre qu'il m'a condamné, en punition de ma farce, à porter moi-même à la couturière.

A cette dernière réflexion, une crainte lui vint. Demain, en voyant la lettre, le marquis ne pouvait-il être pris du désir de la lire ? Certes ce n'était pas probable, mais la saine prudence ne dit-elle pas qu'il faut tout prévoir ?

— Assurons la restitution contre toutes mauvaises chances, décida Libois.

L'enveloppe était fermée à la gomme. Du bout de sa langue, l'artiste mouilla le papier qui, finissant par s'humecter, se décolla.

De l'enveloppe ouverte, il tira la lettre et la remplaça par le prospectus d'un marchand de couleurs qu'il retrouva dans sa poche, puis il recolla le papier humide.

— Là ! fit-il, je ne vois plus grand danger maintenant à ce que la lettre retombe dans les mains de Monjeuse et à ce qu'il cède à la tentation de la lire.

Et il remit l'enveloppe dans sa poche.

Restait la lettre délivrée de sa prison. Libois pensa aussitôt à la brûler. Oui, le moyen était radical. Mais alors il faudrait l'apprendre aux amants. Croiraient-ils jamais qu'il ne l'eût pas lue ? que leur secret ne lui appartenait pas ?

— Au fait, pensa le peintre après avoir un peu réfléchi, il est un moyen bien simple, en leur rendant l'écrit, de leur persuader que j'ignore tout... Demain, quand la lettre aura passé sous les yeux de Monjeuse, je réintégrerai la prose de la marquise dans l'enveloppe... et les coupables ne se douteront de rien.

Donc, au lieu de brûler l'écrit, Libois le remit dans sa poche où, avec l'enveloppe contenant maintenant le prospectus, il se confondit avec d'autres papiers.

Cela fait, il acheva de se déshabiller et se fourra

dans son lit avec la satisfaction d'un homme qui va se rattraper d'une nuit blanche.

Cinq minutes après, il dormait.

Mais Libois n'avait pas ce sommeil de Monjeuse qui se vantait de pouvoir dormir malgré le fracas d'un canon tiré à son oreille. Il arriva donc qu'à un moment de la nuit le peintre se sentit inquiet dans son sommeil par un bruit fort léger, mais qui le réveilla.

Il ouvrit les yeux.

La chambre était doucement éclairée par la lune, ce qui permettait de voir un monsieur marchant sur la pointe du pied dans la pièce. Il avait pénétré d'autant plus facilement en ce rez-de-chaussée qu'il n'avait eu qu'à pousser les fenêtres que le peintre avait laissées entr'ouvertes pour jouir un peu de la fraîcheur de la nuit.

— Tiens ! c'est le docteur ! pensa l'artiste sans faire aucun mouvement qui pût effrayer le visiteur nocturne.

Néanmoins, il se tint sur la défensive, tout prêt à repousser l'attaque, si ce coup de Jarnac, qu'il avait pressenti chez le médecin, consistait à venir de nuit l'étrangler dans son lit.

Mais Maurère n'était pas pour les moyens violents, car, après avoir tâtonné à l'aventure, il

arrêta ses recherches dès qu'il eut mis la main sur les vêtements du peintre et, parmi eux, trouvé la jaquette.

Alors il glissa la main dans la poche de côté et, au milieu des papiers qu'elle contenait, sentit les angles raides de l'enveloppe en demi-*bristol* particulier à la papeterie usuelle de la marquise.

— Il ne vient que pour me voler la lettre, se dit Libois rassuré et presque aussitôt fort surpris, car, après avoir pris la lettre, le docteur venait d'en glisser une autre dans la poche.

Après quoi, le plus doucement possible, Maurère regagna la fenêtre, enjamba l'appui, et, après avoir tiré à lui les croisées qu'il remit entr'ouvertes, s'éloigna dans la nuit.

Le docteur n'était pas à plus de dix mètres que Libois avait tout compris. Au papier qui compromettait la marquise, Maurère en avait substitué un autre, pareillement écrit par madame de Monjeuse, qui, celui-là, devait uniquement concerner la couturière Pigache.

— Pas mal ! Maurère et la marquise sont gens d'imagination ! approuva l'artiste.

Ensuite, au souvenir du prospectus que contenait l'enveloppe volée par le médecin, Libois se tordit de rire en balbutiant

— Au fond, le docteur n'aura pas perdu tout à fait ses peines. Il saura les prix de mon marchand de couleurs.

Bien certain de n'être plus dérangé par aucune visite, Libois se préparait à reprendre son somme quand, tout à coup, au milieu du silence de la nuit, retentit, un peu au loin, la détonation d'un fusil.

— Oh ! oh ! fit l'artiste ému, a-t-on tiré sur le docteur ? A venir ainsi se promener la nuit chez le voisin, il risquait fort de se trouver au bout du fusil de Guéneuc ou des gardes.

Vaincu par le sommeil, il se rendormit.

Le soleil levant, qui illuminait la chambre, le réveilla un peu avant cinq heures. Cette fois encore le marquis, qui ronflait toujours là-haut, ne devait pas venir lui secouer les puces. Il s'habilla et, quand il en fut à endosser sa jaquette, il tira de la poche de ce vêtement la lettre substituée à l'ancienne par Maurère.

C'était bien à croire qu'on tenait l'autre : même papier, enveloppe de même forme et grandeur, et, de l'écriture de la marquise, ces mêmes mots de la suscription : *Monsieur de Monjeuse, à son réveil.*

En la regardant, le peintre se répéta ses con-

jonctures de la nuit. Aussitôt que chacun avait été couché dans le château, le docteur, par un chemin quelconque, une brèche du mur ou une porte de service dont il avait la double clef, était rentré dans la propriété et était venu retrouver la marquise. Celle-ci lui avait écrit cette lettre que Maurère devait aller mettre dans la poche du vêtement à la place de l'autre, expédition qui avait complètement réussi, sauf pourtant ce coup de fusil qui avait salué le médecin alors que, maître de l'écrit dangereux, il le rapportait à sa maîtresse.

— Pourvu que le pauvre diable n'ait pas été atteint ! Ce serait avoir payé trop cher la conquête du prospectus de mon marchand de couleurs, se dit le peintre en réintégrant la fausse lettre dans sa poche.

Curieux d'être renseigné sur le coup du fusil et s'en remettant au marquis d'avoir à se réveiller tout seul, il sortit dans le jardin par le plus court chemin, c'est-à-dire par la fenêtre. Avec l'espoir de trouver Guéneuc occupé, comme la veille dans le potager, il se dirigea de ce côté.

En effet, Guéneuc était en train de retourner à la bêche un carré de terre. Non loin de lui, appuyé debout contre un arbre, se trouvait son

fusil. Du premier coup d'œil, Libois constata qu'un des deux canons avait son chien rabattu.

En le voyant s'approcher, Guéneuc s'était redressé sur sa bêche. Il porta la main à son chapeau de paille en disant de sa voix rauque et brève :

— Salut, notre monsieur.

— Bonjour, Guéneuc ! répondit Libois en faisant les quelques pas qui le séparaient encore du fusil.

Il allait le prendre, quand le jardinier prononça vivement :

— Prenez garde ! il est chargé.

— Oh ! oh ! fit le peintre en riant, je vois que vous n'avez pas oublié les ordres de M. de Monjeuse. Ce fusil-là m'a l'air d'être tout préparé pour servir le déjeuner du notaire à quatre pattes... Hier un filet de bœuf, aujourd'hui une balle de plomb, il trouvera que les repas, pour son malheur, se suivent et ne se ressemblent pas.

Alors, feignant de s'apercevoir du chien rabattu sur la capsule écrasée, il s'écria :

— Diable ! il paraît que le Notaire a déjà déjeuné ?

— Non, fit Guéneuc en secouant la tête, ce n'est pas sur l'animal que j'ai tiré ce premier coup.

— Bah ! sur qui donc ?

— Sur un des braconniers qui viennent, la nuit, voler les lapins du parc. Bien des fois déjà j'avais trouvé des collets tendus. Alors la nuit dernière, je me suis mis à l'affût.

— Et puis ? demanda anxieusement Libois.

— Sur les deux heures du matin, j'en ai aperçu un sous bois qui se glissait dans les taillis... alors j'ai tiré un peu au jugé, c'est vrai...

— Et vous l'avez manqué ? interrompit l'artiste vivement inquiet pour Maurère.

— C'est possible, fit Guéneuc en secouant la tête avec un mauvais sourire, mais quand j'étais dans les douanes, je ne passais pas pour perdre ma poudre.

— Ah ! vous avez été douanier ?

— Oui... et douanier de la pire misère... douanier des côtes, c'est-à-dire vivant sur la falaise dénudée, grillé par le soleil, gelé par le vent de mer... passant ma vie, le fusil à la main ou la lorgnette à l'œil, à guetter tout bâtiment contrebandier qui tenterait de venir jeter sa marchandise à la côte.

En entendant parler de lorgnette, Libois, tout naturellement, avait pensé à son télescope.

— Une lorgnette de taille, hein ? fit-il.

— Longue comme mon bras, sur pivot, et portant à trois ou quatre kilomètres en mer... Ah! voilà encore un instrument que je puis me vanter de savoir aussi manier! articula Guéneuc.

— Tout comme le fusil, paraît-il?

— Oui, comme le fusil... Aussi, bien que j'aie envoyé mon coup au jugé, je gagerais que mon braconnier de cette nuit a dû emporter de mon plomb dans l'aile.

Tout en tremblant pour le sort du docteur, l'artiste crut prudent de changer de sujet.

— Alors, reprit-il, avec le seul coup que votre fusil vous laisse à tirer, ce pauvre Notaire doit être certain de son affaire?

Le peintre n'avait pas été heureux à vouloir faire bifurquer la conversation, car, à la pensée du Notaire à fusiller, la face du Breton avait retrouvé soudainement cette expression de férocité terrible qui, la veille, avait quelque peu fait frissonner Libois.

— Oh! oui, gronda Guéneuc d'une voix frémissante, que je le tiens au bout de mon fusil, votre canaille de Notaire!!!

Il était si évident que, tout en parlant du chien, Guéneuc songeait au véritable notaire à deux pieds, au Renaudin qui lui avait enlevé sa femme,

que le peintre estimant ce nouveau sujet périlleux à traiter, en tenta un autre en disant :

— Alors il est à parier qu'avant la fin de la journée le chien sera enfoui à l'endroit du sentier où M. de Monjeuse vous a commandé de l'enterrer.

— Avant midi, l'animal sera dans son trou.

La conversation fut interrompue par le bruit des pas et la voix du marquis qui accourait en s'écriant :

— Ah çà! tu te lèves donc au premier chant du coq, cher ami? Je m'étais habillé à toute vapeur pour descendre te secouer les puces. J'entre dans ta chambre, plus personne! déjà envolé!

S'apercevant alors du salut respectueux de son jardinier, Monjeuse s'interrompit de parler à l'artiste pour dire au Breton :

— Mes sincères compliments, Guéneuc. Je viens de passer devant ta corbeille de rosiers; ils sont de toute beauté!... tu auras là de quoi faire de superbes bouquets pour madame la marquise dont, tu le sais, la rose, est la fleur préférée.

— Comme elle est aussi la mienne, avoua tout naïvement Libois.

— Vraiment? fit le marquis avec empressement, tu aimes les roses!! Veux-tu que je t'en fasse envoyer chez toi? chaque semaine, quelqu'un du

château se rend pour les commissions à Paris...
On t'en portera une botte à domicile.

— Non, non, grand merci ! ce serait en priver ta femme.

— Ta ! ta ! ne fais donc pas de manières ! Ma femme en emplirait sa chambre qu'il en resterait encore plus que suffisamment à t'offrir.

— S'il en est ainsi, j'accepte, dit le peintre.

— Alors c'est convenu. Donne ton adresse à Guéneuc. Au premier voyage que lui ou un domestique fera à Paris on te portera tes roses.

Libois chercha une de ses cartes et la tendit au jardinier. A la vue de la main énorme que Guéneuc avança pour la prendre, l'artiste ne put s'abstenir de cette réflexion :

— Si ce géant attrape jamais le Renaudin à la gorge, il lui aplatira le cou comme un liard.

La carte à peine remise, le marquis passa son bras sous celui du peintre qu'il entraîna en disant :

— Maintenant, filons.

Mais, à son troisième pas, il s'arrêta pour se retourner vers le jardinier, alors occupé à fourrer la carte dans la poche de son gilet.

— Tu sais, Guéneuc, n'oublie pas le Notaire ?

— Soyez tranquille, notre maître, il aura sa

portion, répondit le colosse en montrant du doigt son fusil.

— Tu n'as pas oublié l'endroit que je t'ai indiqué pour enterrer ce voleur... ce Renaudin à quatre pattes.

— Non, non, monsieur le marquis, je vois la place d'ici... Je n'ai rien oublié, je vous le jure ! prononça Guéneuc dont l'œil s'était allumé au seul nom de Renaudin.

Sur cette réponse de son jardinier, Monjeuse s'était remis en route, entraînant Libois qui, comme la veille, l'entendit murmurer sa même et énigmatique phrase :

— De cette manière, ce crétin de Legroux aura presque raison.

L'artiste, à ces mots qui lui rappelaient une explication qu'il s'était promis de soutirer adroitement au marquis, ouvrait la bouche pour débiter sur ce point, quand Monjeuse, subitement, demeura en arrêt, la figure empreinte d'une surprise immense, la bouche béante, les regards fixés vers le château.

Pour s'expliquer cette émotion, Libois tourna les yeux dans la même direction et fut non moins étonné lui-même de voir madame de Monjeuse qui, vêtue d'un peignoir, la chevelure seulement

tordue en grosses tresses, chaussée de mignonnes pantoufles, en un mot, dans cette première tenue sommaire d'une femme sortie à la hâte de son lit, s'avançait à leur rencontre.

Remis de sa surprise. Monjeuse marcha au-devant de sa femme en souriant.

— Ah ! par exemple, on peut crier au miracle ! Comment, toi, Laurette, levée à cette heure ! On a donc avancé ta pendule de quatre heures ?

— La faute en est à M. Libois, dit gentiment madame de Monjeuse.

Mais, se reprenant :

— Ou plutôt, continua-t-elle, à mon impatience d'avoir mon portrait peint par lui... Aussi ai-je hâte d'avoir la toilette qu'il me faut pour prendre séance... je suis venue pour vous bien recommander, Robert, de ne pas oublier de passer chez madame Pigache.

Le marquis sursauta à ces mots qui ravivaient un souvenir oublié, et de sa voix rieuse :

— Adresse-toi au peintre lui-même. Tu sais que je l'ai condamné à la visite chez la couturière... Je suis certain qu'il a oublié sa lettre. Montre-la un peu, Libois, montre-la !

Sans broncher, l'artiste tira la missive de sa poche et l'offrit à la marquise.

— Vous voyez, madame, répliqua-t-il, que je ne suis pas coupable de l'oubli dont on m'accuse.

La marquise prit la lettre, en déchira l'enveloppe dont elle tira le papier et l'ouvrit en disant :

— Je ne vous comprend pas, Robert, au lieu de vous adresser de vive-voix à madame Pigache, de vouloir lui remettre cette lettre qui vous était adressée. Il est vrai qu'elle ne contient que les instructions que vous aviez à transmettre à ma couturière, mais vous sachant une mauvaise mémoire, j'avais cru plus prudent de vous donner ces instructions par écrit.

Puis pour s'expliquer d'avoir ouvert la lettre, elle continua :

— Si j'ai tenu à vous arrêter au départ, mon cher Robert, c'est qu'hier soir, en me mettant au lit, la peur m'a prise d'avoir mal désigné la robe que je réclame pour mon portrait... Voyons un peu.

Et, sur ces derniers mots, elle se mit à lire la lettre avec des petits hochements de tête et en répétant à mi-voix :

— Oui, c'est bien celle-là.

Après quoi, elle rendit la lettre à son mari, ajoutant :

— Il est impossible que madame Pigache se trompe.

Libois avait assisté à la scène de l'air le plus indifférent, mais il jubilait en son for intérieur.

— Ça, pensait-il, c'est une comédie à mon intention. Le docteur lui aura conté que j'ai des soupçons et elle veut les dissiper en me mettant le nez dans la lettre qu'ils ont fabriquée cette nuit.

En pensant à l'enveloppe volée que le docteur avait remplacée par l'écrit de l'heure présente, il termina par cette réflexion :

— Il faut croire que le coup de fusil de Guéneuc aura fait rebrousser chemin à Maurère au moment où il lui rapportait son larcin... A quelque marque sur l'enveloppe qu'elle vient de déchirer, elle aura reconnu que le médecin avait réussi... Seulement elle ne tient pas encore l'autre, que le docteur va lui remettre quand nous aurons décampé.

Et en guise de péroraison :

— Va, ma belle, se dit-il, tu seras moins calme, quand tu connaîtras les prix de mon marchand de couleurs.

Cependant la marquise, tout en tendant le front au baiser de son mari, disait d'un ton caressant :

— A présent, Robert, je ne vous retiens plus.

Ensuite, après un salut à Libois :

— Bon voyage, messieurs ! souhaila-t-elle.

Ce salut, adressé au peintre, avait été accompagné d'un soufrire qui, peut-être, n'était qu'aimable, mais dans lequel celui-ci crut découvrir une expression ironique.

Aussi, tout en s'inclinant à son tour :

— Ouais ! pensa-t-il, nous croyons donc m'avoir roulé, ma belle marquise ? Attendez l'arrivée du prospectus et alors vous déchanterez.

Monjeuse venait de consulter sa montre.

— Vite ! vite ! l'heure presse ! fit-il.

Il entraîna son ami, tout en criant à sa femme dont il s'éloignait :

— Retourne te fourrer dans ton lit, ma Laurette. A retrancher ces quatre heures sur ton sommeil, tu risques de gagner la migraine.

Pour sortir par la petite porte, les deux jeunes gens avaient de nouveau à suivre le sentier sous bois dont nous avons parlé. De même que la veille, entre le onzième et le douzième chêne à main droite, à l'endroit qu'il avait désigné pour la sépulture du chien, Monjeuse haussa dédaigneusement les épaules, et, cette fois encore, le peintre l'entendit articuler à mi-voix :

— Quel pitre, ce Legroux !!! Avoir cru me faire gober sa bourde inepte !!!

La petite porte ouverte; ils trouvèrent la voiture qui les attendait sur la route. Elle était à peine en marche que les deux amis entendirent la détonation d'un fusil, tiré de l'autre côté du mur, assez loin dans le parc.

— C'est Guéneuc qui a fait feu. J'ai reconnu le son du fusil de mon homme, déclara le marquis.

— Il vient sans doute de tirer sur le chien.

— Alors l'animal est occis. Je ne l'ai jamais vu rater un coup, ce satané Breton, ajouta Monjeuse.

Ensuite, se mettant à rire :

— Et, continua-t-il, je parierais qu'en abattant le notaire à quatre pattes il a pensé à l'autre notaire, le vrai, celui qui lui a confisqué sa belle,

— D'autant mieux que, tout à l'heure, quand tu lui as renouvelé tes ordres, tu as ravivé sa haine en appelant ce chien le Renaudin à quatre pattes, avança Libois.

— En voilà un qui ne peut s'habituer au cocuage. Gare au jour où il dénichera sa femme et son vieux soupirant !

— Baste ! il finira par oublier ! dit le peintre qui n'en pensait pas un mot.

— Oh ! tu ne le connais pas ! c'est chez lui une idée fixe... Il en est probablement des maris trom-

pés, de l'acabit de Guéneuc, comme des sourds qui s'imaginent toujours qu'on parle ou qu'on se moque d'eux... Vingt fois j'ai surpris mon jardinier aux écoutes.

— Mais, sans aller bien loin, j'en ai vu un exemple avant-hier soir, alors que nous causions dans l'obscurité sur un banc du jardin, rappela l'artiste.

— Oui, et qu'il écoutait, caché dans un bosquet voisin, alors que nous parlions de madame de Vervins... car c'était d'elle que nous causions, je crois...

— Précisément. Quand tu l'as interpellé par ton : « Qui est là ? » tu venais de me donner le nom et l'adresse de cette dame.

— Hein ! vois un peu. En admettant que j'aie connu l'endroit où se cache la jardinière fugitive... ce que j'ignore complètement, je le jure... nous aurions pu en bavarder, nous croyant seuls, et notre écouleur était mis par nous sur la voie... Bien involontairement, nous étions cause d'un malheur horrible.

— Vrai ! Tu crois que, le jour de la rencontre, Guéneuc ne pardonnera pas à l'amant ?

— Je te le répète. Ce jour-là, je ne donnerais pas quatre sous de la peau de Renaudin, appuya

le marquis en descendant de la voiture, qui venait d'arriver à l'embarcadère.

A six heures du matin, les voyageurs de première classe ne sont pas si nombreux qu'on ne puisse choisir sa place. Les jeunes gens montèrent dans un compartiment libre.

Aussitôt installé, le souvenir de sa femme fit éclater Monjeuse de rire :

— Laure levée à six heures du matin ! Je n'en reviens pas. Je l'ai dit et je maintiens le mot, c'est un miracle, un vrai miracle !... Et tout cela pour une robe réclamée à sa couturière !... Hein ! crois-tu que la coquetterie est puissante sur les femmes ? Elle les pousse aux choses les plus extraordinaires... Oh ! oui, je pourrai affirmer que j'ai vu un miracle de première classe... Et toi, cher ami, crois-tu aux miracles ?

Libois avait à éclaircir un point qui, depuis la veille, l'intriguait fort. Ce fut donc avec le plus grand sérieux qu'il répondit :

— Je crois d'autant mieux aux miracles que, dans l'espace de vingt-quatre heures, j'en ai vu deux.

— Deux ! Lesquels ?

— D'abord, ce matin, à six heures, ta femme levée à propos de la lettre de madame Pigache.

— Bon ! celui-là, c'est convenu... Mais l'autre, le second miracle ? insista Monjeuse curieux.

— Le second... c'est toujours à propos de la lettre, et j'avoue que ce second miracle m'a encore plus émerveillé que le premier.

— Va ! conte ce qui t'a tant émerveillé.

— C'est d'avoir constaté que tu lis les *Méditations* de Lamartine.

A cette réponse, Monjeuse montra une mine tellement moitié figue et moitié raisin, que l'artiste, craignant d'avoir froissé la susceptibilité du sot, versa vite un baume sur la blessure en s'empresant de dire :

— Car, enfin, s'il est une qualité qui te distingue au possible, c'est celle de n'être pas un gobeur.

— Ah ! mais non, cent fois non, je ne suis pas un gobeur et je m'en vante ! accentua vivement Monjeuse en se redressant sous cette caresse à sa vanité.

— Alors, poursuivit Libois, hier matin, quand l'idée m'a pris de te cacher la lettre pour madame Pigache, je me suis dit qu'à coup sûr, aussi peu gobeur que je te connaissais, tu n'étais pas homme à perdre ton temps en te pâmant à la lecture de Lamartine.

— A parler franc, je lui préfère de beaucoup l'amusant Paul de Kock.

— C'est l'avis de tous ceux qui ne gobent pas.

— Et je suis du nombre, je le répète.

— Tu marches même à leur tête... Or, après avoir caché la lettre sous un Lamartine avec la conviction profonde que tu n'aurais au grand jamais l'idée de soulever ce livre, juge de ma stupefaction immense en t'entendant nous annoncer, hier soir, que tu avais déniché cette lettre sous les *Méditations*.

— Ah ! je vais te dire..., commença Monjeuse, qui s'arrêta, semblant hésiter devant un aveu.

— Alors tu es un gobeur ? appuya Libois pour lui délier la langue.

— Pas le moins du monde... mais, justement parce que je ne gobe pas, j'aime à voir les autres gober. C'est ainsi que je me suis plu à me poser en poète devant madame de Vervins...

— C'est donc une nature poétique ?

— Pas plus poétique que mes bottes. Seulement elle est de ces personnes qui admirent ce qu'elles ne comprennent pas... Pour elle, un poète est un être extraordinaire... Si tu voyais de quels yeux elle contemple son Balanquet, quand je lui récite mes vers !...

— Pas possible ! tu lui fais des vers !!!

Monjeuse se redressa mécontent.

— Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui perd son temps à cette fadaise qu'on appelle la poésie ? demanda-t-il sèchement.

— Mais c'est toi qui parles de tes vers.

— Comment ! tu ne comprends pas ?

— Non ! dit Libois jouant la bête.

— Le soir, avant de me coucher, je copie au crayon les passages qui ont chance de plaire à madame de Vervins... elle adore les couchers de soleil et les descriptions de la nature aux champs... Le lendemain, à ma visite, je lui lis ma cueillette comme étant le produit de ma muse.

Sa confession lâchée, Monjeuse, tout fier de lui, s'écria en riant :

— Elle est bonne, la ruse, pas vrai ?

— Bonne et surtout facile.

— Ah ! si tu voyais la figure en extase de la belle quand je lui fais avaler du Lamartine pour du Balanquet ! Elle me mange des yeux en ouvrant une bouche énorme. C'est à ce point que l'autre jour elle me disait d'une voix attendrie : « Si jamais tu perds ta fortune, mon petit Balanquet, tu auras la ressource d'aller réciter cela dans les cours où les portiers laissent entrer. » Et c'est le

dévouement incarné que cette fille, car elle ajoutait : « Moi je ferai la manche. » Par cela, juge si elle m'adore.

Tout en écoutant, Libois se disait que la belle blonde pouvait se ranger dans la catégorie des fortes dindes. Mais, en même temps, le souvenir lui revenait de la Vénus sortant de la baignoire et, dame ! c'était une plastique irréprochable. Et puis un doute plaidait en son esprit pour la princesse.

— Elle fait peut-être poser cet imbécile ! se disait-il.

Il reprit tout haut :

— Alors, à chacun de tes voyages, tu lui portes ce que tu appelles ta cueillette ?

— Comme tu dis. Tiens, hier soir, je suis tombé sur une description d'étang qui fera merveille. Et, tu sais ? je copie cela avec force ratures et mots surchargés, pour la persuader du travail de ma muse... Tiens, tu vas voir.

Ce disant, le marquis tira son portefeuille ; il en sortit un papier plié en quatre qu'il passa sans l'ouvrir à Libois, en disant :

— Voici le plat du jour.

Le peintre déplia le papier, avec l'intention, pour plaire au marquis, d'y jeter seulement les yeux.

Mais, à son premier regard, un tel étonnement se peignit sur sa face, que Monjeuse, surpris de l'effet produit, demanda d'abord :

— Qu'as-tu donc ?

Puis sans attendre la réponse, il rouvrit vivement son portefeuille et, après en avoir d'un seul coup d'œil fouillé le contenu, il laissa échapper un cri et retira vivement le papier des mains de Libois, en disant d'un ton bref :

— Je me suis trompé ! C'est la lettre de cet idiot de Legroux !!!

Cela prononcé sur un ton d'aigreur qui accusait sa pleine rancune contre Legroux, le marquis, en homme qui en avait pris son parti et, surtout, qui voulait faire excuser son mouvement de vivacité d'avoir arraché l'écrit au peintre, lui tendit le papier à nouveau en disant :

— Tiens, au fait, lis-le. Tu verras combien il faut que ce Legroux soit archibête pour m'avoir supposé capable de gober une bourde de cette taille.

Si promptement que la lettre lui eût été enlevée, Libois avait eu le temps de la lire en son entier, mais, à cette lecture, sa stupéfaction avait été si profonde, qu'il crut utile de relire le billet une seconde fois.

Voici quelle en était la teneur :

1^r AVRIL.

« A monsieur le marquis de Monjeuse.

» J'ai été assassiné dans votre parc, il y a
» deux mois, à dix heures du soir, quand je
» me retirais après la signature du contrat de
» votre mariage qui devait être célébré le len-
» demain.

» On m'a enterré entre le onzième et le
» douzième des chênes, à main droite, dans le
» sentier sous bois qui conduit à la petite porte
» du parc, ouvrant sur la route de Clangy à
» Villesart.

» RENAUDIN, notaire. »

Avec un sourire de pitié dédaigneuse aux lèvres, Monjeuse avait attendu que l'artiste eût achevé sa lecture.

— Hein ! qu'en dis-tu ? lâcha-t-il d'un ton gouailleur quand Libois releva les yeux.

Pour dire ce qu'il en pensait, le peintre avait d'abord besoin de se remettre un peu de l'étonnement causé par cet écrit.

Le marquis continua donc :

— Comprends-tu, à présent, ma colère contre Legroux? N'était-ce pas m'insulter grossièrement que d'avoir pu, un seul instant, me juger capable de gober cette stupidité?... Si je n'ai pas tout d'abord déchiré ce papier, que j'ai toujours porté dans mon portefeuille, c'était pour pouvoir, à ma première rencontre avec Legroux, le lui mettre sous le nez, en même temps que je lui exprimerais ma façon de penser sur son compte.

Ce disant, le marquis replaçait le papier dans son portefeuille.

— Legroux lui a poussé sa blague un peu trop salée, se dit le peintre qui, après vingt secondes de réflexion, avait pris la chose au grand burlesque.

Mais l'humeur rageuse du marquis contre Legroux était si comique que l'artiste ne résista pas à l'idée de s'en amuser un tantinet.

— Et tu n'as pu encore mettre la main sur Legroux? demanda-t-il.

— Non, il se cache de moi. Le premier jour, je suis allé tout droit à son domicile. On m'a répondu qu'il était parti de la veille pour l'Espagne. Tu comprends que je n'ai pas gobé la couleur.

— Et tu n'y es pas retourné?

— A quoi bon? J'ai deviné tout de suite que

c'était une consigne donnée, qui, à chaque visite, me ferait trouver porte close... Je me suis dit qu'un beau jour je le rencontrerais sur le trottoir et que, ce jour-là, je le guérirais de toute nouvelle envie de me prendre pour un jocrisse.

Libois secoua la tête en demandant :

— Oui, mais es-tu bien certain que ce soit Legrcux qui t'a écrit cela?

A cette question, le marquis éclata de rire en s'écriant :

— Qui veux-tu donc que ce soit?

Et, après avoir un peu respiré sur son rire qui l'étouffait, il continua :

— Pourquoi n'avances-tu pas que c'est Renaudin lui-même?

L'artiste prit son air le plus sérieusement convaincu et prononça :

— Qui sait?

Cette fois, l'accès d'hilarité de Monjeuse fut encore plus fort. Ce fut avec les larmes aux yeux et la voix saccadée par le rire qu'il put parvenir à bégayer :

— Alors, selon toi, ce serait le notaire qui aurait attendu deux mois après sa mort pour m'annoncer son trépas?... Ah! mon pauvre Libois,

bien vrai ! tu es quelquefois d'un naïf... à couper au couteau.

— Comment ! attendu deux mois ?

— Dame ! la lettre est postérieure de deux mois à mon mariage qui date de fin janvier.

Toujours se trémoussant de son rire qui continuait, Monjeuse ajouta moqueusement :

— Si c'était Renaudin qui m'eût écrit, il aurait bien pu le faire par une lettre chargée qui m'aurait rapporté les 600,000 francs de la dot de ma femme... dont il n'avait que faire dans le pays d'outre-tombe.

Mais ce souvenir de la dot envolée, qui lui revenait à l'esprit, fut pour Monjeuse comme une douche d'eau froide. Elle glaça immédiatement sa gaieté. Il retrouva tout à la fois son sérieux et sa rancune contre celui qui l'avait pris pour plastron.

— Tôt ou tard, Legroux, je le jure, me payera son ignoble farce ! maugréa-t-il.

Libois se faisait trop de bon sens pour renoncer à aguicher celui qu'il faisait poser.

— Une farce ? reprit-il. Qui t'affirme que ce soit une farce ?... Tout à l'heure nous parlions de miracle : ne se peut-il pas que la lettre vienne du notaire ?

Monjeuse perdit patience devant cette opiniâtre crédulité qu'il prenait au sérieux.

— Dieu! tu es bête! mon pauvre ami, lâcha-t-il avec un brusque haussement d'épaules.

— Possible! fit le peintre plus têtue que jamais. Moi, à ta place, je sais ce que j'aurais fait.

— Qu'aurais-tu fait?

— J'aurais fait creuser à la place que me désignait Renaudin.

— Pas Renaudin, bêta! Dis Legroux! cria le marquis, agacé par l'entêtement du peintre.

— Legroux si tu veux, articula Libois sur un ton de concession qui exaspéra Monjeuse. Au moins, après la fouille, j'aurais su à quoi m'en tenir!

— Tiens! n'en parlons plus, car, vraiment, tu me ferais sortir des gonds... Ah! sur ma parole! je ne te supposais pas aussi grossièrement gobeur! grinça Monjeuse en se rencoignant dans son angle de wagon.

Mais le « n'en parlons plus » ne faisait pas l'affaire de Libois que la fureur de son ami réjouissait. Après un petit silence, il reprit :

— Il se peut que je sois un gobeur. Mais je pense... et il y aurait une armée devant moi qu'elle ne m'empêcherait pas de penser... la tête

même sur le billot, je penserais encore que la chance à courir de retrouver six cent mille francs vaut bien qu'on se donne la peine de quelques coups de bêche.

Monjeuse se redressa comme un crin, en brailant :

— Mais quand je te répète que c'est une farce, entêté du diable!

— Et moi, je te répète aussi que rien ne prouve que ce soit une farce, insista Libois gravement.

— Oui, pour toi, rien ne le prouve... mais, pour moi, c'est une autre affaire, riposta le marquis sur le ton d'une pitié profonde.

Libois devina qu'il fallait lâcher un peu de fil au hanneton qui l'amusait.

— Au fond, je ne demande pas mieux que d'être convaincu qu'il s'agit d'une farce, dit-il en ayant l'air de baisser pavillon.

— Convaincu, répéta le marquis tout doctoral, tu le serais depuis une heure, si tu n'avais pas lu la lettre en véritable étourneau.

— Ah! bah! fit l'artiste.

— Oui, tu serais observateur pour un sou qu'un détail t'aurait immédiatement frappé.

— Quoi donc?

— La date de la lettre, parbleu! L'as-tu re-

marquée seulement, cette date? La connais-tu?

— Oui, le 1^{er} avril.

— Eh bien, appuya le marquis, avec un air de triomphe et d'un ton interrogateur, est-ce que cette date ne t'apprend rien? N'est-elle pas la date chérie par les mystificateurs?... par les Legroux?

Libois voulait mettre fin au jeu. Il joua donc à l'homme subitement illuminé.

— J'y suis!!! s'écria-t-il; oui, le premier avril!... Legroux a voulu te faire avaler ce qu'on appelle un poisson d'avril.

— Ah! enfin! tu comprends! ce n'est pas malheureux!... Oui, Legroux, un garçon qui manque complètement de sens moral, a trouvé drôle, pour sa sotte plaisanterie, de mettre à profit la fuite de Renaudin me volant plus d'un demi-million... Avoue qu'il choisit mal ses sujets, ce piètre farceur!

Le peintre, pour plaider la cause de Legroux, fit une petite moue pleine d'indulgence et, avec l'accent tout bénin, répondit :

— Oui, oui, je ne dis pas non. Il aurait pu mieux choisir son sujet. Mais n'est-ce pas aux gens de ton intelligence d'en passer aux niais?... Il me semble que pour un simple poisson d'avril...

stupide, je l'avoue... tu prends un peu trop cette farce à cœur.

Le marquis secoua la tête et répondit des plus sèchement :

— Ce n'est pas positivement pour la farce en elle-même que je lui en veux.

* — Pourquoi donc, alors ?

— A cause du moment qu'il a choisi pour commettre sa turpitude.

— Quel moment ?

* — Huit jours après que mon beau-père venait de se faire sauter la cervelle.

— Il ignorait peut-être le suicide ?

— Je lui avait annoncé ce malheur par écrit.

A cette réponse, Monjeuse ajouta en forme de péroraison, car le train venait de s'arrêter en gare :

— Ton Legroux est un polisson !!!

— Ah ! je comprends ta phrase ! s'écria l'artiste auquel un souvenir survint à sa descente de wagon.

— Ma phrase ? Laquelle ?

— Quand, après avoir indiqué à Guéneuc l'endroit, dans le sentier, où doit être enterré le pauvre notaire à quatre pattes condamné à mort,

tu as dit : « Comme ça, Legroux aura presque raison. »

Monjeuse, à ce rappel d'une idée qu'il croyait ingénieuse au superlatif, retrouva sa joyeuse humeur.

— Eh! eh! fit-il, elle est bonne, l'invention, pas vrai? Au moins on pourra appeler l'endroit la fosse du notaire... à quatre pattes près, bien entendu.

Le marquis riait encore de sa plaisanterie dans la rue Saint-Lazare quand il fallut se séparer.

— Parle à madame de Vervins de mon impatience d'être admis chez elle, rappela Libois en lui donnant la poignée de main d'adieu.

— Tu sais ce que je t'ai dit? Deux ou trois jours pour laisser s'évaporer l'odeur de la peinture, et tu feras ton entrée dans la salle à manger restaurée, promit Monjeuse en partant.

Quand Libois se trouva seul, il sourit en se rappelant la conversation du voyage.

— Ce farceur de Legroux lui a vraiment poussé une blague trop forte! se répéta-t-il.

XI

Libcis s'en alla de ce pas particulier au flâneur parisien qui fait ses cent mètres à l'heure pour un peu qu'il rencontre sur sa route quelques boutiques de marchands de bibelots.

De retourner à son atelier, il ne se souciait guère. A quoi bon gravir la montée de Montmartre quand il se sentait si mal dispos au travail? Non, pas de pinceau ni de palette. Son programme était tout fait ; déjeuner chez un ami ; en visiter deux ou trois autres ; baguenauder au bric-à-brac jusqu'à l'heure du train de retour où, tout doucement, il regagnerait la gare après avoir passé, en dernier lieu, chez son marchand de couleurs, pour quelques acquisitions utiles au portrait de la marquise.

Mais en pensant à son marchand de couleurs, le souvenir du fameux prospectus, qu'il avait glissé dans l'enveloppe volée par Maurère, lui revint à la mémoire, et son beau projet de ne pas retourner à l'atelier s'envola aussitôt.

Depuis qu'il avait quitté Clangy, marquise et médecin avaient dû se retrouver. Ils avaient ouvert l'enveloppe, trouvé le prospectus et goûté fort mal la plaisanterie. Alors, comme la veille, le docteur, effrayé de voir son secret en possession d'un tiers, allait prendre un des trains suivants et accourir à l'atelier pour lui réclamer, par menace ou prière, ce compromettant autographe de madame de Monjeuse, si mal remplacé par un tarif de couleurs fines.

— Il faut donc que je sois là pour recevoir sa visite, conclut le peintre qui, séduit par l'espérance qu'il s'amuserait à cette entrevue en sa qualité de larron et demi ayant joué un simple larron, reprit sans hésiter la route de son atelier.

En arrivant chez lui, il donna cette consigne à son domestique :

— Je n'y suis pour personne, entends-tu bien, sauf pour le monsieur qui est venu hier... Tu te le rappelles, n'est-ce pas?

— Oui, ce monsieur si pâle et tant troublé, qui m'a donné deux louis pour être annoncé.

— Précisément. Pour tout autre, porte close... je suis à la campagne. C'est bien entendu ?

— Oui, monsieur, répondit le valet, qui, ancien soldat, savait la valeur d'une consigne.

A quoi tuer le temps en attendant son visiteur ? Libois ne fut pas long à trouver sa distraction. Le marquis et sa belle n'étaient-ils pas au bout du télescope ?

Il entra donc dans le cabinet-observatoire et mit l'œil à son instrument.

Soit que les ouvriers fussent toujours à l'œuvre, soit que l'odeur des peintures achevées ne permît pas encore le séjour de la salle à manger, les deux amants, comme hier, déjeunaient dans le cabinet de toilette.

Ils festoyaient dans cette complète intimité qui permet à chacun de se mettre grandement à l'aise, surtout quand on a pour excuse à son débrillé de toilette que le thermomètre accuse 36 degrés de chaleur à l'ombre.

Monjeuse qui, devant la table, se présentait de face à l'objectif du télescope, avait retiré habit, gilet et cravate. Quant à madame de Vervins, sa mise était beaucoup plus succincte, car le coquet

peignoir avait été jugé trop lourd pour la température. La tenue du moment consistait en une simple chemise à épaulettes, ce qui mettait à nu les épaules splendides et les beaux bras de la Vénus, qui s'offrait de profil à l'examen du peintre.

— Hum ! hum ! lâcha, tout admirativement l'artiste dont l'œil suivait les contours irréprochables que laissait admirer la fine batiste plaquée sur le buste de la blonde.

Cette admiration était si absorbante que le peintre fut d'abord sans entendre le bruit de deux voix qui se disputaient dans son antichambre, mais dont le diapason, montant toujours, finit par éveiller son attention.

— A-t-on jamais vu pareil entêté ! criait une de ces voix, qui était celle du domestique de Libois ; puisque je vous répète encore que monsieur est absent de chez lui, qu'il est à la campagne !

A quoi une autre voix sourde et haletante répondait aussitôt :

— Et moi je vous répète aussi que votre maître est revenu ce matin à Paris.

— C'est possible, mais il n'est pas rentré au logis. Donc vous ne pouvez le voir.

Alors, avec un grondement furieux, la voix étrangère fit entendre ces mots :

— Je te casse les reins, mon garçon, si tu ne me laisses pas passer.

Sans doute que celui qui proférait cette menace devait être homme à la mettre à exécution, car le domestique, peu soucieux d'exposer ses reins, répliqua d'un ton conciliateur :

— Voyons, mon bonhomme, calmez-vous et asseyez-vous là, pendant que je vais voir si, par hasard, monsieur n'est pas rentré.

Tout en écoutant le pas de son domestique, qui arrivait, Libois était en train de se dire :

— Voilà un organe que je connais.

Avant que le valet, entré dans le cabinet au télescope, pût parler, l'artiste prit la parole :

— J'ai tout entendu, dit-il. Quel genre d'homme est-ce ?

— Un paysan.

— Comment ! toi un ancien militaire, quand tu avais ta consigne, as-tu pu céder à une menace ? articula sévèrement Libois. Je t'avais recommandé de ne laisser entrer que ce visiteur, qui, hier, t'a montré une mine tant à l'envers.

Le domestique se permit un demi-sourire et un petit hochement de tête en répondant :

— Si une mine à l'envers est un droit à être reçu, l'individu d'aujourd'hui mérite, autant que celui d'hier que vous le receviez... Ah! si vous voyiez sa face décomposée, ses yeux hagards, son teint livide!... Et, avec ça, un gas qui n'a pas l'air d'humeur commode... J'avais d'abord voulu lui fermer la porte au nez, mais avec son poing... et quel poing!!! qu'il m'a posé là, sur le thorax, il m'a repoussé tout tranquillement et si fortement que j'ai cru un instant avoir affaire à une locomotive que je tentais bêtement d'empêcher d'avancer... Un géant de six pieds, quoi!

Le son de la voix de son visiteur avait déjà frappé l'artiste. Cette désignation du personnage, donnée par son domestique, fit soupçonner aussitôt à Libois quel pouvait être cet homme.

— T'a-t-il dit son nom ? demanda-t-il pour plus ample renseignement.

— Oui, mais je l'ai oublié.

— N'est-ce pas Guéneuc ?

— Oui, oui, Guéneuc! c'est cela!

Pour comprendre comment le jardinier avait pu trouver son domicile, le peintre n'eut qu'à se souvenir que le matin, à l'instigation du marquis qui promettait de lui faire envoyer des gerbes de roses à Paris, il avait donné sa carte de visite à Guéneuc.

— Cet homme ne m'apporte-t-il pas des fleurs ? demanda Libois.

— Pas la moindre, et il n'a pas la figure à cela, je vous le jure ! affirma le valet.

Alors que lui voulait Guéneuc ? Pourquoi avait-il usé si vite de l'adresse donnée ? Quel fait s'était donc produit au château, après le départ de Monjeuse, qui eût fait accourir le jardinier à Paris ?

Au lieu de se creuser la tête à la poursuite d'une série de pourquoi, plus simple et, surtout, plus court était de recevoir le géant.

— Amène-le-moi dans mon atelier, commanda Libois à son serviteur.

Après être sorti de son cabinet-observatoire, l'artiste venait de fermer la porte qui le séparait de l'atelier quand apparut Guéneuc.

Le colosse, livide, tremblant, était en proie à une émotion violente. Dès son entrée, il parcourut l'atelier d'un œil hagard, puis d'une voix haletante :

— M. le marquis n'est-il donc pas ici ? Je croyais l'y trouver. Savez-vous où je pourrais le rejoindre ? Vous a-t-il dit où il se rendait ? Il faut que je le rejoigne au plus vite... que je le prévienne, dit-il coup sur coup.

Envoyer Guéneuc relancer le marquis chez madame de Vervins, le peintre n'y pensa pas un seul instant. Qu'il allât lui-même porter à Monjeuse cette nouvelle qui bouleversait le jardinier tant pressé de retrouver son maître, était plus dans les choses possibles et prudentes.

Mais, d'abord, il fallait savoir de quoi il était question, en faisant parler Guéneuc.

— Je me suis séparé de M. de Monjeuse en arrivant au débarcadère, annonça-t-il. C'est là que nous devons nous retrouver à l'heure du train du départ. J'ignore entièrement où ses affaires devaient le conduire.

Guéneuc eut un violent mouvement d'impatience.

— Croyant trouver notre maître chez vous, j'étais accouru tout droit ici, dit-il.

Ensuite, avec un air de méfiance :

— Vrai ! fit-il, vous ignorez où peut être allé M. le marquis ?

Et, d'une voix qui frémissait, il ajouta :

— Il faut que je l'avertisse avant tout le monde... Lui seul doit décider de ce qu'il faut faire.

Pour Libois, il était de toute évidence que le jardinier était sous le coup d'une sorte d'épouvante. Quelle en était la cause ?

— Ce que vous avez à apprendre à M. de Monjeuse est-il chose si pressée que vous ne puissiez attendre jusqu'à l'heure du train, où vous êtes certain de rencontrer votre maître à la gare? demanda l'artiste tâtant le terrain pour amener une confidence.

Et en lui-même :

— Ce sauvage a probablement découvert aujourd'hui les frasques de la marquise avec le docteur, et il a hâte d'en avertir le mari, pensa-t-il

Mais cette supposition n'avait rien qui justifîât cette terreur éprouvée par le jardinier. Il fallait donc chercher ailleurs. Pour lancer son plomb de sonde, Libois avança cette question :

— C'est madame la marquise qui vous a expédié à la recherche de son époux!

-- Non. Elle ne sait rien. Je suis parti comme un fou, sans prévenir personne, aussitôt après ma découverte, répondit Guéneuc sans trop réfléchir à sa fin de phrase.

Cela dit, il demeura muet et sombre, le regard vague, semblant réfléchir.

Puis Libois l'entendit qui, bien lentement, murmurait à mi-voix :

— Mais alors je l'accusais à tort. Si ce n'est pas lui, qui donc?

Cette réflexion, qu'il ne croyait pas avoir dépassé ses lèvres, dut allumer la colère du géant, car Libois, qui observait, le vit serrer les poings avec rage.

Nous l'avons dit, l'artiste tâtait le terrain. Après avoir fait buisson creux en parlant de la marquise, il essaya d'un autre biais.

— Ainsi, reprit-il, vous avez quitté le château avant d'avoir exécuté l'ordre que vous avait donné M. de Monjeuse ?

Guéneuc le regarda d'un œil qui semblait demander de quoi il était question. Ce que voyant Libois, qui faisait allusion au chien voleur condamné à mort, imita le geste d'un homme qui, de son fusil, couche en joue le gibier et, joyeusement, lâcha :

— Paf !... A bas, le notaire !

A ce mot, Guéneuc se redressa comme secoué par une commotion électrique et, tout pantelant, le visage décomposé par l'effroi, répéta d'une voix convulsive :

— Le notaire ! le notaire ! le notaire !

Alors, tout éperdu, encore frémissant de son être entier, il s'écria :

— Je vais tout vous dire, monsieur Libois. Vous êtes un ami de mon maître. Vous me conseillerez.

Dans la crainte que l'intonation trop curieuse de sa voix fit hésiter la franchise du colosse, Libois se contenta de donner de la tête un signe d'acquiescement qui promettait les conseils réclamés.

Mais, paraît-il, son secret étouffait Guéneuc, car, sans plus hésiter, il prononça d'un ton frémissant :

— Le notaire est mort !

S'être fait d'avance une joie d'entendre le récit de quelque bon gros scandale concernant la marquise et le docteur, pour n'en arriver qu'à apprendre la mort d'un chien destiné au coup de fusil, il y avait là un sujet de fort désappointement pour Libois. Ce fut donc avec un accent de moquerie un peu aigre qu'il reprit :

— Ah ! le notaire est mort?... Mais je n'ai pas un seul instant douté qu'il pût éviter son sort, connaissant votre adresse au fusil.

Guéneuc remua la tête, puis lentement :

— Ce n'est pas de ce notaire-là que je parle, dit-il.

Cette fois, l'artiste dressa l'oreille et, en fixant Guéneuc dans les yeux, il demanda :

— Alors, de quel autre notaire ?

— De M. Renaudin, prononça le colosse en pâlissant ; du notaire qui avait disparu.

A cette réponse, une supposition vint à l'esprit de Libois. Ne s'était-il pas trompé sur la nature du trouble auquel il voyait le jardinier en proie? Ce qu'il avait pris pour de l'épouvante n'était-il pas plutôt une immense fureur concentrée, une rage indicible de voir échapper à sa vengeance l'ennemi dont il venait d'apprendre la mort. Ce fut dans ce dernier sens qu'il posa sa question :

— Ah! Renaudin est mort? Comment le sait-on? Quelqu'un a-t-il fini par découvrir en quelle retraite il avait fui?

— Il n'avait pas fui bien loin, prononça Guéneuc d'une voix étranglée.

Ensuite, après un effort pour rassembler tout son courage, il continua :

— Je venais donc de le tuer...

— Qui? Renaudin??? s'écria l'artiste qui tressauta, croyant, à ces mots, que le hasard avait enfin mis le notaire séducteur en présence du mari trompé qui avait juré sa mort.

— Non, fit sèchement Guéneuc, je parle du chien.

Cette réponse calma l'émoi du peintre.

— Bon! pensa-t-il, c'est le chien à présent... Tantôt le notaire, tantôt l'animal... Evidemment

il divague. Quel coup de marteau a-t-il donc reçu sur la tête qui lui trouble ainsi les idées?

Cependant le colosse avait continué :

— Après avoir abattu le chien, je le pris et, suivant les ordres de M. le marquis, je le portai à l'endroit qui m'avait été désigné pour l'enterrer.

— Oui, je sais, dans le sentier.

— Arrivé à la place fixée, continua Guéneuc, je pris la bêche que j'avais déposée là, d'avance, le matin, et je me mis à creuser. A ma seconde bêche, je m'arrêtai tout surpris...

— Pourquoi? demanda Libois qui, depuis une seconde, se sentait gagné par une curiosité inquiète.

— Parce que, depuis des années que je remue la terre, je ne suis pas sans m'y connaître. Or, après les deux coups de bêche qui avaient enlevé le dessus du terrain, la croûte de la surface, je reconnus aussitôt que, dessous, la terre était molle sous le fer, nullement tassée... en un mot qu'elle avait été fouillée depuis peu. Tout récemment, quelqu'un avait dû creuser là un trou, qu'il avait ensuite comblé. Ma première pensée à cette découverte fut celle-ci : « Je vais trouver le fusil de Coutençon. » — Coutençon, faut vous dire, est un braconnier qui, il y a six semaines, s'est fait

pincer dans le parc par les gardes... On était à l'affût pour le cerner. A son coup de fusil, le cercle s'est rétréci autour de lui. Probablement que Coutençon s'était aperçu qu'il ne pouvait s'échapper et qu'il avait pris ses mesures pour que son fusil ne fût pas confisqué, car, lorsqu'on lui a mis le grappin dessus, on l'a trouvé se promenant les deux mains dans ces poches... pas de fusil à lui enlever... C'était la quatrième récidive, il en a eu pour ses six mois. — Voilà donc pourquoi je m'imaginai avoir découvert la cachette où Coutençon avait mis son fusil pour venir le reprendre à sa sortie de prison.

— Et vous avez trouvé le fusil ? demanda Libois pour couper court aux détails du narrateur qu'il trouvait trop prolix.

Sans répondre à la question, le géant poursuivit :

— Vous comprenez avec quel entrain je me mis à creuser, car je risais de la surprise que je préparais à Coutençon quand, au lieu de son fusil, il déterrerait un chien mort... Tout à coup ma bêche rencontra une résistance...

— Et... ? fit Libois avec une impatience nerveuse, en voyant Guéneuc s'interrompre pour essuyer avec la manche de sa blouse la sueur qui

avait subitement mouillé sa face devenue livide.

Le colosse, après une crispation de la gorge pour ramener un peu de salive dans sa bouche desséchée, reprit d'une voix qui frémissait :

— C'était cette résistance qu'oppose un corps flasque... Alors, sans savoir pourquoi, j'eus peur, mais je n'en continuai pas moins ma tâche. Au lieu de creuser à plein fer, j'enlevai la terre à pelletées plates... Cinq minutes après j'avais mis une tête d'homme à découvert...

A mesure que le jardinier avait parlé, Libois, qui écoutait assis, s'était dressé sur pied blême et haletant.

— Et...? répéta-t-il encore, mais cette fois péniblement.

— Le temps avait commencé son œuvre de destruction. Pourtant, à cette figure ravagée, je reconnus aussitôt le notaire Renaudin, prononça Guéneuc d'une voix à peine intelligible.

Puis ce fut tout.

Les deux hommes restèrent muets en face l'un de l'autre, chacun en proie à une sorte de torpeur causée par l'émotion.

Mais, durant cette espèce de paralysie du corps, le cerveau travaillait ferme chez Libois.

— La lettre de Legroux ! La lettre de Legroux !

se répétait-il en songeant à cet écrit que le matin il avait traité de plaisanterie.

Ainsi donc, elle disait vrai, cette lettre que Monjeuse prenait pour un poisson d'avril?

Pas un instant la pensée de Libois n'eût s'appesantit à se demander comment Legroux avait connu le drame, ni ne s'arrêta sur la forme burlesque qui avait été donnée à la révélation. Tout droit, elle alla de l'effet à la cause. Pourquoi avait-on assassiné Renaudin?

Le prétendu « poisson d'avril » répondait à cette question. Renaudin sortait de la soirée du contrat; il était porteur des 600,000 francs de la dot de madame de Monjeuse. C'était donc le vol qui avait poussé le bras du meurtrier.

Oui, mais quel était l'assassin?

A qui le vol avait-il profité?

Quel misérable, après avoir tué et dépouillé le notaire, l'avait enterré dans ce sentier?

Immédiatement, à l'esprit de Libois, se présenta une réponse à chacune de ces questions.

Pourquoi le docteur Maurère, avec une sorte de terreur, avait-il toujours refusé de passer par ce sentier? N'était-ce pas là l'indice d'un assassin n'osant approcher de l'endroit où il a caché sa victime?

Pourquoi ce voyage qu'il allait faire et qu'il avait suspendu parce que madame de Monjeuse avait voulu le suivre? N'était-ce pas la fuite d'un meurtrier qui se sent menacé?

Donc Maurère avait tué. Donc il avait volé.

Ce qui donnait à Libois cette certitude, c'est que sa mémoire lui rappelait textuellement une phrase de Monjeuse alors qu'il lui fournissait : les premiers renseignements sur celui qu'il appelait « l'ours ».

— « Drôle de chose que la vie ! Juste au moment où mon coquin de notaire m'enlevait six cent mille francs, le bien-être entra dans la caisse de Maurère, deux jours après mon mariage, par la mort d'une tante » avait dit Monjeuse en expliquant la fortune du docteur.

Ensuite le marquis n'avait-il pas ajouté en parlant de l'humeur sombre de l'ours :

— « Les écus de la tante, au lieu de l'égayer lui ont assombri le caractère. Il vous a une figure qui navre l'âme... J'en suis quelquefois à me demander s'il n'est pas torturé par un chagrin ou un remords. »

Oui, le marquis avait raison. C'était le remords de son crime qui tourmentait Maurère.

Et Libois en arriva à cette conclusion :

— Maurère a assassiné le notaire !

Alors, sortant de la méditation qui l'avait absorbé au point qu'il avait oublié Guéneuc, il se demanda, en voyant celui-ci sombre et pensif, debout à quelques pas :

— Sait-il quel est l'assassin ?

Il s'approcha du jardinier, et, comme il étendait la main pour le toucher à l'épaule, afin de le tirer de sa rêverie noire, il l'entendit qui murmurait avec une intonation féroce :

— Si ce n'est pas Renaudin, qui donc?... Oh! celui-là, quand je le connaîtrai...

Cette phrase surprise, Libois comprit sans peine à quoi songeait le géant.

— Diable! se dit-il, le tigre cherche sa proie... Renaudin était pour lui une fausse piste. Le voici qui va se remettre en chasse sur une autre voie... Gare au chéri de sa femme !

Au contact de la main du peintre qui se posait sur son épaule, Guéneuc secoua sa torpeur.

— Hein! quoi? fit-il sèchement.

Mais avant que Libois pût lui parler, le domestique du peintre entra dans l'atelier, vint à son maître, et après l'avoir tiré à l'écart, lui souffla à l'oreille :

— Il est là.

— Qui? demanda l'artiste dont l'esprit troublé servait mal la mémoire.

— Le monsieur que j'avais la consigne de recevoir seul aujourd'hui... le monsieur pâlot d'hier... qui avait la mine tant à l'envers... enfin celui que vous attendiez, vous savez bien?

— C'est Maurère! A-t-il appris la découverte du cadavre? se demanda Libois en tressaillant.

Le domestique avait-il encore reçu deux louis qu'il tenait à bien gagner? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il qu'il ajouta en insistant :

— Monsieur fera bien de le laisser entrer, car il a la face encore plus chambernée qu'hier.

En une seconde, le parti de Libois fut pris : recevoir l'assassin, lui arracher l'aveu de son crime et, en cas de résistance, le confronter avec Guéneuc qu'il fallait d'abord faire disparaître.

— Mon garçon, dit-il au jardinier, une visite qui m'arrive me force à vous demander d'attendre un peu que nous ayons décidé ensemble ce que la découverte du cadavre nous commande de faire... Je vais congédier au plus vite mon visiteur, et je serai tout à vous... Tenez, entrez-là pour quelques minutes.

Pressé de recevoir Maurère, qui aurait vu le jardinier s'il faisait sortir ce dernier par la porte

de l'atelier, Libois, sans y réfléchir, poussa vive-Guéneuc dans le cabinet-observatoire.

Le premier objet qui frappa le regard du colosse dans cette retraite, où venait de l'enfermer l'artiste, fut l'énorme télescope.

— C'est d'une autre taille que la lorgnette dont je me servais quand j'étais dans les douanes... Quelquefois les plus gros outils ne sont pas toujours les meilleurs, pensa-t-il en s'approchant du télescope.

Et l'ancien douanier, pour vérifier son dire, mit l'œil à l'oculaire de l'instrument.

XII

Sans doute Maurère, avant d'entrer dans l'atelier, avait fait un appel énergique à sa volonté pour secouer cet abattement dont avait parlé le domestique de Libois, car il avait retrouvé un calme que démentaient un peu, pourtant, ses yeux brillants de fièvre et un léger frémissement des lèvres.

De plus, il avait la joue sillonnée par une longue raie sanglante.

— C'est une chevrotine du fusil de Guéneuc qui lui a balaféré le visage de la sorte, pensa aussitôt le peintre en se rappelant la scène de la nuit dernière.

Cependant il présentait un siège au docteur

qui s'y laissa tomber en homme rompu par un harcèlement physique et moral.

— Venez-vous encore aujourd'hui, cher monsieur, me demander, comme hier, quelle a été, pendant notre voyage de ce matin, l'humeur du marquis de Monjeuse ? demanda ironiquement l'artiste.

Tout en parlant, Libois examinait le médecin. Malgré le trouble secret qui torturait ce dernier, et qui pouvait s'attribuer à l'angoisse du meurtrier qui se sait découvert, le peintre, bien que tout accusât Maurère, sentit en lui quelque chose plaider pour le docteur.

— Est-il bien l'assassin du notaire, se demandait-il avec doute.

A la question du peintre, Maurère, au lieu de répondre tout de suite, s'était un instant recueilli pour chercher son début, et probablement qu'il s'était résolu à prendre, comme on dit, le taureau par les cornes, car, au lieu de ruser, il alla tout droit au but en répliquant :

— Monsieur Libois, hier soir, au moment de nous mettre à table chez M. de Monjeuse, alors que vous me demandiez ce qui vous avait valu ma visite de la journée, j'ai eu grand tort de jouer au fin avec vous. J'aurais dû comprendre qu'il est

des circonstances où on ne doit pas hésiter à confier un secret à l'honneur d'un galant homme.

Cette amende honorable qui lui était faite ajouta un bon point de plus, en faveur du médecin, à l'indulgence de Libois qui se répéta avec une hésitation plus accentuée :

— Est-ce bien lui l'assassin du notaire ?

Maurère, après une courte pause, reprit :

— Veuillez m'écouter...

Pendant qu'il était en veine d'indulgence, Libois voulut éviter au médecin le pénible embarras d'une confession. Il l'interrompit d'un geste de main en disant :

— Inutile, docteur, j'ai deviné tout. La nuit de l'orage, j'avais vu madame de Monjeuse traversant les jardins sous un torrent de pluie. Aussi le matin, quand, moi le premier, j'ai trouvé, sur le marbre du somno cette lettre qui attendait le réveil du marquis, j'ai compris aussitôt qu'elle contenait l'adieu d'une épouse partie de la demeure conjugale.

Maurère avait écouté, les yeux baissés, immobile, sans aucun jeu de physionomie qui niât ou qui confirmât ce que disait le peintre. Aussi ce dernier, que cette attitude piquait au jeu, continua avec une pointe d'ironie :

— La nuit dernière, docteur, je ne dormais pas quand vous avez pénétré dans ma chambre. J'ai pu admirer votre adresse à ouvrir les fenêtres, votre légèreté à vous glisser dans l'ombre, votre habileté à escamoter des papiers... Vous avez déployé là bien des talents pour une expédition qui devait vous rapporter un mince butin.

Et, se mettant à rire de souvenir :

— Oui, fort mince butin, répéta-t-il, et je vois d'ici certaine dame, qui doit avoir été fort penaude de s'être levée si matin pour me jouer la comédie, quand elle a ouvert l'enveloppe que vous lui rapportiez... Le prospectus d'un marchand de couleurs, c'était un bien modeste cachet pour payer une telle actrice.

Le médecin eût dit une parole, fait un geste, fût sorti de son immobilité, que Libois, à coup sûr, eût abrégé la scène. Mais, ce mutisme l'agaçant, il se montait peu à peu à l'aigreur et, en son esprit, à l'indulgence première avait succédé une réaction mauvaise. Dans l'ami de madame de Monjeuse, il arrivait insensiblement à voir le meurtrier du notaire.

— Je vais t'obliger à te secouer, maître Soliveau, se disait-il.

Done, plus acerbe, il continua :

— Nous avons, cher monsieur, joué à nous trois le proverbe : *Faute de s'entendre*. Pendant que vous brûliez de reconquérir certain autographe, moi, j'étais désireux de vous le rendre... C'était pour cela que, dans la crainte qu'il ne revînt encore dans les mains du mari, je l'avais retiré de l'enveloppe que vous avez dérobée.

Ce disant, Libois avait mis la main à sa poche dont il tira le papier.

— Cet écrit de madame de Monjeuse, reprit-il, le voici... et je suis prêt à vous le rendre.

Cette fois, Maurère leva les yeux et dans son regard brillait la reconnaissance.

Il étendit une main frémissante en balbutiant d'une voix émue :

— Merci ! merci !

Par malheur, nous l'avons dit, le peintre n'était plus dans les mêmes dispositions. Pour lui, cet homme, qui gardait le silence pour n'avoir pas à prononcer le nom d'une femme et pour laisser à la délicatesse du peintre le plaisir de l'avoir sauvée, n'était plus que l'assassin de Renaudin, un scélérat qu'il allait surprendre par un coup de théâtre.

Au moment où le docteur avançait la main vers le papier que lui présentait Libois, celui-ci le retira en disant :

— Oui, je suis prêt à vous rendre cet écrit... mais à une condition.

Maurère, saisi par une appréhension subite, qui lui paralysait la parole, l'interrogea d'un regard anxieux. Le peintre ajouta en ricanant :

— Oh ! ne vous effrayez pas. Ma condition n'est pas de celles qui ruinent un homme. Elle est des moins coûteuses... Elle consiste à réclamer de vous un tout petit renseignement qui, pourtant, suffira pour contenter une énorme curiosité qui me t'ent.

Le médecin devina vilaine anguille sous roche ; mais, disposé à tout pour recouvrer la lettre de madame de Monjeuse, il parvint à dire d'une voix calme :

— Vous êtes sûr qu'il me soit possible de vous fournir ce renseignement ?

— Il n'y a même que vous qui puissiez me le donner.

— Alors, parlez.

Libois le regarda bien en face, puis en traînant ses paroles :

— Apprenez-moi donc, dit-il, pourquoi vous avez tant de répugnance à prendre certain sentier qui, dans le parc de Monjeuse, conduit à cent pas de chez vous.

L'effet de ces mots fut foudroyant sur le médecin. Son visage se contracta douloureusement, ses yeux s'emplirent d'épouvante et il répéta d'une voix étranglée :

— Le sentier ?

— Oui, insista gouailleusement Libois, ce sentier où, entre le onzième et le douzième chêne, à main droite, se remarque une butte de terre.

A ces détails donnés, qui devaient avoir pour lui un sens terrible, Maurère se redressa convulsivement. Ses lèvres s'agitèrent sans prononcer un mot, tant l'effroi le serrait à la gorge.

Puis il tomba évanoui sur son siège.

— C'est lui qui a assassiné Renaudin, se dit Libois convaincu par l'épreuve.

Ensuite, avec un étonnement subit :

— Alors, se demanda-t-il, pourquoi Legroux, qui connaissait le meurtre et le vol, n'a-t-il pas dénoncé le coupable, au lieu d'écrire sa lettre stupide ?

Sur ce, il portait la main au cordon de sonnette pour appeler son domestique qui l'aiderait à rappeler Maurère à lui, quand, tout à coup, dans l'antichambre, se fit entendre le bruit d'une courte lutte, suivie d'un cri, puis du fracas d'une porte violemment refermée.

Aussitôt le domestique, que Libois allait sonner, entra comme une bombe dans l'atelier, une main sur son nez en hurlant :

— Je suis défiguré pour la vie ! il m'a aplati le nez ! Tenez, monsieur, regardez ! Je suis certain que je n'ai plus qu'un pain à cacheter au milieu du visage.

Pour aplati, le nez était loin de l'être. Tuméfié à l'extrême, il était, au contraire, en train de tourner au ballon.

— Qui diable t'a arrangé de la sorte, mon garçon ? demanda Libois retenant son rire.

— Qui ? Parbleu ! la bête brute !

— Quelle bête brute ?

— L'animal féroce que vous aviez enfermé dans votre observatoire en lui recommandant de vous attendre.

— Comment ! tu l'as laissé partir ? s'écria le peintre rappelé au souvenir de Guéneuc.

— Mais un bataillon d'éléphants n'aurait pas suffi pour l'arrêter... Oh ! j'aurais voulu vous y voir à le retenir, ce mastodonte-là !!! Avec ça qu'il était dans une fureur qui triplait ses forces.

— En fureur ! Pourquoi ?

— Voilà ce que je n'ai eu ni le temps, ni surtout l'envie de lui demander, car il vous avait une mine

furibonde, des yeux rouges et un grincement de dents qui ôtait toute idée de lier conversation avec lui... Je crois la voir encore, sa figure de tigre en rage, quand je m'étais adossé à la porte pour l'empêcher de sortir, et que je lui disais : « Puisque monsieur vous a dit de l'attendre... attendez donc ! » Il m'a répondu par un rugissement et, boum ! j'ai cru que l'église Notre-Dame me tombait sur le nez.

Et le domestique se tâta le nez en piaillant avec désespoir :

— Je dois en faire mon deuil, je le perdrai ! Il m'était si utile au-dessus de ma bouche ! Moi qui n'aime pas l'ail, il me prévenait !

— Va le tremper dans l'eau fraîche, après quoi tu le tiendras, une minute, serré entre ces deux pièces de cent sous, conseilla Libois en lui glissant dix francs dans la main.

Après quoi il le poussa en disant :

— Pars vite et reviens, car j'ai besoin de toi.

Avant de refermer la porte, le domestique lâcha ces derniers mots.

— Ah ! il m'en souviendra de ce Guéneuc !

— Guéneuc ! répéta-t-on derrière Libois qui se retourna vivement.

Le nom avait été prononcé par le docteur Mau-

rère, qui avait repris ses sens durant la scène dont il avait entendu la fin.

Pendant qu'il était en train de confondre le misérable assassin, Libois lui fit bonne mesure.

— Oui, reprit-il durement, Guéneuc qui, depuis ce matin, court après M. de Monjeuse pour lui apprendre qu'il a déterré dans le sentier le cadavre du notaire Renaudin.

L'artiste, à cette nouvelle, s'attendait à voir se doubler la terreur du coupable. A son grand étonnement, il n'en fut rien. Une sorte de lueur joyeuse passa aussitôt, rapide, dans le regard du docteur.

— Espère-t-il donc n'être pas soupçonné du crime ? se demanda l'artiste.

Et il s'empessa d'ajouter à haute voix :

— On connaît même l'assassin, car le meurtre a eu un témoin.

— Un témoin ! répéta Maurère en tressaillant.

— Oui, M. Legroux.

— Je ne crois pas, dit lentement le docteur.

— Et moi, j'en suis certain, car M. Legroux... en une lettre burlesquement stupide, je l'avoue... en avait prévenu M. de Monjeuse.

Le docteur parut se recueillir, puis en secouant la tête il répliqua lentement :

— Ce n'est pas M. Legroux qui a écrit cette lettre au marquis de Monjeuse.

— Qui donc, alors ?

— C'est moi, dit Maurère.

Cette révélation était vraiment si imprévue que Libois crut avoir mal entendu.

— Vous ? redit-il.

— Moi-même, affirma le docteur, et pour que vous en soyez convaincu, je vais vous en répéter la teneur.

Mot par mot, Maurère récita le contenu du billet, attribué par le marquis à Legroux, que l'artiste avait lu le matin même.

Et il termina en disant :

— J'ignore pourquoi M. de Monjeuse n'a pas tenu compte de cet écrit.

— Pourquoi ? fit vivement l'artiste. Parce que le marquis... et j'avoue qu'à sa place j'aurais peut-être agi de même... a cru à une plaisanterie, à un poisson d'avril.

A ces deux derniers mots, Libois s'arrêta soudainement, en homme qu'une réflexion éclaire, puis il se frappa le front en s'écriant :

— Mais, à propos de poisson d'avril, j'y pense!!! Vous révélez que Renaudin a été assassiné en sortant de la séance du contrat, c'est-à-dire la

veille du mariage. Or Monjéuse s'est marié fin janvier, je crois?

— Oui, le 28 janvier.

— Alors, comment se fait-il que vous ayez attendu deux mois après le crime pour le dénoncer, puisque votre avis est daté du 1^{er} avril?

Comme le docteur hésitait à répondre, Libois se hâta d'avancer cette supposition :

— Est-ce que vous n'avez connu ou découvert le crime que deux mois plus tard?

— Non, dit lentement Maurère, j'ai connu le meurtre au moment même où il a été accompli... J'ai une raison pour l'affirmer.

— Laquelle?

— C'est que l'assassinat a été commis devant mes yeux.

— Oh! oh! fit Libois ahuri par un tel aveu.

Maurère lut dans le regard stupéfait de l'artiste l'accusation qu'il contenait.

— Sur mon honneur, monsieur Libois, je ne suis pas complice du crime... J'en ai été témoin seulement, je vous le jure! articula-t-il d'une voix qui vibra de sincérité.

— Mais alors, pourquoi n'êtes-vous pas venu au secours de la victime? s'écria l'artiste.

Maurère garda le silence.

Le peintre crut à un acte de lâcheté.

— Admettons que vous ayez eu peur, dit-il.

Sans voir que le médecin venait de pâlir à ces mots qui accusaient son courage, Libois poursuivit son interrogatoire :

— Connaissez-vous le coupable ?

— Oui, dit le docteur.

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas dénoncé dès le lendemain ?

Maurère eut un moment d'hésitation ; puis d'un ton décidé :

— C'est mon secret, dit-il.

— Ah ! fit Libois déconcerté.

Mais revenant à l'assaut :

— La raison qui vous fermait la bouche au moment du crime n'existait donc plus deux mois plus tard, quand vous avez adressé le billet à Monjeuse ?

Le docteur fit de la tête un signe négatif.

— Pourquoi encore, au lieu de cette forme burlesque que vous avez donnée à votre avis, n'avez-vous pas, en même temps que vous révéliez le crime au marquis, nommé le coupable ?

— C'est toujours mon secret, répéta Maurère du même ton résolu.

— Bon ! fit Libois impatienté par cette réponse.

Mais la découverte du cadavre va faire accourir la justice et elle parviendra à connaître l'assassin.

— Oui, mais je n'aurai pas contribué à le faire connaître, répondit le docteur.

Et après un petit temps :

— Et puis, aujourd'hui..., ajouta-t-il avec un geste qui disait clairement que le coupable n'avait plus à craindre la justice.

— Est-il donc à l'abri des poursuites? demanda Libois.

— Complètement.

Le peintre, nous l'avons dit, était un garçon nerveux. Ces réticences et ces demi-aveux l'avaient impatienté. Ce fut avec une gouaillerie hargneuse qu'il reprit :

— A votre aise, cher monsieur! Aidez ou n'aidez pas la justice, c'est votre affaire... et d'autant mieux votre affaire que c'est probablement, vous qu'on s'en prendra.

— A moi? répéta le docteur. En quoi puis-je donc donner prise à une accusation?

— Par la déclaration de Monjeuse. Aussitôt que Gréneuc l'aura averti de la découverte faite par lui dans le sentier, le marquis, à son retour au château, va convoquer maire, juge de paix, gendarmes, juge d'instruction, qui se mettront à

l'œuvre. Tous, sur la déclaration de Monjeuse qui ne manquera pas d'en causer, vous demanderont pourquoi vous refusiez de passer par le sentier... « Répugnance de fouler aux pieds le cadavre de celui que vous saviez enterré là », leur répondrez-vous. Mais les juges vous diront à leur tour : « Si vous saviez que le cadavre était en cet endroit, pourquoi avez-vous gardé le silence ? » Croyez-vous qu'ils se contenteront de votre réponse de tout à l'heure : « C'est mon secret ? » Non, n'est-ce pas ? Donc, s'ils ne vous suspectent pas d'être l'assassin, ils se féliciteront tout au moins d'avoir mis le grappin sur un complice.

Maurère haussa dédaigneusement les épaules en répondant :

— Au moins faudrait-il prouver un intérêt quelconque de ma part à la mort de Renaudin.

— Ouais ! n'est-ce que cela ? fit ironiquement le peintre. Alors ces messieurs, qui ont la rage de chercher à qui le crime a profité, vous demanderont encore pourquoi, le lendemain ou surlendemain du vol de 600,000 francs, dont l'assassiné était porteur, vous êtes devenu tout à coup riche.

— Mais par la mort d'une tante qui m'avait fait son héritier, dit vivement le docteur.

Au lieu de se contenter de cette réponse, le peintre appuya sur la corde en ajoutant :

— Car, en fin de compte, il faut bien qu'on arrive à savoir ce que sont devenus les 600,000 fr. que Renaudin venait de recevoir de M. Bergeron, le père de la très prochaine marquise de Monjeuse. On ne va plus pouvoir, à présent, l'accuser d'être en train de faire valser les écus pour la femme Guéneuc, ce pauvre notaire !

Ce disant, Libois eut un soupçon.

— Oh ! oh ! fit-il, ne se peut-il pas que ce soit la femme du jardinier qui ait fait le coup ? Vous qui prétendez connaître l'assassin, me direz-vous non ?

— La femme Guéneuc est innocente, je vous l'affirme, dit Maurère.

— Cependant sa disparition ?

— Oui, elle coïncidait avec celle de Renaudin, je le sais, mais elle ne s'y rattachait en rien...

— Monjeuse m'a affirmé ne l'avoir jamais connue et ne pouvoir me donner sur elle aucun renseignement.

— C'est vrai. Le marquis n'est entré au château que vingt-quatre heures après la fuite de la femme Guéneuc.

— Vous l'avez connue, vous ?

— Oui.

— Etait-elle jolie ?

— Une fort belle blonde.

En attendant parler de blondé, Libois pensa à l'autrè, à celle qu'il tenait au bout de son télescope et qui, à cette heure, déjeunait, en toilette des plus légères, avec le marquis dans le cabinet de toilette.

— La Guéneué ne devait pas être aussi jolie que cette blonde-là, pensa-t-il.

A ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrit et, tenant toujours son nez dans un mouchoir, le domestique de Libois fit son entrée.

— Qui t'a appelé ? que veux-tu ? demanda sèchement le maître.

— Mais j'obéis aux ordres de monsieur qui m'a commandé de revenir après avoir trempé mon nez dans l'eau fraîche.

— Ne l'as-tu pas plutôt trempé dans le vin ?

— Oh ! monsieur peut-il croire !, fit d'un ton froissé le valet, sans se douter qu'il était trahi par son haleine.

Le brave garçon avait été écorner chez le marchand de vin une des deux pièces de cent sous données par Libois.

— Tu as mis le temps à le faire tremper, ton nez, reprit l'artiste,

— Pas assez pourtant, monsieur, pas assez, car l'enflure n'a pas diminué. Le concierge, qui a poussé un cri d'horreur en le voyant, m'a dit qu'il y a un herboriste, rue Caumartin, qui vend une herbe excellente pour mon cas.

Libois connaissait son domestique, il le savait homme à ne pas se contenter d'être à demi pom-pette. Une fois qu'il avait levé le coude, il lui fallait le chargement complet. Il comprit que le blessé voulait aller reprendre son traitement chez le marchand de vin.

— Va donc chez ton herboriste, accorda-t-il.

— Rue Caumartin, rue Caumartin, répéta le valet en insistant. Je prie monsieur de remarquer que cette rue n'est pas tout à côté et qu'il se peut que, pour aller et venir, je sois au moins deux heures absent.

L'ivrogne, on le voit, tenait à se ménager une longue séance.

Sachant par avance que, dans deux heures, son domestique ne serait plus capable du moindre service, Libois, qui tenait à rester seul avec le docteur, lui fit bonne mesure.

— Mon brave garçon, dit-il, dans ton état de

souffrance, trop de précipitation peut amener la fièvre. Va-t'en donc à tous petits pas. Prends bien ton temps. Pour aller rue Caumartin et en revenir, je te donne jusqu'à demain.

— Entendre, c'est obéir, dit respectueusement le domestique qui se dirigea vers la porte.

Avant de sortir, il crut devoir se rendre intéressant. L'espoir, qui ne s'éteint jamais au cœur de l'homme, lui disait qu'à geindre il gagnerait peut-être encore une pièce de cent sous.

— Ah ! fit-il, peut-on frapper de cette force-là ! Je suis certain qu'il m'a rentré l'os du nez dans la cervelle !... Si, au moins, je lui avais dit ou fait quelque chose, j'aurais compris la fureur de ce Guéneuc.

— Ah ça ! il était donc bien furieux ? demanda Libois qui, connaissant son valet porté à l'exagération, n'avait pas pris trop au sérieux l'histoire du départ de Guéneuc.

— Furieux ! répéta le domestique ; ce n'est pas assez dire... Dites fou féroce !... Un tigre en démente ! La figure d'un homme qui va faire un malheur !

Sur ce, le valet salua et sortit pour s'en aller vraiment rue Caumartin, chez un marchand de vin dont le concierge lui avait vanté certain petit

vin blanc qu'on ne trouvait que là et qui, disait le prôneur, vous faisait croire que tous les anges du paradis vous pleuraient dans la bouche.

— Quand j'ai fait entrer Guéneuc dans le cabinet, il était calmé. Pourquoi donc est-il devenu si subitement furieux ? se demanda Libois à l'instant où la porte se refermait sur l'ivrogne.

XIII

Pendant le colloque du maître avec son domestique, le docteur s'était tenu muet sur son fauteuil, n'entendant pas un mot de ce qui se disait, tout absorbé en ses méditations sur le péril dont le menaçait la découverte du cadavre de Renaudin.

Libois revint donc à lui.

Malgré les lacunes que le médecin avait refusé de combler dans ses explications, l'artiste, depuis que Meurère avait parlé, ne pouvait se résoudre à reprendre son soupçon qu'il fût l'auteur ou le complice de l'assassinat du notaire.

— Après tout, pensait-il, cela le regarde. Il sera peut-être moins discret avec la justice, que Monjeuse ne manquera pas de lui mettre sur le dos... A tout hasard, le mieux pour moi est de m'en dé-

barrasser. Je ne me soucie nullement d'être mêlé à cette affaire.

En vertu de ce raisonnement égoïste, Libois retira de sa poche l'autographe de la marquise qu'il y avait replacé et l'offrit au docteur en disant :

— Voici ce que vous êtes venu chercher chez moi, monsieur Maurère.

Le médecin reconnut le papier. En même temps qu'il le saisissait d'une main fébrile, son regard s'arrêta tout craintif sur l'artiste. Ce dernier devina la question qu'on n'osait lui adresser.

— Je vous renouvelle la parole que je vous ai déjà donnée, dit-il. Je n'ai pas lu cet écrit.

Ensuite, avec un sourire, il reprit :

— Au fond, en avais-je besoin, je le répète ? Après ce que j'avais vu pendant la nuit d'orage où certaine dame se promenait, de nuit, sous l'averse, il n'y avait pas à être grand clerc pour comprendre que c'était l'adieu à son mari d'une femme qui va rejoindre son amant.

A ces derniers mots, Maurère se redressa, et d'une voix calme et grave :

— Monsieur Libois, voulez-vous, malgré tout ce qui l'accuse, croire un homme d'honneur ? demanda-t-il.

— Parlez, dit l'artiste pleinement convaincu par l'accent du docteur qu'il allait entendre la vérité.

— Je vous jure que, depuis le jour de son mariage, madame de Monjeuse n'a jamais manqué à ses devoirs d'épouse.

— Pas possible! s'exclama franchement Libois qui, tout disposé à croire qu'il était, ne s'attendait nullement à cette affirmation.

De là vint qu'il éprouva, en manière de protestation, le besoin d'ajouter :

— Après tout, de la part de madame de Monjeuse, ce n'eût été qu'un rendu pour un prêt.

Monjeuse, tout bête qu'il était, avait sans doute eu le talent de convaincre sa femme qu'il lui était d'une fidélité irréprochable, et, probablement aussi, que la marquise avait fait partager cette conviction au docteur, car celui-ci, à la plaisanterie du peintre, remua la tête de si incrédule façon que Libois ne voulut pas en avoir le démenti.

— Vous doutez? demanda-t-il, entraîné par une idée folle qui venait de lui traverser le cerveau.

Le docteur ayant répondu par un geste vague, l'artiste prononça ce seul mot :

— Venez!

Et il se dirigea vers son cabinet-observatoire, suivi par Maurère qui avait obéi à l'invitation.

Avant d'en révéler plus long, Libois voulut d'abord étudier le terrain.

C'est dire qu'il mit l'œil au télescope.

• Le déjeuner des deux amants tirait à sa fin. On était au dessert... nous dirons même au dessert le plus intime. Madame de Vervins, qui n'avait rien ajouté à cette mise légère que nous avons décrite, était assise sur les genoux du marquis et s'amusait à gober des cerises que son amant lui offrait entre ses lèvres.

C'était une idylle, si vous voulez, mais une idylle qui était loin de plaider en faveur de la fidélité conjugale du marquis dont la puissance du télescope permettait de constater le teint enflammé et les yeux fort émerillonnés.

Son terrain étudié, Libois se retourna vers Maurère.

— Nous disons donc, reprit-il, que le but des fréquents voyages de Monjeuse à Paris est de poursuivre le recouvrement de l'héritage de feu Bergeron, son beau-père?

— Oui, son temps s'écoule à courir d'un agent de change à un homme d'affaires, d'un employé de ministère à un avoué...

— Parfait! lâcha l'artiste en interrompant.

Sur ce, il poussa Maurère devant le télescope en ajoutant :

— Eh bien, regardez et dites-moi si c'est un avoué qui, en ce moment, tient compagnie à mon cher arai Monjeuse.

Le docteur se pencha vers l'instrument et appliqua l'œil au bout du tube.

Mais à peine avait-il regardé qu'il se releva tout effaré.

— Hein! vous avez vu? fit Libois prenant le trouble de Maurère pour l'étonnement d'avoir pincé en faute le mari modèle.

— Oui, c'est bien elle! articula Maurère d'une voix qui palpitait d'une surprise immense.

— Elle! Qui, elle? répéta le peintre.

— La femme qui se trouve avec le marquis. C'est bien elle, je la reconnais.

— Ah! vous vous êtes déjà rencontré avec la blonde madame de Vervins?

— Elle se fait donc appeler ainsi?

— Nom de guerre à ne pas en douter... Possédez-vous donc son vrai nom? demanda Libois tout curieux d'en savoir plus que Monjeuse sur les antécédents de la blonde.

A cette question Maurère le regarda tout étonné.

— Ignorez-vous vraiment quelle est cette femme? demanda-t-il.

— Oui. Dites!

— C'est la femme Guéneuc.

— Saperlote! s'exclama Libois en faisant un bond énorme.

Après quoi, il demeura stupéfait, les yeux ronds, la bouche béante.

C'est qu'à ce nom il se rappelait tout ce que son domestique lui avait dit sur la fureur de Guéneuc, sur cette bête féroce qui lui avait écrasé le nez quand il avait voulu s'opposer à son départ.

A présent, Libois comprenait tout.

Guéneuc, qu'il avait enfermé dans le cabinet à l'arrivée de Maurère, avait dû, pour patienter, se servir du télescope... Il avait vu les deux amants attablés.

Alors, ivre de fureur, sachant enfin quelle proie s'offrait à ses coups, il s'était échappé par le couloir de dégagement pour s'élancer à la vengeance.

— Saperlote! saperlote! saperlote! répliqua Libois en retrouvant la voix que l'ahurissement avait étranglée dans sa gorge.

Alors un frémissement lui courut sur tout le

corps, et il prononça lentement, d'un ton effrayé :

— Mais, alors, ce pauvre Monjeuse va passer un mauvais quart d'heure !...

— Ne pouvons-nous aller le défendre ? proposa Maurère convaincu du terrible danger qui menaçait le marquis.

— Il n'est plus temps ! Guéneuc a trop d'avance sur nous... Nous arriverions trop tard, répondit le peintre désespéré.

Tout à coup sa mine attristée se fit souriante au possible, et il éclata de rire en s'écriant :

— Suis-je idiot !!!

En effet, il avait de quoi être pleinement rassuré. Oui, Guéneuc avait vu et, dans son premier transport de folie furieuse, il s'était élancé au meurtre. Mais où irait-il ? Où trouverait-il ses victimes ?

Et Libois se rappelait les trois longues journées pendant lesquelles, rue par rue, il avait battu le pavé à la recherche de la fenêtre de sa blonde.

Or, depuis cette époque, la science n'avait pas tant perfectionné la télescopie qu'un instrument, après vous avoir montré une blonde en chemise, vous donnât son adresse.

— La bête brute qu'on appelle Guéneuc en a au moins pour ses cinq ou six jours à chercher, dit le peintre à Maurère.

— Alors nous pouvons prévenir le marquis du péril.

— Oui, et sans perdre de temps. Partons tout de suite, proposa Libois.

Mais, avant de s'éloigner, il voulut encore consulter son instrument dont il s'approcha en disant :

— Voyons un peu la mine d'un homme qui ne se doute pas qu'une tuile de première taille lui pend sur l'occiput.

Cela prononcé galement, il se pencha vers l'oculaire qui, dix minute auparavant, lui avait présenté les amoureux se bécottant, heureux, rieurs et insoucians.

— Oh! oh! fit-il en se redressant convulsif et pâle d'effroi.

— Partons-nous? demanda Maurère qui, ayant déjà gagné la porte, se retourna pour l'attendre.

— Trop tard! gémit le peintre atterré.

Le nouveau spectacle qu'il venait de voir ne ressemblait plus à celui que l'instrument lui avait montré naguère. Au lieu des deux jeunes gens atablés tout à l'heure, Libois avait aperçu, penchés sur l'appui de la fenêtre, deux sergents de ville dont l'un, le bras tendu, montrait à l'autre quelque chose dans la cour, au pied de la maison.

Et, derrière ces deux agents, le cabinet de toilette apparaissait plein de monde.

— Comment, trop tard? répéta Maurère qui revint anxieusement sur ses pas.

— Oui, Guéneuc doit avoir rejoint le marquis.

— Mais, à l'instant même, vous venez de dire qu'il lui faudrait au moins cinq ou six jours, objecta le docteur.

Au lieu de répondre, Libois resta immobile, le regard vague, occupé qu'il était à résoudre le problème comment le jardinier avait pu arriver à un si prompt résultat.

Une fois encore sa mémoire lui répondit,

Il se rappela cette première soirée passée à Clangy à deviser avec le marquis, dans l'ombre, sur un banc du jardin. Monjeuse s'était brusquement levé à un bruit dans le taillis voisin et avait crié : « Qui est là? » A quoi Guéneuc avait répondu qu'il s'en allait couvrir ses châssis menacés par l'orage. Or le colosse, toujours aux écoutes pour surprendre un mot qui le mit sur la voie de Renandin, devait avoir entendu la confidence de Monjeuse sur sa maîtresse, madame de Vervins, dont en même temps il avait donné l'adresse.

— Quand il a vu sa femme et le marquis, Guéneuc a dû se souvenir de cette conversation sur-

pris... et il allé tout droit au but, pensa Libois.

Cependant Maurère, sur le peu qu'avait dit l'artiste, avait couru au télescope.

— Rien! dit-il déconcerté, en quittant l'instrument qui lui avait montré la fenêtre maintenant fermée et opposant aux regards le voile de ses rideaux.

Il revint à Libois qui, tout à ses réflexions, hochait tristement la tête.

— Mais, enfin, qu'avez-vous donc vu qui vous fasse croire qu'il était trop tard? demanda-t-il.

Sans rien répondre, l'artiste continua à remuer la tête, et, au bout d'une minute, il finit par dire :

— J'ai grand'peur qu'à cette heure madame de Monjeuse soit veuve!

En même temps, sa mémoire lui répétait cette phrase du marquis : « Si jamais Guéneuc connaît l'amant de sa femme, je ne donnerais pas quatre sous de la peau du troubadour. »

Bien que la chose ait tourné au plus grand mal pour Lesurques, le sort de cet infortuné a eu ce côté utile qu'il a appris à bien des gens tout le danger qu'on encourt à se trouver mêlé aux affaires des autres. Nous n'affirmerons pas positivement que Libois, en songeant à la catastrophe qui devait avoir atteint le marquis, se rappela Lesurques,

mais toujours est-il qu'après un premier mouvement qui l'incitait à se rendre au plus vite rue Castellane, chez madame de Vervins, pour savoir à quoi s'en tenir sur le drame probable qu'il flairait, il finit par se donner cette leçon de haute prudence :

— A quoi bon aller fourrer mon nez là-bas? « Ami du marquis mort, » répondrai-je à ceux que je trouverai verbalisant. Alors on me prendra mes nom et prénoms. On m'ennuiera de questions saugrenues. Puis citation à comparaître comme témoin devant le tribunal. Je me connais, je ne sais pas parler devant un public. Alors je pataugerais, et les juges, qui, bien souvent, sont irrités par l'exigence d'une vessie trop pleine qu'ils ne peuvent soulager, me condamneront à cinq ans de prison pour faux témoignage.

Donc le mieux, et, surtout, le plus prudent, était d'attendre l'heure de regagner la gare où devait le rejoindre Monjeuse. Si ce dernier n'apparaissait pas, il montait en wagon, retournait seul à Clangy, feignait d'avoir cru que le marquis était revenu par le train précédent, et là, bien tranquille, il voyait arriver les événements.

Ce qui appuyait le programme qu'il se traçait, c'était que Libois avait entendu l'exclamation

échappée au docteur quand il avait avancé la supposition que madame de Monjeuse était devenue veuve.

Tant il est vrai que ce qui attriste les uns réjouit bien souvent les autres, alors que Libois avait prononcé cela avec un accent navré, une lueur de joie avait brillé dans les yeux de Maurère qui, sans songer à se contenir, s'était écrié :

— Laure serait libre!!!

— Tiens! tiens! fit le peintre, voici tout ce que vous inspire le trépas probable de Monjeuse!... Diable! il paraît que vous êtes pressé de chausser les souliers du mort.

Cette expression triviale qui, en assimilant madame de Monjeuse à une paire de souliers, établissait net la situation, rappela le docteur à lui-même. Se repentant de n'avoir su se maîtriser, il répondit d'une voix sincère :

— J'ai eu tort, monsieur Libois, je le reconnais, de parler ainsi, mais...

Il hésita un peu avant de continuer :

— Mais, reprit-il, j'ai tant souffert depuis six mois, que vous m'excuseriez... si vous connaissez mon histoire.

Il faut admettre que, souvent même chez les plus réservés, il naît, de certaines circonstances,

un besoin irrésistible de s'épancher en confidences, car, au ton du docteur, Libois pressentit l'homme qui ne demandait qu'à parler.

Le peintre avait le péché mignon de la curiosité. Aussi, dans sa hâte d'entendre, il fournit au médecin cette étrange entrée en matière :

— Admettons que Monjeuse soit mort.

Et brusquement :

— Dites-moi, fit-il, le trépas du marquis lèvera-t-il ce secret qui vous fait taire le nom du meurtrier de Renaudin... ce coupable que vous avez vu commettre son crime, m'avez-vous avoué, et qui, à cette heure, est à l'abri des poursuites ?

Le docteur sembla se consulter.

— Peut-être, répondit-il.

Ensuite, se ravisant :

— Du reste, monsieur Libois, quand vous m'aurez entendu, je vous laisserai juge de décider si je dois le nommer.

Après ces paroles, Maurère fit entendre le soupir de soulagement d'un homme qui entrevoit une prochaine délivrance et il ajouta :

— Si j'ai si longtemps gardé le silence, c'était faute de trouver quelqu'un à qui me confier et qui pût me donner des conseils.

— Parlez, dit l'artiste dont la curiosité se sentait affriolée par ce début.

En lui-même, il pensa :

— Ce serait drôle si, quand j'aurai vidé le docteur de son secret, Monjeuse se trouvait toujours des mieux en vie.

Tout en concevant cette espérance, il éprouva pourtant un léger frisson, car il venait de revoir, en souvenir, les monstrueuses pattes du terrible Guéneuc.

Cependant le docteur avait commencé :

— Quand, il y a deux années, je vins pour la première fois à Clangy rendre visite à ma tante, mademoiselle Maurère, une sœur de mon père, M. Bergeron, le futur beau-père du marquis de Morjeuse, n'avait pas encore acheté le château de Clangy.

Lébois, qui voulait avoir tous ses points sur les i, interrompit cet exorde en demandant :

— Pardon... vous venez de dire mademoiselle Maurère, je crois ?

— Oui, ma tante ne s'était pas mariée. Pendant bien des années, le frère et la sœur avaient habité ensemble cette maison qui, aujourd'hui, est la mienne. Ce qui les sépara, ce fut la nomination de mon père à un poste trop lointain, à l'autre bout

de la France, dans le Midi. Ma tante ne voulut pas le suivre et demeura seule à Clangy.

— Quelle était la profession de votre père ?

— Receveur particulier.

— Il vous laissait de la fortune ?

— Aucune. C'était bien péniblement qu'il était arrivé à pourvoir aux frais de mon éducation et à toutes les dépenses de ma vie d'étudiant en médecine.

— A sa mort, vous étiez reçu docteur ?

— Depuis deux ans.

— Aussitôt après cette perte cruelle, vous vous êtes rapproché de votre tante ?

— Par cela même que mon père m'avait laissé dans la gêne, ma fierté m'empêcha de me réunir à ma tante qui était riche. Je ne voulais pas avoir l'air de faire la cour à son argent et je m'étais résolu à attendre que je me fusse créé une position indépendante. Cette résolution ne dura pas longtemps. Elle ne put tenir contre la lettre pleine d'affection tendre que la digne et excellente femme, qui avait appris la mort de mon père, m'adressa quelques jours après le décès. Elle me suppliait de venir la trouver dans son isolement.

Je me rendis donc à Clangy.

Je fus reçu à bras ouverts par ma tante qui pleurait à chaudes larmes en me faisant l'éloge de mon père. Au bout de huit jours, elle ne voyait plus que par mes yeux et n'agissait que par mes conseils. Sa pensée de toutes les heures était de me faire et de me voir heureux.

— Ne te fâche pas de ce que je vais te dire, mon enfant, me disait-elle. A Paris, tu tires la langue en attendant la clientèle. Tu n'es pas intrigant. Tu ne sauras jamais te remuer... Dans dix ans d'ici, tu n'auras peut-être encore soigné que ton portier... Lâche-moi donc le métier.

— Oh ! puis-je rester oisif à mon âge ?

— Alors, viens t'établir à Clangy. Nous n'avons qu'un docteur tellement crétin que je ne lui donnerais pas même ma lampe à remonter... Tu n'auras pas grand'peine à le couler, va ! Et, encore, je veux que tu n'en prennes qu'à ton aise. A quoi bon faire là chasse aux gros sous ? Est-ce que je ne suis pas là, moi, pour assurer ton avenir?... Dis-toi bien que tout ce que j'ai est à toi, et règle-toi là-dessus... Et si tu n'agis pas de la sorte, nous nous fâcherons.

Elle insista tant et tant que je vins m'établir enfin à Clangy.

Je ne crois pas offenser la mémoire de ma tante

en disant qu'elle était d'humeur vive. Elle avait son parler franc et ne gardait pas longtemps sur le cœur ce qu'elle avait à dire aux gens.

— Tu sais? me disait-elle, un tel, il pue l'improbité (ou la bêtise... ou l'hypocrisie...)... et je ne me gênerai pas pour lui mettre son paquet en mains à la première occasion... J'aime mieux voir ses talons sur mon seuil que sa figure.

Comme elle le faisait ainsi qu'elle l'avait promis, il en était résulté que sa société était fort restreinte. A peine quelques amis triés sur le volet.

Du nombre était le notaire Renaudin qui, tous les dimanches, venait lui demander à dîner, car il était friand des bons plats et ma tante se vantait d'avoir à son service le premier cordon bleu du département.

— A celui-là, tu peux te fier, me recommandait-elle; c'est un ami de vieille date auquel j'ai voué toute ma reconnaissance. Plus tard, tu sauras pourquoi.

Un certain dimanche qu'elle avait, en plus de Renaudin, quelques amis à sa table, ma tante en ne voyant pas le notaire, à chaque plat, faire preuve de cette fourchette brillante dont il se vantait à bon droit, lui demanda :

— Qu'avez-vous donc, Renaudin?

— Moi, rien, chère amie.

— Vous ne procédez pas avec votre entrain ordinaire. Etes-vous malade?

— Du tout... l'appétit me fait un peu faute ce soir, alléguait le notaire en gardant son nuage au front.

Ce fut à peu près vers la fin du repas qu'il prononça cette phrase :

— A propos, le château de Clangy a trouvé un acquéreur. Son nouveau propriétaire va venir très prochainement l'habiter.

— Quel est-il? demanda ma tante.

— Un ancien receveur général nommé Bergeron, dit lentement Renaudin.

J'avais alors le nez dans mon assiette.

Un bruit soudain me fit brusquement lever la tête.

C'était ma tante qui venait de laisser tomber sur la table, où il s'était brisé, le verre qu'elle allait approcher de sa bouche.

Elle était pâle comme une morte.

En même temps que je constatais cette émotion subite et violente de ma tante, je surpris un geste bref du notaire qui lui recommandait la prudence.

Ce n'était donc pas une nouvelle en l'air, au

hasard, que donnait Renaudin. C'était, pour mieux dire, un avis prémédité dont il avait prévu l'effet.

L'émotion de ma tante n'eut que la durée de l'éclair. Tout aussitôt elle éclata de rire en s'écriant :

— Ah çà! j'ai donc des mains de beurre, ce soir... Le verre m'a glissé entre les doigts comme s'il eût été graissé.

Pour moi, qui connaissais bien la chère femme, cette gaieté sonnait faux. Je relevai le petit tremblement qui agitait sa voix, qu'elle s'efforçait pourtant de faire indifférente, quand elle reprit en demandant :

— Il est donc bien riche, ce M. Bergeron? Car on n'achète pas le château de Clangy pour un morceau de pain.

Parmi nos convives se trouvait le percepteur des contributions, qui s'empressa de répondre :

— Mais oui, fort riche... du moins si c'est celui que je connais.

Il tourna la tête de mon côté en continuant :

— Mais vous, monsieur Maurère, vous devez aussi le connaître.

J'aperçus le regard plein d'inquiétude de ma tante qui s'attachait sur moi. Elle semblait craindre ma réponse.

— C'est la première fois que j'entends parler de ce monsieur... Pourquoi pensez-vous, monsieur Morin, que je puisse connaître M. Bergeron ? répondis-je.

— Mais parce que votre père a été longtemps sous ses ordres, répliqua le percepteur.

Il me sembla qu'à mon affirmation de ne pas connaître le nouveau propriétaire du château, ma tante avait poussé une sorte de soupir d'allègement et qu'elle avait échangé un coup d'œil avec Renaudin.

Aussi sa voix sonna-t-elle un peu moins anxieuse quand elle reprit :

— Eh bien, si on ne se connaît pas, on fera connaissance, car j'aime à croire que ce nouveau châtelain, suivant la coutume pour tout nouvel arrivé dans le pays, fera ses visites de bon voisinage.

Le notaire adressa à ma tante un nouveau clin d'œil qui me parut vouloir la mettre en garde contre ce qu'il allait dire et répondit :

— Telle est l'intention de M. Bergeron, qui m'en parlait aujourd'hui même en mon étude où il est venu me consulter pour quelques formalités légales à remplir... Je crois, chère amie, que, pas plus tard que demain, vous pouvez compter sur sa visite.

Bien que prévenue par le coup d'œil de Renaudin, ma tante dut éprouver une émotion, car il lui fallut une demi-minute pour se remettre avant de répondre :

— Demain, soit ! On l'attendra de pied ferme, votre richard.

Le dernier mot fut pour le percepteur un motif de continuer ses renseignements.

— Richard ? redit-il ; oh ! oui, M. Bergeron doit l'être... et grandement encore. En plus de sa fortune personnelle, il avait fait un riche mariage. Après tous les héritages qu'elle avait recueillis, sa femme, quand elle est morte, a dû laisser un gros sac.

— Ah ! il est veuf ? fit le maire qui était aussi des convives,

— Oui, veuf... avec une fille.

— Riche... et avare, peut-être ? insista le maire curieux.

— Mais non, mais non ! fit le percepteur. M. Bergeron a toujours passé pour avoir la main large... il est généreux comme tous les...

— Comme tous les... quoi ? s'écria-t-on en chœur en le voyant hésiter.

— C'est que je m'aperçois que je suis en train

de médire de mon supérieur, alléqua, le percepteur en riant.

— Bah ! bah ! allez donc ! nous sommes entre nous, ça ne sortira pas d'ici... Comme tous les quoi ? reprit le chœur.

— Comme tout les coureurs de cotillon ? avoua le percepteur vaincu.

— Ah ! il a la rage du cotillon ? ricana le maire.

— On le dit ! on le dit ! car notez bien que je ne vous parle que par ouï-dire ; moi, je n'en sais rien, dit le percepteur en cherchant à retirer son épingle du jeu.

— Il n'y a pas de feu sans fumée... Et puis, après tout, il est assez riche pour se permettre ses fantaisies, ce veuf... surtout s'il est encore vert... est-il bien âgé ? demanda le maire.

— Heu ! heu !... à peu près soixante ans.

— Et sa fille, quel âge ?

— Vingt ans environ... Je m'étonne que son père, avec la fortune qu'il possède, ne l'ait pas encore mariée, dit le percepteur.

— N'eût-elle que ce qui doit lui revenir de sa mère, cela fait une grosse dot, continua le maire.

Et s'adressant à Renaudin :

— Pas vrai ?

— Vous m'en demandez plus que je n'en sais.

M. Bergeron n'est mon client que de ce matin. Ce n'est pas même moi qui ai passé l'acte d'acquisition du château, répondit le notaire pouvant, en cette occasion, dire la vérité sans sortir de la discrétion professionnelle.

Tout le restant de la soirée, ma tante parut avoir gardé sa verve accoutumée ; mais, pour moi, une angoisse se cachait sous cette gaieté un peu bruyante.

Quand on se sépara, il y eut entre elle et le notaire, à voix basse et brève, un court colloque dont je n'entendis que la dernière phrase, lorsque je m'approchai pour serrer la main de Renaudin.

— Ne craignez donc rien... Je suis là, venait-il de lui souffler.

XIV

Le lendemain, la matinée durant, ma tante fut préoccupée, nerveuse, presque muette. A tout instant, elle consultait l'heure. M'apercevoir de son inquiétude, c'eût été l'augmenter. Je me gardai bien de paraître avoir remarqué qu'elle n'était pas dans son état normal.

Au déjeuner, elle mangea peu, contre son ordinaire, et comme il lui fallait m'expliquer son assiette qu'on lui desservait à peu près intacte, elle me dit avec une petite moue d'écœurement :

— Je ne sais pas s'il y a de l'orage dans l'air, mais je me sens aujourd'hui patraque en diable.

Sur les deux heures de l'après-midi, la sonnette d'entrée de la grille se fit entendre.

A ce bruit, ma tante tressaillit d'abord, puis

elle se secoua comme si elle faisait appel à son énergie, et son visage devint calme et presque souriant. Pour moi, ce n'était qu'un masque que je voyais sur cette figure habituellement ouverte et franche.

De la grille d'entrée à la maison, il fallait suivre une allée de tilleuls longue d'environ trente mètres. Pendant le temps que tout visiteur mettait à franchir cette distance, ma tante, qui le voyait arriver par l'entrebâillement d'une persienne pas tout à fait fermée, décidait, suivant que c'était un instrus ou un ami, si elle serait visible ou absente.

Cette fois, au coup de sonnette, elle alla tout de suite à son poste d'observation.

— Paul, viens ! me dit-elle d'un ton bref.

Je la rejoignis à temps pour voir le jardinier qui ouvrait à un monsieur accompagné d'une jeune fille de la plus grande beauté. Après quelques mots échangés avec le jardinier, les deux visiteurs s'engagèrent dans l'allée qui nous les montrait arrivant de face.

Le monsieur, à la chevelure blanche, était grand, maigre, plein de distinction, d'une tenue sévère. Son visage morne, blême, mais des plus réguliers, eût semblé de marbre, tant il était im-

passible, si la vie ne s'y fut révélée par le regard dur, cruel, étincelant et aigu comme l'acier, qui sortait de ses yeux gris.

Dès que cet individu, que nous observions derrière la persienne, avait paru à l'extrémité de l'allée, la main de ma tante s'était posée sur mon bras. Je la sentis d'abord trembler, puis les doigts se crispèrent en une violente étreinte qui m'enserra le bras comme dans un étau.

Alors j'examinai sa figure.

Le front contracté, les lèvres serrées, le teint livide, elle attachait sur l'arrivant deux yeux pleins d'une haine farouche.

— Paul, me souffla-t-elle d'une voix saccadée par une fureur sourde, regarde bien cet homme et, à toute heure, à toute minute, dis-toi bien qu'il est le dernier des misérables et qu'il n'est pire vengeance que tu ne puisses... à bon droit, entends-tu?... tirer de lui.

Le monsieur, à ce moment, arrivait au perron et, bientôt, se présentait la servante qui demanda à ma tante si elle était visible pour les nouveaux maîtres du château, M. et mademoiselle Bergeron, qui venaient lui faire leur visite de bon voisinage.

Toute trace d'agitation avait disparu du visage

de ma tante quand elle répondit qu'elle allait rejoindre les visiteurs au salon.

Puis elle me prit le bras et me dit d'une voix presque gaie :

— Allons, viens ! tu partageras la corvée, neveu. Pendant que je tiendrai tête au papa, tu te chargeras de la demoiselle. Ça, c'est de ton âge.

J'avais été tant surpris par la courte scène qui venait de se passer qu'au lieu de suivre ma tante, je résistai à son mouvement pour me faire quitter ma place. A cet arrêt, elle se retourna, me regarda en face, devina ce que j'allais demander et, d'un ton sec et bien décidé, me débita vivement :

— Oui, je sais ce qui te tient aux lèvres. Mais je me suis oubliée et je t'en ai déjà trop dit. Comme je t'en ai averti, Renaudin te conteras le reste quand je serai morte ; seulement, maintenant que te voilà prévenu, méfie-toi... Allons, viens ! On nous attend.

J'avais une trop complète notion du caractère de ma tante pour ignorer qu'il me serait impossible d'obtenir d'elle un mot de plus.

Je la suivis.

A notre entrée au salon, mademoiselle Bergeron, assise près du piano, feuilletait les morceaux de musique empilés sur un de ses angles. Le père

debout devant une fenêtre, tournant le dos, examinait le jardin. Au bruit de notre arrivée, il fit volte-face.

Rien de plus correct et de plus gracieux que la révérence dont ma tante aimable et souriante salua ses visiteurs. C'était à croire que la scène de tout à l'heure n'avait jamais eu lieu.

Je vous tiens quitte de la conversation banale qui s'échangea; c'était un dialogue tout composé de renseignements demandés et fournis sur la localité, les habitants, les fournisseurs à choisir, les entrepreneurs de travaux à employer, la société à voir, les ennuyeux à éviter, etc.

Bref, ma tante bavarda, jacassa, potina, disons même le mot, cancana sur le tiers et le quart avec un babil de vrai pinson, se mettant à la disposition des nouveaux venus pour tout ce qui, plus tard, pouvait leur être utile ou agréable. Cela coula de source jusqu'au moment où elle me montra en disant :

— Je ne vous vante pas le talent du médecin du pays, car je ne veux point exposer sa modestie à rougir... Je vous présente le docteur Maurère, mon neveu.

Froid, grave, remerciant à chaque renseignement qui lui était donné, M. Bergeron ne trahis-

sait nulle conscience qu'il fût connu de celle qu'il était venu visiter. Le nom de ma tante, qu'il avait dû forcément apprendre pour l'inscrire sur sa liste des voisins qu'il avait à voir, paraissait ne lui avoir rien appris, rien rappelé, rien donné à craindre.

Pourtant, après que ma tante m'eut présenté pour son neveu, je vis le regard de Bergeron s'animer et se fixer sur moi tout méfiant. Puis, brusquement, son visage se fit moins sombre, il vint à moi avec un semblant de sourire sur les lèvres et d'un ton aimable :

— Docteur, me dit-il lentement, il me tarde d'avoir recours à votre science pour ma santé délabrée... Vous plaît-il de m'accorder une visite au château ?

Avant de répondre, je consultai ma tante d'un regard en dessous. Un clin d'œil affirmatif dicta mon acceptation.

— A quelle heure ? demandai-je.

— Dans la matinée, s'il vous est possible.

— A demain donc !

Père et fille prirent congé de nous. Ma tante les reconduisit jusqu'au porron où elle se tint immobile, les regardant s'éloigner.

Quand elle rentra au salon où j'étais resté

à l'attendre, je m'empressai de lui demander :

— Vous êtes bien d'avis, n'est-ce pas, que j'aille demain au château ?

Elle prit un air étonné.

— Pourquoi n'irais-tu pas, neveu ?

— Dame ! après ce que vous m'avez dit de cet homme...

— Un médecin se doit à tous ceux qui souffrent, débita-t-elle d'un ton grave et en affectant un sérieux qui ne tint pas longtemps, car tout aussitôt elle sourit en disant :

— Tout de même, te voici avec tes entrées au château.

Ensuite, après avoir consulté la pendule, elle me poussa vers la porte.

— C'est l'heure d'aller voir tes clients, ne les oublie pas... Moi, je vais faire ma sieste.

Je m'éloignais déjà quand elle me rappela.

— Ah ! à propos, fit-elle, si le hasard de tes courses te fait passer devant l'étude de Renaudin, entre donc lui dire qu'il vienne, ce soir, me donner ma revanche de la partie de piquet qu'il m'a gagnée avant-hier.

Il était bien évident que ma tante avait besoin de consulter Renaudin au sujet de la visite de

M. Bergeron. La revanche de piquet à donner n'était que le prétexte du rendez-vous.

Une heure après, j'arrivais chez le notaire. Au moment de mon entrée sous la voûte de sa maison, je me croisai avec lui.

— Je suis à vous dans une seconde, mon cher docteur, me dit-il.

Il était en train de reconduire un jeune homme jusqu'à un élégant coupé qui stationnait dans la rue devant la maison.

J'avais si peu de chose à dire à Renaudin que je jugeai inutile d'entrer dans l'étude. Je restai sous la voûte, attendant le retour du notaire que je croyais devoir être immédiat. Cela me permit donc d'entendre le jeune homme, au moment de monter en voiture, dire sur un ton de gronderie affectueuse :

— Vrai ! mon cher tabellion, vous êtes impardonnable ! Je vous ai vingt fois répété que le château de Clangy me plaisait... Et, le jour où la propriété est en vente, vous laissez l'affaire me passer devant le nez... Je l'aurais payée ce qu'on aurait voulu.

— Je vous jure, monsieur le marquis, que la vente s'est faite sous le manteau. Elle était conclue quand j'en ai eu connaissance.

— N'étiez-vous donc le notaire d'aucune des parties?

— Le vendeur a passé l'acte chez son notaire de Paris. Quant à l'acquéreur, je l'ai vu hier pour la première fois en mon étude.

— Ah! je regretterai longtemps l'occasion perdue: soupira celui que Renaudin appelait le marquis.

— Bah! qui sait si elle ne se représentera pas? Le nouveau propriétaire peut ne pas s'y plaire... ou mourir... ou trouver le domaine trop vaste quand il y aura marié sa fille, si elle suit son mari.

— Il y a donc une fille à marier?

— Oûi, une fort jolie personne de vingt ans.

— Avec une grosse dot, hein?

— On dit la demoiselle déjà fort riche de la succession de sa mère, avança le notaire.

— Tiens! tiens! fit en riant le marquis, ce serait un moyen comme un autre d'avoir le château de Clangy... Vous devriez vous occuper de cela.

— Si vous m'y autorisez, monsieur de Montjeuse... j'étudierai le terrain et je vous ferai part de la situation.

Le marquis me parut être un homme qui aimait

à prendre sérieusement ses précautions et, surtout, à les prendre fort longtemps d'avance, car il reprit :

— Bon ! et si l'affaire se conclut, je tiens, cher monsieur Renaudin, à ce que vous soyez mon notaire... à moi seulement... c'est-à-dire que vous n'ayez que mes intérêts à débattre et surtout à sauvegarder... La future et sa famille se pourvoient d'un notaire ailleurs... Ah ! c'est que, voyez-vous, je ne tiens pas à être volé comme l'a été mon ami le comte de Merleraye.

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Le jour de la signature du contrat, tout en extase devant sa future, il a laissé passer cette petite phrase du contrat, qui aurait dû lui faire dresser l'oreille : *Le futur époux reconnaît avoir reçu de la future épouse, à titre de dot, la somme de huit cent mille francs, DONT CÉLÉBRATION DU MARIAGE VAUDRA QUITTANCE.* Le lendemain, il a épousé. Deux jours après, quand il a demandé au beau-père de lui verser la dot, ce dernier a ouvert de grands yeux en disant : « Vous l'avez reçue, mon cher gendre. Vous m'en avez même donné quittance.

— Bah ! quand donc ?

— En épousant ma fille. Relisez votre contrat. »

Sur ce, Merleraye a plaidé et, bel et bien, il a perdu son procès.

Chacun lui répétait: « Vous avez épousé, donc vous aviez reçu; voyez votre contrat. »

— Le fait se représente souvent, avoua Renaudin en souriant.

— Oui, parce que les deux familles ont le même notaire qui ménage la chèvre et le chou... Mais tel ne sera pas mon cas. N'étant notaire que de moi seul, quand viendra la lecture de la fameuse phrase, vous vous tournerez gracieusement vers mon futur beau-père, les deux mains tendues, et avec votre plus aimable sourire, vous direz: « Veuillez verser en nos mains, etc... » Vous comprenez?

— Oui, mais ne craignez-vous pas de froisser le beau-père par cette preuve de méfiance?

— J'aime encore mieux cela, quitte à ce que le mariage craque, que de me voir sur les bras une femme sans dot qui, plus tard... en cas de séparation, car il faut tout prévoir... sera en droit de me faire rembourser une somme que je n'aurais jamais reçue.

— Vous êtes strict en affaires, monsieur de Monjeuse, prononça respectueusement Renaudin.

— Dites plutôt que je ne suis pas un gobeur.

Et puis, si le beau-père n'a pas l'intention de me filouter, que lui importe de lâcher ses écus plutôt à un moment qu'à un autre ? Au fond, je ne demande pas de l'extraordinaire. Je suis dans mon droit, n'est-ce pas ?

— Oui, rigoureusement... D'habitude, la chose se traite de confiance.

— La confiance ! la confiance ! répéta le marquis, ce n'est pas avec cela qu'on paye ses contributions ou son marchand de chevaux... Donc vous demanderez la somme, et, une fois qu'elle sera dans votre caisse à m'attendre, alors seulement j'épouserai.

Par la portière de son coupé qu'il venait de refermer, le marquis de Monjeuse tendit la main au notaire en disant cette dernière phrase :

— C'est convenu. Faut de mieux, tâchez de me faire avoir de cette façon le château de Clangy.

Au départ de la voiture, quand je vis Renaudin se retourner pour rentrer sous la voûte, j'allai vivement à sa rencontre pour lui donner à croire que, impatienté d'attendre, je quittais l'étude.

— Pardon, me dit-il, je vous avais oublié.

Je lui fis la commission de ma tante.

— J'irai, promit-il avec empressement, quand

après lui avoir parlé de la revanche au piquet, je lui eus appris la visite des Bergeron.

Le soir, il vint. Mais un malade sérieusement atteint m'ayant tenu dehors pendant la soirée, je ne pus assister à l'entrevue. Lorsque je rentrai, ma tante était déjà couchée et, comme elle aimait à faire la grasse matinée, elle n'était pas encore levée le lendemain, quand, après l'avoir attendue jusqu'à près de dix heures, il me fallut partir pour le château de Clangy où j'avais promis de faire visite à M. Bergeron, mon nouveau malade, qui m'avait demandé de venir dans la matinée.

A mon arrivée au château, l'individu qui s'était chargé de me conduire à son maître, quand je lui eus dit que j'étais le médecin attendu, me guida jusqu'à l'entrée d'un long couloir.

— Là-bas, tout au fond du couloir, la porte en face, me dit-il en s'arrêtant sur place.

— Ne venez-vous pas m'annoncer ? demandai-je, assez étonné de son sans-gêne, à cet homme qui était un géant.

— Faut vous dire. C'est pas mon affaire. Moi, je suis jardinier. En l'absence du valet de chambre, qui flâne je ne sais où, je suis venu à votre aide. Mais faut que je m'ensauve, parce que je crois bien

qu'avant de vous suivre j'ai laissé ouvert le robinet des réservoirs du potager.

Après avoir suivi le couloir, j'arrivai devant la porte. J'allais frapper quand, de l'autre côté, dans la chambre, j'entendis une voix de femme qui disait :

— Elle ou moi.

— Ne peux-tu patienter, ma belle ? répliquait la voix de M. Bergeron.

— J'en ai assez de vos patientages. Ça me scie le dos à la fin. Faut vous décider : Elle ou moi, riposta aigrement la femme.

Au bruit grossissant des voix, je compris que les causeurs se rapprochaient de la porte. Pour n'être pas surpris en cet espionnage bien involontaire, je remontai le couloir à la hâte et sur la pointe du pied. Puis je me retournai pour revenir sur mes pas en faisant sonner mes talons.

Il était temps ! Au moment où je me remettais en marche, la porte de M. Bergeron s'ouvrit et, sur son seuil, apparut une fille d'une vingtaine d'années, splendide blonde, faite au tour, étincelante de beauté.

XV

Quand cette ravissante créature passa près de moi avec sa mine timide, son maintien modeste, ses yeux à demi baissés, et qu'elle m'adressa au passage un petit salut respectueux, si je ne l'avais entendue parler tout à l'heure, je lui aurais donné le bon Dieu sans confession.

En entrant chez M. Bergeron, je le vis occupé à resserrer des papiers dans un secrétaire qu'il referma au plus vite, tout en s'écriant :

— Ah ! voici un docteur de parole !

Je l'interrogeai sur sa santé qu'il m'avait dite délabrée. Il se prétendait souffrant de douleurs de foie et de palpitations de cœur. L'auscultation et les réponses décousues qu'il fit à mes questions sur ces maladies me prouvèrent qu'il mentait.

Cet homme avait une santé de fer.

A coup sûr, il n'avait eu d'autre but que de m'attirer au château. En même temps que je me demandais pourquoi, il me sembla encore entendre la voix brève et émue de ma tante quand, la veille, elle m'avait dit : « Méfie-toi ! »

Laisser soupçonner au faux malade que je n'étais pas sa dupe, c'eût été lui donner l'éveil et déronter, quel qu'il fût, le plan qu'il avait conçu à mon égard. J'alléguai donc, avant de commencer tout traitement, la nécessité d'avoir d'abord étudié bien à fond l'état maladif et, surtout, le tempérament de mon nouveau client.

— Etudiez, étudiez, docteur, et, pour ce, venez me voir quand il vous plaira, me dit-il d'un ton aimable.

Tout en parlant, il avait passé son bras sous le mien, comme si, jugeant ma visite terminée, il se préparait à me reconduire.

Nous suivions le couloir quand, au milieu de sa longueur, M. Bergeron s'arrêta :

— A propos, fit-il, votre nom de Maurère me trottait depuis hier par la tête. Ce n'est que depuis une heure à peu près que je me suis souvenu avoir eu jadis un subordonné portant ce nom... Etait-il votre parent ?

— C'était mon père.

— Ch ! lui je ne me le rappelle nullement. Cela tient sans doute à ce que nos rapports administratifs nous ont peu ou prou rapprochés... Le nom seul m'était resté en mémoire, continua-t-il d'un ton indifférent.

Il se remit en marche et me demanda :

— Y a-t-il longtemps que vous avez eu la douleur de perdre votre père ?

— A peine quelques mois.

Dans tout ce qu'il venait de me dire, il n'y avait rien que de très ordinaire et, pourtant, un point me mit en méfiance. Comment se faisait-il qu'il sût la mort de celui dont, tout à l'heure, il disait ne s'être rappelé que fort vaguement le nom. La veille, dans sa visite à ma tante, il n'avait été rien dit de mon père en ma présence.

J'en étais là de ces réflexions, lorsque M. Bergeron, qui venait d'ouvrir une porte à droite du couloir, me poussa devant lui, en disant :

— Vous nous faites le plaisir, n'est-ce pas, de déjeuner avec nous ?

Je me trouvai dans une salle à manger. Près de la table dressée se tenait debout mademoiselle Laure, semblant attendre son père.

— Mon enfant, sonne Annette pour qu'elle

mette le couvert du docteur, qui veut bien être des nôtres, dit Bergeron.

Au lieu d'étendre la main vers la sonnette, mademoiselle Laure regarda son père, en demandant d'un ton où je crus surprendre une sorte de surprise douloureuse :

— Annette ! Pourquoi pas Frédéric ?

— Parce que j'ai envoyé Frédéric en commission à Paris. Annette le remplacera aujourd'hui, répondit le père en évitant de tourner les yeux vers sa fille.

— Alors, Charles ? insista mademoiselle Laure.

— Charles est allé à Villesart pour chercher des caisses qui me sont arrivées en gare, répliqua le père.

Sans plus ajouter un mot, mademoiselle Laure fit sonner le timbre d'une pression nerveuse qui me donna à croire aussitôt que le service de ladite Annette ne lui était pas des plus agréables.

A la vibration du timbre, je vis apparaître, dans la salle à manger, la jeune et belle créature qui, tout à l'heure, était sortie de la chambre du maître après avoir prononcé ces deux ou trois phrases étranges que j'avais bien involontairement entendues.

Plus que jamais vous l'auriez prise pour

sainte Nitouche, cette servante, qui, autant que j'en avais pu juger, dictait, en catimini, ses conditions au maître de la plus impérieuse manière.

Adroite, gracieuse, alerte, elle fit son service au mieux pendant ce repas, affectant d'être aux petits soins pour sa jeune maîtresse qui, loin d'en être touchée, me parut subir ces prévenances avec une sorte de résignation triste.

Quant à M. Bergeron, froid, sévère, il surveillait les faits et gestes de la servante d'un œil vigilant. Deux ou trois ordres qu'il donna furent articulés sur un ton sec qui, pour moi qui me souvenais de la scène derrière la porte, concordait mal avec le tutoiement tendre, presque craintif, dont usait le maître envers la belle blonde alors qu'ils étaient enfermés dans la chambre.

Dire quelle fut notre conversation... je ne saurais me rappeler l'échange de banalités et de lieux communs qui eut lieu. Je n'ai mémoire que de ce qui suivit le départ d'Annette, quand elle nous eut servi le café.

En me souvenant de cette confiance du percepteur des contributions, lorsque, au dîner de ma tante, il avait traité son chef d'enragé coureur de cotillons, il ne me faisait pas doute que cette fille fût, dans la maison, une sorte de ser-

vante maîtresse qui dominait le châtelain. Cet empire, il est vrai, était encore latent. Il n'osait s'affirmer devant mademoiselle Laure. Mais que mademoiselle Bergeron se mariât, c'est-à-dire qu'elle quittât la maison, il était indubitable que, le lendemain de ce départ, la belle blonde commanderait haut la main et à pleine voix.

Donc, pour faire sortir Bergeron de cette raideur qu'il avait affectée devant Annette, en tendant un piège à sa vanité d'heureux vainqueur, je me hasardai à dire après la sortie de la blonde :

— Voici une jolie fille qui ne manquera pas de soupirants le jour où l'envie lui viendra de se marier.

M. Bergeron haussa les épaules, leva les yeux d'un air attristé et répliqua :

— Que ne lui vient-elle, cette envie !

— Elle n'a donc pas de goût pour le mariage ?

— Si... mais elle se sait jolie, et, dame ! elle fait sa coquette... Là, vrai ! je serais heureux de la voir se marier... tant ma peur est grande qu'un beau matin elle tourne à mal.

Cela était débité d'un ton vertueux par la sincérité duquel je ne me laissai pas tromper ; il m'inspira la pensée que Bergeron voulait se débarrasser de sa maîtresse par un mariage.

A ces paroles de son père, mademoiselle Laure, qui, depuis la disparition d'Annette, semblait être plus à l'aise, se hâta de dire :

— Mais, cher père, puisqu'il te tient tant au cœur d'empêcher Annette de mal tourner, pourquoi donc, alors, t'opposes-tu au mariage qui s'offre pour elle ?

La question ne devait pas être du goût de Bergeron, car une lueur de mécontentement, qui disparut aussitôt, éclaira son regard ; mais en même temps son visage avait pris une expression d'étonnement, et ce fut avec l'accent d'un homme qui ne sait ce qu'on veut lui dire qu'il répondit :

— Un mariage ! de quel mariage parles-tu, ma mignonne ?

— Du mariage avec Guéneuc.

— Il y pense donc toujours ?

— Ce matin encore, il est venu me demander de plaider sa cause près d'Annette.

— Est-ce que tu la plaideras ? dit le père d'une voix qui me parut tinter d'un peu d'inquiétude. Certes, Guéneuc est un honnête homme, d'une conduite irréprochable, un travailleur, un garçon économe... Je ne saurais en dire trop de bien... mais ce n'est qu'un jardinier.

— Est-ce que vous attendez un prince pour

Annette ! articula mademoiselle Laure avec un accent de moquerie dédaigneuse.

Cette fois, l'expression de colère concentrée reparut plus vive dans les yeux du père, mais, cette fois aussi, la voix jura avec les yeux, car ce fut avec l'intonation la plus douce qu'il reprit :

— Tu me comprends mal, mon enfant. Je voulais dire que, belle comme l'est Annette, elle peut aspirer à mieux. Serait-elle trop ambitieuse en visant un modeste employé... ou un petit commerçant de campagne... ou un cultivateur, propriétaire d'un peu de bien ?

Mademoiselle Laure se tourna vers moi :

— Ou un docteur en médecine, dit-elle en éclatant de rire.

Alors, reprenant son sérieux, elle ajouta sèchement :

— Au fait, peu m'importe ! Mariez cette fille avec qui bon vous semblera.

Puis elle appuya sur les mots en continuant :

— ... Puisque Guéneuc vous fait peur.

Bergeron, à ces mots, ne put maîtriser qu'à demi un soubresaut de colère. Sans parler, il fixa sur sa fille ce regard aigu et mauvais dont j'ai parlé.

Renversée sur son siège, le front haut, la bouche

moquense, mademoiselle Laure soutint ce regard sans baisser les yeux.

* * *

A ce passage de son récit, le docteur fut interrompu par Libois qui se leva brusquement de son siège.

— Chut ! fit-il en tendant l'oreille.

— Quoi donc ? demanda Maurère.

— On dirait que quelqu'un cherche à entrer chez moi. N'entendez-vous pas un farfouillement dans la serrure de la porte d'entrée ?

— Ne se peut-il que ce soit votre domestique qui rentre ? avança Maurère après avoir écouté.

— Non. Je lui ai donné jusqu'à demain pour aller s'enivrer rue Caumartin. C'est un garçon de parole, il ne rentrera que demain et plus plein que dix Polonais.

Le bruit continuait toujours.

— Allons voir, proposa l'artiste.

Sur la pointe du pied, ils se rendirent tous deux dans l'antichambre.

La serrure grinçait encore.

Libois ouvrit brusquement la porte.

C'était le domestique qui, en pochard entêté, persistait à vouloir ouvrir la porte, croyant que c'était sa clef, avec un crochet à bottines qui, d'ordinaire, lui servait à débourrer sa pipe.

— Mazette ! il est en avance ! Jusqu'à ce jour, il m'a habitué à de jolies *cuites*, mais, au grand jamais, il ne m'en a montré une de cette force-là, s'écria Libois en contemplant avec une sorte d'admiration la face congestionnée, les yeux hagards, la bouche avachie du pauvre blessé qui s'était fait si consciencieusement panser rue Caumartin.

L'ivrogne entra et gagna une banquette de l'antichambre avec une telle démarche titubante et des gestes si désordonnés que l'artiste, se tournant vers le docteur, demanda :

— Ne croyez-vous pas qu'il soit ivre jusqu'au *delirium tremens* ?... Quelle culotte !

Maurère, après avoir examiné le valet, secoua la tête en disant :

— Ce n'est pas le vin seul qui a pu mettre le malheureux en cet état... car il est à peu près fou. Une violente émotion, colère ou peur, a dû surexciter son cerveau déjà échauffé par l'ivresse.

A ce moment, l'ivrogne tout frissonnant bégaya avec effort :

— Satané Guéneuc ! En voilà un qui a de la rancune contre moi ! Pourquoi me garde-t-il une dent pareille ! je ne lui ai pourtant rien fait que de recevoir son coup de poing.

Un hoquet l'interrompit.

— Savez-vous le vilain tour que ce gredin vient encore de me jouer ? balbutia-t-il en se laissant aller de son long sur la banquette.

Si Libois avait vraiment grande envie de savoir quel nouveau et pendable tour Guéneuc avait joué à son domestique, coupable tout au plus envers le jardinier d'avoir « paré avec son nez » le formidable coup de poing que lui avait porté le géant, il en fut pour son désir.

La position horizontale pour un pochard offre ce désagrément qu'en endormant aussitôt l'ivrogne, elle laisse inassouvie la curiosité de celui qui ouvrait l'oreille aux divagations de l'ivresse.

A peine étendu sur la banquette, le domestique ivre s'endormit, de sorte que Libois, après le peu qu'il avait entendu, s'en tint à cette supposition que si Guéneuc avait rencontré le domestique sur sa route, c'était qu'il n'avait pas dû rejoindre le marquis.

— Fauté d'avoir pu retrouver Monjeuse, le colosse aura passé sa rage sur le pauvre diable, se dit-il.

Il lui restait pourtant à s'expliquer la scène que lui avait montrée son télescope, c'est-à-dire ces deux sergents de ville à la fenêtre et ce monde encombrant le cabinet de toilette où, vingt minutes auparavant, se montraient les deux amoureux déjeunant en tête-à-tête.

Optimiste par excellence, Libois, au lieu de prendre les choses au dramatique, pencha facilement vers une supposition qui conciliait tout dans le meilleur sens.

— Les peintres travaillaient sans doute encore dans l'appartement. Ce doit être quelque querelle entre ces ouvriers et Monjeuse, impatienté par la lenteur des travaux, qui aura motivé l'intervention de la police, appelée par le marquis.

Néanmoins, curieux d'apprendre, il s'apprêtait à secouer l'ivrogne dormant à poings fermés, quand il en fut empêché par le docteur.

— Non, non, dit Maurère; cet homme, je vous le répète, est en proie à une sorte de folie. Laissons-le dormir. A son réveil, nous obtiendrons de lui plus qu'il n'en dirait en ce moment.

— Soit ! accorda Libois, se rendant au conseil.

Sur ce, il consulta sa montre et, comme il s'en fallait encore de plus de deux heures jusqu'à l'instant où il retrouverait Monjeuse à la gare, il regagna le cabinet-observatoire, suivi par Maurère.

Le premier soin du peintre fut de mettre l'œil au télescope pour s'assurer si, là-bas, chez la blonde, rien de neuf ne s'était produit. — D'ordinaire, nous l'avons dit, à cette heure où le soleil donnait en plein sur la fenêtre, il avait toujours vu les persiennes hermétiquement closes pour conserver sa fraîcheur au cabinet de toilette. Maintenant, au lieu des persiennes qui demeuraient plaquées à la muraille, c'était la croisée qui, comme, trois quarts d'heure avant l'avait constaté le docteur, restait fermée.

— Mauvais signe, pensa l'artiste en relevant ce détail contraire à l'habitude.

— Eh bien? demanda Maurère qui, ayant repris son siège, l'avait regardé faire.

— Fenêtre toujours fermée; cela m'inquiète.

— Alors je vous réitère ma proposition d'aller là-bas aux nouvelles, dit le docteur.

Mais, nous le répétons, Libois était un garçon prudent; il regardait à deux et même à trois fois avant de mettre son nez là où il n'avait que faire.

— Bah ! fit-il, laissons couler l'eau sous le pont. Il sera toujours temps de nous mettre à la nage.

Cette réponse était d'un égoïste, mais le ronflement sonore de l'ivrogne, qui s'entendait jusque dans le cabinet, fournit au peintre une excuse :

— Le peu que nous a conté mon pochard de sa rencontre avec Guéneuc prouve que ce dernier n'a pas rejoint le marquis.

Pour couper court à toute nouvelle envie du médecin de se mettre en quête du sort de Monjeuse, l'artiste demanda :

— Vous plairait-il, docteur, de continuer votre récit ?

Après avoir un peu hésité, Maurère reprit la parole :

*
* *

— De cette scène du déjeuner, il demeura acquis pour moi que M. Bergeron devait avoir un intérêt à ménager sa fille, car, au lieu de laisser éclater cette colère que j'avais lue dans ses yeux en entendant mademoiselle Laure l'accuser d'a-

voir peur de Guéneuc; il baissa pavillon en affectant de rire.

— Allons ! allons ! dit-il gaiement, je cède. Que Guéneuc ou un autre épouse Annette, cela ne nous regarde pas... Il n'en sera jamais que ce que cette fille aura décidé.

Ce disant, il s'était levé de table. Il vint à moi qui avais imité son exemple et me demanda :

— Retournez-vous directement chez vous, mon cher docteur.

J'avais hâte de revoir ma tante pour lui conter tous les détails de cette première visite au château. Je fis donc un signe affirmatif.

— Alors je vais vous reconduire par le plus court chemin, me dit-il.

Aussitôt que son père avait rompu l'entretien, mademoiselle Laure avait pris, sur la table où ils étaient déposés, un des journaux du matin et elle affectait de lire avec attention. Elle leva à peine la tête pour me rendre de la plus légère façon le salut d'adieu que je lui adressais.

Je suivis le père qui quitta la salle à manger sans un geste, sans une parole à son enfant.

— La querelle se rallumera plus forte quand je ne serai plus là, me dis-je.

M. Bergeron me reconduisit par ce sentier qui

menait à la petite porte ouvrant à cent mètres de la demeure de ma tante.

Sans doute qu'il voulait me donner le change sur la scène à laquelle je venais d'assister, car, chemin faisant, il me dit en riant :

— Hein ! vous avez vu, docteur ? Ah ! il ne faut pas parler devant une demoiselle à marier du mariage d'une autre. Une sorte de jalousie s'empare aussitôt d'elle et la plus douce se transforme en un petit croquet... Témoin ma chère Laurette, qui pourtant est la fille la plus aimante que je sache... Mais que voulez-vous ? elle a ses vingt ans !

La confiance paternelle me parut assez étrange pour me permettre de répliquer :

— Mais, à vingt ans, ne devrait-elle pas être déjà mariée ?

Le père secoua la tête et d'un ton triste :

— Oui, dit-il, c'est une vérité qui, chaque jour, fait mon tourment. Mais vous comprendrez les hésitations d'un père à la pensée qu'il peut mal marier son enfant.

— La beauté de mademoiselle Laure et votre grande fortune, qui annonce une riche dot, doivent cependant faire affluer une foule de soupirants parmi lesquels vous n'avez qu'à choisir.

— Oui, ils se sont déjà présentés nombreux. Aucun ne m'a plu... et pourtant il en était de bien riches, répondit-il en appuyant sur la dernière phrase.

— L'eau va toujours à la rivière, répliquai-je en riant.

Avec une sorte de mécontentement tout bon enfant, il s'écria :

— Eh ! que me fait un gendre riche ! Vous l'avez dit, ma fortune est grande. L'argent ne fait pas le bonheur, dit un proverbe que j'approuve. A un postulant qui viendrait avec des millions dans les mains, je suis homme à préférer un bon garçon sans le sou, si je le reconnais apte à rendre ma fille heureuse.

Et sans transition :

— Un renseignement, dit-il. Qu'est-ce que ce M. Renaudin, le notaire du pays ? On m'en a dit le plus grand bien ; mais vous savez, on ne s'informe jamais trop... Je l'ai vu avant-hier et, je l'avoue, mon impression a été bonne.

— Je ne puis vous faire l'éloge de M. Renaudin.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est des bons amis de ma tante et de moi. Vous croiriez mon éloge dicté trop favorablement par l'amitié.

— C'est un homme sérieux? On peut se fier à lui, n'est-ce pas? continua-t-il.

— En toute confiance.

— Alors, c'est lui que je chargerai de me trouver un bon gendre comme il me le faut. Choisi par Renaudin, je l'accepterai... n'eût-il pas un sou vaillant.

A cette seconde affirmation qu'il était tout disposé à prendre un gendre pauvre, il me vint à l'esprit le soupçon qu'à moi, qui lui était inconnu la veille, le millionnaire offrait sa fille. Il me parut qu'il me donnait à entendre que, présenté par Renaudin, je serais accepté. Encore cette fois je me scuyins de ma tante me disant : « Neveu, méfie-toi ! »

Cependant nous étions arrivé à la petite porte, qu'il m'ouvrit. En me tendant la main sur le seuil que j'allais franchir, il m'adressa en guise d'adieu cette singulière phrase qui revenait à la charge :

— Oui, c'est convenu. Après tout le bien que vous venez de me dire de Renaudin, c'est lui que je prierai de me trouver un gendre.

— Et il vous le trouvera, dis-je en lui rendant sa poignée de main.

A ma réponse, M. Bergeron garda une seconde

ma main dans la sienne et me fixa dans les yeux pour deviner l'intention qui m'avait fait répondre. Mon air indifférent dut le déconcerter, car je crus lire sur son visage le mécontentement de s'être adressé à un imbécile qui ne l'avait pas compris.

J'arrivai chez ma tante fort à propos. Je la trouvai encore attablée avec Renaudin qu'elle avait retenu à déjeuner quand, après mon départ, il était venu faire une de ces courtes visites qui lui étaient habituelles chaque fois qu'il passait devant la porte de sa vieille amie.

A mon entrée, ma tante me reçut avec son humeur doucement grondeuse :

— Ah ! tu as mis le temps à ta première visite au château ! Ton nouveau client t'a donc fait compter ses cheveux !

Elle me montra le couvert qui m'attendait.

— Tu dois avoir une faim de loup ; reprit-elle. Mets-toi là et rattrape le temps perdu.

— J'ai déjeuné au château.

— Ah bah ! fit-elle en échangeant avec Renaudin un regard moqueur.

Puis, curieusement :

— Raconte-nous donc tout, dit-elle en s'accoustant sur la table.

Un à un, je défilai tous les faits.

— La mâtine joue son jeu ! prononça tranquillement ma tante quand je lui parlai de la conversation, surprise par moi derrière la porte, entre le maître et la servante.

Elle se tint muette jusqu'au récit de la scène entre le père et la fille, scène au dénouement de laquelle Bergeron avait mis les pouces.

— Eh ! il fait bien de filer très doux devant elle !!! lâcha ma tante.

Ensuite, d'un ton satisfait :

— Tiens ! tiens ! elle est fille de tête ! Pour un rien je l'aimerais, cette demoiselle Laure.

Là-dessus, je me mis à rire en disant :

— Si vous voulez l'avoir pour nièce, il ne tient qu'à vous... Non, je me trompe, il ne tient qu'à M. Renaudin ; qu'il me présente au père et, aussitôt, je suis agréé pour gendre.

— Qu'est-ce que tu nous chantes-là, s'écria ma tante en ouvrant les yeux tout grands.

Alois je répétai mot à mot notre dernière conversation, appuyant sur les deux fois que M. Bergeron avait parlé d'un gendre pauvre, sa grande fortune, disait-il, lui permettant de ne rien exiger de celui qui ferait le bonheur de sa fille.

Renaudin avait écouté avec un sourire railleur

et de petits hochements de tête, mais il n'avait soufflé mot. La discrétion notariale lui fermait probablement la bouche.

Pour ma tante, en m'entendant parler de la grande fortune de Bergeron, elle se tordit de rire, et, à grand'peine, parvint à bégayer :

— Sa grande fortune!!! Ah! ouiche!!! Il les pousse fortes, le sacripant!... Il n'a pas le sou!

XVI

A mon jeu de physionomie, qui exprimait le doute sur ce que je venais d'entendre, ma tante, reprenant son sérieux, poursuivit :

— Pas un sou ! te dis-je, pas un traître sou ! Ce qu'il possédait, il l'a depuis longtemps croqué et archicroqué avec les gothons. La fortune d'aujourd'hui appartient tout entière à la fille ; elle lui vient de sa mère. Ah ! je comprends qu'il cherche un gendre sans le sou, c'est-à-dire un meurt-de-faim fripon ou imbécile auquel il abandonnerait une petite part du gâteau. L'autre lui donnerait quittance du tout et le tour serait fait.

Je ne pus admettre sans conteste ce qu'elle me disait sur la situation financière de M. Bergeron et je me permis cette objection :

— Mais le château de Clangy qui vient d'être acheté à gros deniers ?

— Oui, mais avec l'argent de la fille. Il avait jadis la tutelle de son enfant. Son inconduite et ses prodigalités la lui ont fait retirer. Aussi le nouveau tuteur, qui sait le papa sujet à caution, veille au grain et place tout en biens-fonds, c'est-à-dire à l'abri de la griffe paternelle... Le jour où Laure sera majeure, si elle ne lui accorde pas une pension, il sera réduit à aller faire des tours sur les places publiques.

Elle reprit haleine ; puis, en regardant le notaire, elle poursuivit :

— Ah ! le sapajou l'inventait belle avec toi quand il a eu l'air de ne pas connaître Renaudin. Pour son malheur... et il ne s'en vantera pas... il le connaît trop, et depuis longtemps encore !

Je n'avais pas besoin, pour être mieux convaincu, d'interroger Renaudin, car, sans desserrer les lèvres, il corroborait de petits coups de tête le dire de ma tante.

Cependant celle-ci avait continué avec une gaieté moqueuse :

— Ah ! la demoiselle Laure se gendarme ! Elle fait, ma foi ! bien, la poulette... Il doit avoir laide figure, le Bergeron, entre ces deux femmes, l'une

qui défend son bien, l'autre qui voudrait être riche... Avant peu, il y aura du grabuge au château... Ne va pas t'y trouver mêlé. Tu n'as qu'y faire... Méfie-toi, neveu, méfie-toi!

Suivant sa coutume quand elle voulait rompre les chiens, elle me montra la pendule en disant :

— Tes malades t'attendent.

Je partis pour ma tournée qui, une heure après, me conduisit à la chaumière d'une vieille femme malade. Quand j'entrai, je vis mademoiselle Laure assise au chevet du lit de la paysanne. Elle était venue apporter une large offrande à ma pauvre cliente, malade [surtout des dures privations imposées depuis longtemps par la misère. Ma visite durant, mademoiselle Bergeron se tint muette. Quand je me retirai après l'avoir saluée, elle me suivit.

— Docteur Maurère, j'ai un pardon à vous demander, me dit-elle lorsque nous fûmes dehors.

— Un pardon, à moi, mademoiselle? fis-je en ayant l'air de chercher.

— Oui, ce matin, dans ma petite pique avec mon père, à propos d'Annette... ou, plutôt, du mari qu'il cherchait pour notre servante, n'ai-je pas proposé un docteur en médecine?

— Ma foi! mademoiselle, je vous avoue que je

n'avais gardé aucune souvenance de cette plaisanterie.

— Plaisanterie qui avait la prétention d'être méchante, et qui n'était que bête, avoua Laure sans hésiter.

— Méchante, en quoi ?

— Vous proposer pour le mari d'une Annette, prononça-t-elle avec le ton du plus souverain mépris.

A coup sûr, elle savait le rôle que jouait la belle blonde près de son père.

Mon intention eût-elle été d'insister sur ce point que je n'en aurais pas eu le temps, car, tout aussitôt, elle me tendit la main en me disant :

— La paix est faite, n'est-ce pas, docteur ? Nous ne sommes plus ennemis ?

— Je n'ai jamais été votre ennemi.

Elle eut un sourire triste en me répondant :

— Que voulez-vous ? Je suis d'une nature nerveuse... et, ce matin, les nerfs me tracassaient plus que jamais... je m'en suis prise à vous de certaine contrariété dont vous étiez bien innocent.

Cette contrariété, je la connaissais. C'était le service d'Annette imposé par son père au déjeuner.

Elle retira lentement sa main que j'avais gardée dans la mienne et avec un nouveau sourire :

— La paix est faite, répéta-t-elle; si je n'ai pas d'amis, je tiens au moins à ne pas me créer d'ennemis.

Elle avait affecté le ton gai en parlant ainsi; mais, malgré elle, la fin de phrase amena un accent navré qui me troubla. Je devinai une souffrance morale chez cette jeune fille. Devant une situation qui inspirait un profond dégoût à sa nature honnête et à tous ses instincts vertueux, elle éprouvait l'ardent et secret désir de se confier à un ami qui la guidât. Courageuse comme elle l'était, elle tiendrait tête à tout danger qui la menacerait : mais ce danger, qu'elle sentait planer sur elle, n'était-il pas bon qu'une amitié dévouée l'aidât, sinon à le détourner, tout au moins à le combattre?

— Vous n'avez pas d'amis, mademoiselle? repris-je; peut-être est-ce que vous n'en cherchez pas. Je sais quelqu'un qui, à votre appel, mettrait à vous venir en aide le plus louable empressement.

A la rougeur qui couvrit ses joues, je compris que mademoiselle Laure croyait que j'allais m'offrir. Elle s'offensait d'une telle proposition. De ce

qu'un bon mouvement de repentir l'avait fait sortir de sa réserve de jeune fille, étais-je autorisé à en abuser, à me figurer qu'elle quêtait un défenseur de mon âge?

Je me hâtai de la détromper en lui disant :

— Vous plait-il, mademoiselle, que je transmette à M. Renaudin, le notaire, votre souhait d'avoir près de vous quelqu'un de bon conseil et d'expérience?

Le nuage que je voyais au front de Laure se dissipa à cette proposition. Elle réfléchit une minute, puis elle secoua la tête et me répondit d'un ton résolu :

— Oh ! je n'en suis pas encore là !

Et elle partit.

A peu près tous les jours, pendant le mois qui suivit, je me rencontrai avec mademoiselle Bergeron. Souffrance et misère vont de compagnie. Là où j'apportais mes soins, je trouvais Laure semant les bienfaits. De ces rencontres, il résulta pour moi que sa timidité de jeune fille fit place à une sorte d'amitié.

Je la sentais malheureuse, étouffée par un secret, souffrant d'avoir sans cesse sous les yeux cette Annette qu'elle prévoyait devoir être le mau-

vais génie de son père qui, chaque jour, se laissait de plus en plus dominer.

Je me gardais bien de provoquer une confiance, un appel à l'aide. J'attendais que la confiance la fit parler d'elle-même.

Sans doute que Bergeron avait abandonné ses visées à mon égard. Après son invitation à revenir quand il me plairait pour étudier ses souffrances prétendues, il avait probablement renoncé à être malade, car, après ce mois écoulé sans que j'eusse remis le pied au château, nul billet de lui n'était venu me reprocher la négligence que je mettais à visiter mes nouveaux clients.

En me souvenant de cette conversation, tenue dans le sentier où le châtelain avait témoigné le désir de s'en remettre à Renaudin du choix d'un gendre, il m'arriva de demander au notaire :

— Avez-vous reçu à votre étude la visite de M. Bergeron ?

— Non, docteur.

— Ou avez-vous été mandé au château ?

— Nullement... Mais je me propose d'y aller bientôt de moi-même... C'est une démarche qui m'est imposée par un de mes clients.

Cette réponse me rappela aussitôt ce marquis de Monjeuse dont j'avais entendu la conversation

avec Renaudin, cet amateur du château de Clangy que, faute d'avoir pu acheter à temps, il voulait se procurer par mariage; ce jeune homme enfin qui ne voulait s'aventurer à épouser qu'après le dot mise bien à portée de sa main.

En pensant à Monjeuse, riche, titré, jeune, joli garçon, qui allait, sous la protection du notaire et avec tant de chances de réussite, demander la main de Laure, je me sentis au cœur un tressaillement aigu.

A cette douleur, je compris que j'aimais comme un fou mademoiselle Bergeron.

En vrai pottiron qui n'ose aller droit au danger, j'eus peur d'interroger à nouveau le notaire. Je me berçai d'illusions : que Renaudin avait oublié son ambassade; que le marquis avait renoncé à ses projets; qu'il était mort. Que sais-je encore!

Ce qui m'entretenait dans ces espérances trompeuses, c'était que, pendant les quinze jours qui suivirent la réponse du notaire à ma question, je rencontrai souvent Laure, en sa tournée de bienfaisance, sans que, pas une fois, elle ouvrit la bouche sur une proposition qui la faisait première intéressée.

A toutes ces haltes qui nous mettaient en pré-

sence, elle me recommandait ses pauvres malades, et je lui signalais mes malades pauvres. Rien de plus.

Seulement, à mesure que cette dernière quinzaine s'était écoulée, j'avais remarqué que l'humeur de la jeune fille s'était de plus en plus attristée. C'était au prix d'un effort qu'elle amenait sur ses lèvres le sourire contraint dont elle m'accueillait à ces rencontres.

Elle devait souffrir d'une angoisse poignante dont elle gardait le secret.

Forcé me fut enfin de reconnaître que la torture morale avait altéré les forces physiques. Un matin que nous nous croisions sur la route de Villesart à Clangy, je demeurai cloué par l'effroi à la vue de sa pâleur, de ses yeux cerclés de noir, de son allure alourdie.

Elle s'était arrêtée à mon mouvement de stupeur, me regardant avec son sourire triste, attendant ce que j'allais lui dire.

— Mais vous êtes malade ! m'écriai-je.

— Oh ! malade ! non, fit-elle. Tout au plus un peu de fatigue. Petit à petit, j'ai étendu le cercle de mes pauvres, ce qui me conduit quelquefois bien loin... Aujourd'hui, j'ai déjà fait mes quatre lieues.

Mais je secouai la tête.

— Non, non, dis-je ce n'est pas un excès de fatigue qui a causé cette altération de vos traits... Vous êtes malade... très malade!

Et je lui pris les mains que je lui serrai en lui disant d'une voix suppliante :

— Parlez, Laure, parlez!

Mon accent désespéré dut l'émouvoir, car elle me répondit en jouant la gaieté :

— Ces docteurs, on ne peut rien leur cacher. Eh bien, oui, ma santé est un peu touchée.

— Depuis quand?

Elle me fixa dans les yeux, et, après avoir hésité, elle me demanda :

— Puis-je me fier à vous?

— Oui, oui, parlez!

— Quoi que je vous dise, quoique je vous demande, me jurez-vous d'en garder le secret?

— Je le jure!

Elle se consulta encore; puis enfin :

— Vous connaissez la grille qui sépare la route du potager du château?... Ce soir, à onze heures, trouvez-vous à cette grille. Je viendrai vous y apprendre de quel mal je souffre.

Et en riant :

— Apprêtez votre pharmacie, monsieur l'effrayé, ajouta-t-elle.

Tenu par le serment que j'avais fait à mademoiselle Bergeron, je ne soufflai mot à ma tante du rendez-vous donné. Elle était réglée en ses habitudes mieux encore qu'un papier de musique, l'excellente femme. A dix heures, elle était au lit et, trois minutes après avoir posé sa tête sur l'oreiller, elle entamait un somme qu'elle poursuivait sans interruption pendant dix heures.

Il me fut donc facile, au moment voulu, de quitter la maison pour me rendre au rendez-vous. A onze heures, j'arrivai à la grille du potager.

C'était une nuit chaude, lourde, à ciel couvert, dont l'obscurité ne me permettait pas de voir à plus de dix mètres de la grille.

J'attendais depuis cinq minutes quand, au milieu du silence, mon oreille saisit le bruit d'une respiration haletante et d'un pas traînant. Si dans la journée je n'avais pas été effrayé par l'état maladif de mademoiselle Bergeron, je n'aurais jamais pu croire que c'était elle qui s'approchait.

Quand elle eut enfin atteint la grille, sa faiblesse était si grande que, pour ne pas tomber, elle saisit d'une main un barreau. Elle était épuisée par l'effort. Sa respiration sifflait à ce point qu'elle dut

attendre que l'apaisement lui permît de parler.

Tremblant de douleur, glacé d'effroi, je n'osais prendre le premier la parole.

Enfin elle me demanda d'une voix encore saccadée :

— Je puis compter sur votre serment?

— Je vous jure, mademoiselle, de ne révéler à personne ce que je vous allez me confier.

De la main qu'elle avait libre, elle fouilla dans sa poche et en tira un objet qu'elle me tendit à travers les barreaux de la grille en me disant :

— Prenez!

— Qu'est cela? demandai-je, bien qu'au contact j'eusse déjà reconnu que je tenais une petite fiole.

— C'est une moitié de la potion qui m'a été ordonné de prendre tous les soirs.

— Ordonné! Par qui? m'écriai-je

— Par votre confrère le docteur Pigeau.

Pigeau était ce prétendu médecin dont l'ignorance, avant mon arrivée à Clangy, avait été si fatale aux habitants du pays. Officier de santé de la pire espèce, il tuait à tort et à travers. On pouvait sans crainte affirmer que c'était en vouloir à mort à quelqu'un que de réclamer pour lui les soins de ce Pigeau.

Vous comprendrez donc combien, à ce nom, fut indigné l'accent avec lequel je demandai :

— Au lieu de recourir à cet ignorant, pourquoi ne s'est-on pas adressé à moi ?

— Oh ! vous, fit Laure avec une ironie amère, vous n'y valez pas votre confrère. Sans doute que, pour ma maladie, il me fallait les soins d'un ignare.

— Pourquoi n'est-on pas venu me chercher ? répétai-je vivement.

— Il faut demander cela à Annette qui, dans son dévouement empressé pour moi, a couru au secours le plus proche.

Au nom d'Annette, un frisson me secoua. Mais tel était l'horrible soupçon qui venait de me traverser l'esprit que je refusai d'y croire de prime abord.

— Pour quelle indisposition Pigeau vous a-t-il ordonné cette potion ? demandai-je d'un ton que je m'efforçai de rendre calme.

— Pour calmer mes pauvres nerfs un peu trop surexcités.

— Aviez-vous donc subi quelque vive contrariété ?

— Mais non ! mais non ! dit-elle de sa même voix moqueuse. L'émotion que j'ai éprouvée peut,

au contraire, se ranger dans la classe des émotions douces... et agréables pour une fille à marier.

— Ah! il s'est agi de mariage?... balbutiai-je.

S'il m'en avait fallu dire plus, je n'aurais pu y parvenir, tant fut douloureux le frémissement qui me secoua. Ainsi donc, quelqu'un était venu qui avait demandé sa main. Était-ce celui qui avait nom Monjeuse? Le notaire l'avait-il donc présenté?

Je ne restai pas longtemps indécis, car Laure, presque aussitôt, continua :

— Ne m'aviez-vous pas parlé de M. Renaudin?

— Oui, comme d'un homme de bon conseil.

De cette voix tristement railleuse que j'entendais depuis le commencement de l'entretien, mademoiselle Bergeron poursuivit :

— Pour la première fois que je me suis trouvée en rapport avec M. Renaudin, son entremise ne m'a pas porté bonheur... Car c'est le lendemain même du jour où il m'avait présenté un futur que ma santé s'est sérieusement altérée.

Avec un léger ricanement dont je compris le sens sinistre, elle ajouta :

— Il paraît que je ne puis bien me porter qu'à la condition de ne pas me marier.

— Alors vous avez accepté le protégé de M. Renaudin?

— Je n'ai dit ni oui ni non... Mais ce protégé, fort riche, titré, jeune, a semblé à d'autres avoir tant de chances, qu'ils ont cru comprendre que cela finirait par un oui.

— De quels autres parlez-vous ?

— Mais de mon père tout le premier. Dès le soir même, il m'a tant tourmentée... dans mon intérêt, disait-il... pour obtenir de moi une réponse qui lui apprît à quoi il devait s'en tenir, que je suis sortie de la séance à ce point énervée que...

— Que la servante Annette a couru chercher le docteur Pigeau, ajoutai-je en la voyant hésiter.

— Oui, et il m'a commandé cette potion calmante.

— Dont il est venu le lendemain constater l'effet ?

Mademoiselle Bergeron appuya sur cette réponse :

— Dont le lendemain... et chaque jour suivant... à la prière de mon père et d'Annette alarmés pour moi .. il est venu constater l'effet, ou, plutôt, l'absence d'effet, ce qui, peu à peu, lui a fait augmenter le nombre des cuillerées à prendre.

Tout en écoutant Laure, je serrais de la main dans ma poche le flacon qu'elle m'avait remis. Il

me tardait d'être rentré chez moi pour en analyser le contenu.

— Et pas un instant le mal ne vous a laissé de repos? demandai-je.

— Si, une fois... après qu'il m'était arrivé de dire que, sérieusement malade comme je l'étais, j'avais l'envie d'envoyer une réponse négative à ce prétendant à ma main, M. de Monjeuse...

— Pourtant la souffrance est revenue?

— Oui, le lendemain... alors que j'avais changé d'idée.

Un doute me tenait. Mademoiselle Bergeron n'attribuait peut-être pas son mal à cette cause que, malgré mes soupçons, je me refusais encore à admettre. L'interroger sur les tortures qu'elle éprouvait, ne serait-ce pas lui donner l'éveil et la pousser à exiger de moi une vérité que je ne pouvais affirmer qu'après l'analyse de la fiole?

Pour éviter de l'alarmer, je changeai de sujet en demandant :

— Tenez-vous donc à épouser M. de Monjeuse?

Elle ne répondit pas.

J'étais loin d'être indulgent pour le marquis, ce rival contre lequel, moi pauvre médecin de campagne, je ne pouvais lutter. Rien de plus compré-

hensible que l'aigreur de l'accent que je mis à ajouter :

— Par le peu que j'en ai vu et entendu, le marquis de Monjeuse est un sot intéressé.

— En admettant que j'arrive à me marier, mieux vaut encore pour moi épouser un sot qu'un fripon, me répondit-elle lentement.

Je demeurai stupéfait à ces mots. Laure connaissait-elle ce projet qui, suivant ce que m'en avait révélé ma tante, devait être celui de Bergeron : trouver quelque coquin qui, pour cent mille francs à recevoir, consentirait à épouser la fille en donnant quittance au père de toute la fortune ?

A ce moment, l'horloge du château tinta douze coups dans le silence de la nuit.

— Minuit ! il faut nous quitter, me dit-elle.

— Déjà !

— C'est à peine s'il me reste assez de force pour regagner ma chambre.

Je n'en pouvais douter à la voir, pour rester debout, se tenir cramponnée des deux mains aux barreaux de la grille.

— Quand dois-je vous revoir ? demandai-je.

— Demain, ici, à la même heure.

Elle s'éloigna en chancelant. Quelques pas la

firent disparaître dans l'ombre. J'allais partir quand j'entendis encore sa voix qui, à distance, me disait :

— Demain... si mes forces le permettent.

Je pris ma course pour être rentré plus vite chez moi où j'allais analyser le contenu du flacon.

Virgt minutes après, j'étais convaincu de l'horrible vérité. A la potion était mêlée une petite quantité de poison. Sous les yeux d'un médecin ignorant, on empoisonnait lentement mademoiselle Bergeron pour voler sa fortune que son mariage menaçait de soustraire à des mains avides.

Pendant une heure, je restai désespéré, frémissant, les yeux fixés sur le flacon, me demandant s'il était bien d'un honnête homme de tenir mon serment de ne révéler à personne cet épouvantable secret.

Puis, au désespoir succéda une pensée, d'abord vague, qui, peu à peu, s'ancra si bien en mon cerveau que j'arrivai à me persuader que la remise de cette fiole devait avoir une signification. Ne se pouvait-il pas qu'elle voulût dire : « Ce qu'une fille n'a pu ni voulu vous révéler contre son père, ce flacon vous l'apprendra. Je suis perdue si vous ne me secourez. Tout mon espoir

est en vous ! » — Oui, la fiole devait signifier cela.

— Je la sauverai !!! m'écriai-je avec un tressaillement de joie immense.

Il est inutile de vous dire ce que durèrent à mon impatience les heures qui me séparaient du second rendez-vous. Tout le jour suivant, je vécut sous l'empire d'une fièvre nerveuse dont s'aperçut ma tante.

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, neveu ? me demandait-elle. Tu ne tiens pas en place. Tu m'as l'air d'avoir plus besoin de bride que d'éperon.

Je prétextai un énervement causé par le temps orageux. Enfin arriva l'heure de son coucher ! Je pus m'échapper.

Onze heures sonnaient au château quand j'arrivai à la grille. Je m'étais muni d'une pharmacie de poche qui contenait tous les médicaments que l'analyse du flacon m'avait indiqués utiles.

Il m'était arrivé une fois, alors qu'un malade en danger m'avait fait appeler au milieu de la nuit, d'avoir eu maille à partir avec un rôdeur nocturne. Je m'en étais tiré grâce à la vigueur de mes poings. Trop de précautions n'ayant jamais nui, comme il se pouvait qu'à une autre mauvaise rencontre mes poings fussent insuffisants, je leur

avais adjoint l'utile secours d'un bon revolver que je portais toujours sur moi.

Je l'avais donc là, près de ma pharmacie.

J'attendis d'abord sans trop d'impatience, l'oreille tendue au bruit [des pas de Laure, qui allait arriver.

Mais le temps s'écoula sans qu'elle apparût.

L'horloge sonna minuit.

Alors je fus pris d'une effroyable angoisse et je me souvins de sa dernière phrase de la veille :

— Demain... si mes forces le permettent.

Elle était donc plus mal!... mourante! morte peut-être!!! et je restais là!

A la force des poignets, je me hissai jusqu'au haut de la grille et je me laissai tomber de l'autre côté.

Une lumière, qui brillait au loin, m'indiqua dans quelle direction je devais me guider vers le château.

XVII

Dans mon transport de désespoir j'avais escadé la clôture sans réfléchir à la gravité de mon acte. Sitôt que j'eus mis pied en terre ennemie, le sang-froid me revint pour me conseiller la prudence.

Ce fut donc d'un pas assourdi que je m'avançai et bien me prit de cette précaution. Au moment j'atteignais un des taillis formant la haie en bordure qui masquait au château la vue du potager, deux personnes, dont une portait une lanterne, sortirent de l'aile gauche du bâtiment et s'avancèrent de mon côté. Je me tins immobile derrière mon rempart de feuillage.

— Vrai? vrai? mon bon monsieur Pigeau, disait une voix larmoyante que je reconnus pour celle

d'Annette, vous ne voyez pas notre chère malade en un état alarmant ?

— Non, cent fois non, ma belle enfant. Le mal dont souffre votre jeune maîtresse n'est jamais plus aigu qu'au moment où il est sur le point de disparaître... Au lieu de me faire sortir ce soir de mon lit en toute hâte, vous auriez pu, sans qu'il y eût danger, attendre ma visite de demain matin.

— Son père et moi nous avons perdu la tête en la voyant si faible.

— Soyez sans nulle crainte. Je suis là pour répondre de tout. J'en ai vu bien d'autres ! accentua le crétin avec une assurance stupide.

— Vous n'ordonnez rien ?

— Continuez la potion... Six cuillerées au lieu de cinq, voilà tout.

Ils s'éloignèrent dans la direction de la grille d'honneur vers laquelle Annette, sa lanterne à la main, reconduisait mon ignorant confrère.

Je n'avais pas de temps à perdre si je voulais me glisser dans le château. A cette heure avancée toutes les portes devaient être fermées, sauf celle par laquelle était sortie Annette, et que, peut-être, elle avait laissée ouverte derrière elle jusqu'à son retour.

Je jouais de bonheur, car je trouvai béante la porte bâtarde qui desservait l'aile gauche du château. A mon troisième pas dans l'obscurité d'un petit vestibule, mon pied rencontra la première marche d'un escalier de dégagement que je me hâtai de monter, car j'entendais revenir Annette, dont la lanterne m'aurait fait découvrir si j'étais resté dans le vestibule.

Bien décidé, maintenant que j'étais dans la place, à tout affronter, j'attendis que la servante montât à son tour.

Un peu de réflexion m'aurait pourtant fait comprendre que, pour le moment, je n'étais pas en danger de rencontre.

Quand j'avais longé le bâtiment pour gagner la porte, j'avais reconnu que cette lumière, dont la lueur m'avait servi de fanal pour me guider depuis la grille du potager jusqu'au château, éclairait une chambre du rez-de-chaussée. Ma mémoire aidant, je me crus à peu près certain que cette chambre était celle où j'avais rendu ma première visite à M. Bergeron.

Donc il veillait à cette heure.

Donc, aussi, il se pouvait que la servante, à son retour, entrât chez le maître.

J'avais prévu juste. Annette mettait à peine le

piéd dans le vestibule qu'une porte s'ouvrit brusquement sur la droite, et qu'une voix tremblante murmura :

— Est-ce que tu ne fais que de rentrer?... C'est singulier! il m'avait semblé tout à l'heure entendre le bruit d'un pas.

— C'est la peur qui vous fait tinter les oreilles.

— Eh bien? demanda Bergeron.

— Comme les autres fois, il n'y a vu que du feu, le vieil imbécile! il a ordonné de continuer la potion... preuve qu'il ne se doute de rien.

A si basse voix que cela fût dit, les paroles montaient distinctes jusqu'à moi.

Cependant Annette, avant d'éteindre sa lanterne, l'avait élevée jusqu'à la hauteur du visage de Bergeron.

— Êtes-vous pâle! dit-elle. Si le courage vous manque, c'est le vrai quart d'heure pour m'en avertir... car je suis décidée à en finir.

— Annette! prononça, suppliante et brisée, la voix du maître.

— Elle ou moi, articula sèchement la blonde.

— Ne peux-tu patienter?

— Je vous ai dit que j'avais assez de tous vos patientages.

— Mais il est possible qu'elle n'épouse pas le

marquis... Alors nous aurons du temps devant nous.

— Ah! il est long, votre temps!... Dans cinq mois, elle sera majeure... Et qui sait si nous avons même encore cinq mois? A défaut du marquis, elle en trouvera un autre dont elle se coiffera... Tenez, sans aller chercher bien loin, le docteur Maurère... Je l'avais flairé dangereux à première vue... On m'a dit qu'on les rencontrait minaudant à chaque coin de champ... Il faut en finir, je le veux.

Et de sa voix sèche et impérieuse :

— Elle ou moi! répéta-t-elle.

Ensuite, avant qu'il répondît, elle le repoussa dans la chambre sur le seuil de laquelle ils s'étaient arrêtés en lui soufflant :

— Rentrons, rentrons... Même à deux heures du matin, il est plus prudent de causer derrière que devant une porte.

Le bruit de la porte et l'obscurité subite qui se fit autour de moi me prouvèrent qu'ils venaient de s'enfermer dans la chambre de Bergeron.

Que devais-je faire? Il était indubitable que la terrible créature allait triompher des dernières hésitations du misérable qu'elle dominait. Bientôt ils sortiraient pour achever leur œuvre épouvantable.

Alors un souvenir me fit dresser les cheveux d'épouvante. Quand j'étais venu chez Bergeron, j'avais suivi un long couloir. Je n'étais pas entré de court par ce vestibule.

Done l'appartement avait deux issues !

Pendant que j'étais là gardant une porte, n'étaient-ils pas déjà sortis par l'autre pour se rendre en l'endroit de ce vaste château où agonisait leur victime ?

Où aller ? En pleine obscurité et par tous les méandres de cette immense habitation qui m'étaient inconnus, comment pouvais-je retrouver Laure ?

Un heureux hasard me vint en aide.

Surpris par la rentrée d'Annette dans le vestibule quand j'étais en train de monter l'escalier, j'étais resté sur place sans achever ma montée. Dans cette position, les quelques marches qui me restaient à gravir mettaient mon regard au niveau du plancher de l'étage supérieur.

A la distance d'une dizaine de mètres, je vis, bien faible pourtant, une traînée lumineuse. A n'en pas douter, là, dans une chambre, devait brûler une lumière dont la lueur filtrait sous la porte ?

Était-ce la chambre de Laure ?

Avec des précautions infinies pour que le bruit de mes pas n'arrivât point aux deux complices, je parvins à atteindre cette porte. Elle n'était fermée qu'au bouton. Sous ma main, elle s'ouvrit tant silencieuse qu'il fut évident pour moi qu'on en avait soigneusement huilé les ferrures.

Par bonheur, la prudence étouffa dans ma gorge le cri de douleur que j'allais pousser à la vue du tableau lugubre qui s'offrit à moi.

A la faible clarté d'une veilleuse qui brûlait au chevet du lit, je vis Laure étendue sur sa couche. Les traits décomposés, les yeux clos, les deux bras allongés sur les draps le long du corps, le teint livide, elle m'apparut si bien comme un cadavre qui attend le suaire que je fus d'abord paralysé par la terreur.

Mais non, elle ne pouvait être morte, puisque, tout à l'heure, ses empoisonneurs parlaient d'en finir.

Alors je m'avançai, et, tout pantelant, je me penchai sur ce visage si charmant naguère, tant ravagé à cette heure.

Un faible souffle accusait encore la vie.

— Laure ! dis-je bien bas.

A son nom, elle ouvrit les yeux dans lesquels

je vis briller une lueur de joie, sa bouche eut un sourire et elle murmura :

— Vous !... Je suis sauvée !... Je ne dormais pas. Quand j'ai vu la porte tourner, j'ai fermé les yeux... Je croyais que c'étaient eux !

Puis, avec une profonde terreur :

— Je les entends ! ils viennent ! Cachez-vous ! cachez-vous derrière le rideau.

J'obéis. En une seconde, je disparus sous la draperie de tête de l'alcôve.

Pendant le court instant qui précéda l'entrée du couple, elle me souffla encore :

— Sauvez-moi, sans perdre mon père !

Elle avait repris son immobilité quand la porte pivota sur ses gonds.

Du fond de ma cachette, mon regard avait rencontré la glace de la cheminée qui me reflétait le seuil de la chambre. Je vis Bergeron se présenter le premier. Agité par un tremblement convulsif, l'œil égaré, les dents claquantes, la figure convulsée, il fit d'abord un pas dans la chambre, puis il recula en bégayant :

— Non, non, non !

Alors par-dessus l'épaule du père m'apparut la tête d'Annette qui lui répéta tout bas à l'oreille :

— Elle ou moi !

— Non, non ! reedit le père dont la main laissa échapper un petit paquet de papier.

Annette le ramassa, le lui remit dans la main qu'elle rouvrit de force, en disant d'une voix qui, bien que presque imperceptible, m'apporta l'accent d'une résolution féroce :

— Il faut mettre la main à la sauce, mon bel homme. Qui veut manger le fruit doit aider à le cueillir... A vous le tour !

Et elle tenta de le pousser vers le lit.

Mais il s'accrocha au chambranle de la porte de ses dix doigts que l'horreur raidissait plus durs que l'acier et, affolé, à bout de forces, répéta :

— Non, non, non !

— Lâche ! gronda la servante qui, se baissant, reprit le petit paquet que Bergeron avait encore laissé tomber et, tout en le dépliant, vint au sommo sur lequel se trouvait une tasse à demi pleine.

Au moment où elle avançait la main au-dessus du breuvage pour y verser la poudre, je lui saisis le poignet.

— Empoisonneuse ! lui criai-je.

Le son de ma voix produisit l'effet de la foudre sur Bergeron. Il fit deux pas dans la chambre en chancelant, tourna sur lui-même et tomba de

toute sa hauteur sur le tapis, terrassé par un coup de sang.

Quant à Annette, dont je tenais toujours le poignet, elle était pour ainsi dire pétrifiée; ses yeux, grands ouverts par le saisissement, étaient fixés sur Laure qui venait de se relever à demi sur sa couche.

De ma main libre, je posai le bout de mon revolver sur la tempe de la servante, et me souvenant qu'il m'avait été demandé de sauver le père :

— Je vais brûler la cervelle de cette créature, dis-je. J'ai assez de preuves pour me disculper plus tard d'avoir exécuté une telle misérable... La livrer à la justice, ce serait faire asseoir un autre à côté d'elle sur le banc d'infamie.

— Grâce !!! bégaya Annette.

Cet appel à sa pitié toucha Laure.

— Laissez-la partir, me dit-elle.

— Songez-y. Cette femme est le mauvais génie de votre père.

— Demain, mon père, tout repentant, l'aura oubliée.

— Oui. Mais, plus tard, son souvenir lui reviendra plus impérieux... Rien ne saura l'en séparer.

Laure se consulta.

— Si, dit-elle ; un sentiment le détournera de cette malheureuse.

— Lequel ?

— Le dégoût.

Et elle ajouta d'un ton résolu :

— J'exige qu'elle épouse Guéneuc.

Un mois après, Annette épousait Guéneuc qui n'avait pas le moindre soupçon des circonstances terribles auxquelles il devait la main de celle qu'il aimait.

Péril passé, adieu le saint ! dit un proverbe de marin. Peut-être vous étonnerez-vous que la servante, quand elle n'était plus à portée de mon revolver, eût consenti à exécuter la condition ordonnée.

Pour expliquer sa soumission, il me faut revenir sur la scène qui s'était passée après que Laure avait exigé le mariage de la servante avec Guéneuc.

Était-ce répulsion profonde pour le jardinier ? Était-ce la rage de se sentir impuissante à la révolte ? Je ne saurais le dire, mais le fait est que cette fille avait tressailli des pieds à la tête en s'entendant imposer Guéneuc. Alors qu'elle était

encore sous le saisissement d'avoir été prise en flagrant délit et qu'elle me sentait résolu à la tuer, en un mot, que la peur la rendait docile, j'avais profité de l'instant pour obtenir d'elle une garantie.

— Tu vas ici, à l'instant même, faire par écrit l'aveu de ton crime. Ce papier te sera rendu le jour de ton mariage, lui avais-je dit en lui montrant le petit bureau de Laure où se trouvaient papier, plume et encre.

Sans mot dire, elle avait marché au meuble et avait prit la plume.

Pendant qu'elle exécutait ce mouvement, je m'étais baissé vers Bergeron, lui retirant sa cravate, ouvrant son gilet, lui donnant les premiers soins utiles que me permettait ma pharmacie de poche. Il me fut facile de reconnaître qu'une saignée allait le tirer d'affaire.

— Demain il sera sur pied, dis-je à Laure qui avait attendu avec angoisse ma décision.

A ces mots qui affirmaient la guérison prompte de son complice, sans doute qu'il vint à l'esprit d'Annette l'espérance d'une revanche. Après avoir hésité d'abord à écrire, elle rédigea et signa d'une seule traite sa déclaration qu'elle vint offrir à Laure.

— Non, à moi, dis-je en m'emparant de l'écrit pour éviter que Bergeron, avant le mariage de la servante, obtînt de la faiblesse de sa fille la remise de cet aveu.

Je lus attentivement cette déclaration dont la teneur tout en me satisfaisant, éveilla mes craintes pour l'avenir. Annette, dans cet écrit, avouait le crime pour elle seule. Pas un mot n'accusait Bergeron.

Croire, de la part de cette créature, à un sentiment généreux qui lui faisait sauver son complice, eût été stupide. Force m'était donc de conclure qu'en écrivant son aveu elle avait vu, dans un temps donné, sa belle à jouer.

— N'espère pas éviter le mariage par la fuite. A ta première absence, je fais parvenir cette déclaration au parquet, lui dis-je.

Je lui montrai la porte qu'elle gagna lentement sans aucune joie de se voir libre. A l'exception de son cri de « grâce ! » elle n'avait pas prononcé un mot. Arrivée sur le seuil de la chambre, elle se retourna.

Je crus qu'elle allait parler.

Non. Sur Laure et sur moi, elle attacha un long regard plein d'un feu sombre et menaçant. Puis elle partit.

— J'aurais dû la tuer! pensai-je, tout troublé par le pressentiment d'une catastrophe future.

Dix minutes après, Bergeron, que j'avais porté dans sa chambre pour le saigner, reprenait ses sens.

En rouvrant ces yeux, son regard parcourut la chambre, semblant chercher quelqu'un. Je devinai que sa première pensée avait été pour la servante.

— Annette doit épouser Guéneuc, lui annonçai-je aussitôt.

Laure avait-elle deviné juste? Le dégoût de savoir cette fille au pouvoir d'un rustre devait-il être assez puissant pour le guérir de l'amour qu'il portait à la misérable qu'il l'avait envoûté? Je dus le croire.

— La femme Guéneuc!!! La femme Guéneuc!!! répéta-t-il avec un rire, tout vibrant du plus profond dédain.

A son ricanement succéda un long soupir de joie, et il ajouta avec l'accent d'un repentir sincère :

— Me voici donc délivré de ce démon maudit qui m'avait rendu fou.

Durant ce mois, qui précéda le mariage et pendant lequel je prodiguai mes soins à Laure, que

je parvins à rétablir complètement, Annette fut belle joueuse. Elle devait se sentir en main un atout qui lui ferait regagner la partie perdue, car elle montra bonne mine à vilain jeu. Pas un instant elle ne songea à se soustraire à son sort. Elle s'en allait retrouver Guéneuc à son potager, riieuse et coquetant avec ce fiancé géant, qui la regardait tout hébété d'amour.

Cependant Bergeron ne quittait plus sa fille, humble, empressé, aux petits soins, évitant tout mots qui pût rappeler le passé.

Laure en était aux anges.

— Mon père est sauvé ! me disait-elle.

— Mieux eût valu éloigner Annette ! lui répondais-je.

— Non. Il eût alors couru après elle... Attendez qu'elle soit la femme de Guéneuc, et le dégoût achèvera la guérison, répliquait-elle, persistant dans son idée que Bergeron n'était pas homme à se faire le rival de son jardinier.

Je souriais à son espérance, mais, malgré moi j'avais peur. Le calme dont se réjouissait Laure me semblait être celui qui précède la tempête. La secousse éprouvée par cet homme, pris en flagrant délit d'empoisonnement, avait pu faire un moment taire ses mauvais instincts, mais ils se

réveilleraient. Je ne pouvais admettre que sa convoitise fût si bien éteinte qu'elle dût se contenter de la pension de 12,000 francs que Bergeron, dans sa crise de repentir, avait fixée lui-même pour se suffire, quand sa fille serait mariée.

En admettant même que sa passion pour la servante n'existât plus, son vice dominant, l'amour des femmes, ne l'entraînerait-il pas à d'autres liaisons, peut-être aussi funestes?... Douze mille francs! Ce n'était qu'une bien mince bouchée pour ce prodigue.

Le jour du mariage de son jardinier, Bergeron, pour n'y pas assister, était parti de la veille et ne devait pas revenir avant trois jours, à la grande joie de sa fille qui voyait dans son absence une preuve de mépris pour l'union qui se célébrait le lendemain.

Elle était splendidement belle, cette Annette, sous son voile de mariée. Je ne pus m'empêcher de l'admirer quand elle sortit de l'église au bras de Guéneuc. Ce qui la rendait cent fois séduisante, c'était le contraste avec ce géant lourd, grotesque et laid dont elle allait porter le nom, au grand étonnement de la domesticité du château qui, jusqu'au dernier moment, n'avait pu croire à ce mariage.

Renaudin, le notaire, avait consenti à être le témoin de Guéneuc.

— En voilà un qui, d'avance, est certain de son affaire!... Ah çà! Bergeron avait donc assez de la belle, pour qu'il lui ait permis de se marier?... Et quel choix la princesse a été faire! Certes les restes de Bergeron étaient assez appétissants pour faire le régal de tout autre que ce colosse butor... Comprenez-vous quelque chose à cette fantaisie saugrenue? me répéta dix fois le tabellion pendant la semaine qui précéda le mariage.

Lié par mon serment, je ne lui ouvris pas la bouche des faits qui avaient amené l'événement.

Ainsi à sec de renseignements explicatifs, le notaire ajoutait d'un ton gouailleur :

— Pour avoir choisi un ours aussi mal léché, il faut que la donzelle soit rudement démangée par l'envie de bien se conduire.

A la sortie de la messe, un peu avant le déjeuner dinatoire préparé en plein air devant le château, je me trouvais avec Renaudin quand il aborda le nouveau marié :

— Un beau jour pour vous, Guéneuc. Vous avez mis la main sur un trésor... qui doit vous avoir créé bien des jaloux.

Le géant devint sombre.

— Je ne leur conseille pas, à ces jaloux, de venir rôder trop près de ce trésor-là, répondit-il lentement.

Et, paraît-il, dans l'esprit de Guéneuc, le notaire, d'humeur aimable, devait être sujet à caution, car il continua :

— Vous tout le premier, monsieur Renaudin.

Cinq minutes après, loin du regard de son mari je fus abordé par madame Guéneuc. — Depuis l'heure où je l'avais tenue au bout de mon revolver, c'était la première fois que nous nous retrouvions face à face.

— Ma déclaration, me réclame-t-elle.

Pour remplir ma promesse de la lui remettre au sortir de l'église, je la tenais prête dans la poche de mon gilet.

Dès que sa main se fut refermée sur l'écrit que je venais de lui glisser, elle darda dans mes yeux ce même regard qu'elle avait attaché sur Laure et sur moi au moment de sortir de la chambre du crime et articula d'une voix menaçante :

— Vous m'avez imposé d'être la femme Guéneuc. Eh bien, je vous jure que, tant que la Guéneuc vivra, vous n'épouserez pas Laure.

— Oh! oh! fis-je, vous vous croyez encore au temps où Bergeron était votre esclave?

— Lui! dit-elle en ricanant, demain, s'il me plaisait, il risquerait pour moi l'échafaud... Vous le croyez bien loin, n'est-ce pas? Il a passé la nuit dernière sous ma fenêtre, me suppliant de m'enfuir avec lui... A quoi bon? Un Bergeron sans le sou, le jeu n'en vaut pas la peine.

— C'est vrai, il n'a aucune fortune à vous offrir, dis-je en maîtrisant l'effroi que m'inspirait l'avenir.

— Il en gagnera une, je vous l'affirme.

— Comment?

Elle me rit au nez et continua cyniquement :

— Croyez-vous donc que je me suis mariée pour rentrer en possession de ce papier? Allons donc! vous n'auriez jamais osé vous en servir. La Laure tremblait trop pour son papa que j'aurais pu perdre... Si je vous ai signé cet écrit, c'est que d'abord, vous étiez un homme à me tuer sur place. Ensuite, c'est qu'après vous avoir entendu répondre de la vie du père étendu sur le carreau, je me suis dit que Bergeron vivant assurait ma sécurité.

— Mais alors, puisque vous n'aviez pas peur d'être perdue par votre déclaration, pourquoi

avez-vous obéi à l'ordre d'épouser Guéneuc? demandai-je vraiment surpris.

— Ah! voilà! fit-elle en se redressant d'un mouvement brusque qui mit en relief toutes les richesses de son buste; parce que, si belle que je suis, j'ai voulu donner une excitation de plus à l'amour insensé qui brûle celui que vous avez voulu soustraire à mon influence.

Et d'un ton railleusement trivial :

— Au lieu de l'apaiser, votre bêtise a jeté du poivre sur la passion du bonhomme. J'étais une jolie fille qu'il adorait... Maintenant, grâce à vous, sa fureur d'amour va me convoiter plus ardente, plus irraisonnée, plus avide.

Elle prit un petit temps et me demanda :

— Savez-vous pourquoi?

— Non, fis-je; j'ignore pour quel motif le malheureux reviendrai à vous plus amoureux que par le passé.

— Je suis le bien d'autrui! dit-elle avec un sourire qui me fit frissonner.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

